COURS
DE
MORALE RELIGIEUSE.

TOME DEUXIÈME.

COURS

DE

MORALE RELIGIEUSE;

Jacque

PAR M. NECKER.

ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

GENÈTS, rue de Thionville, n.° 5.
CH. POUGENS, quai Voltaire, n.° 10.

AN IX. — 1800.

RT
N

582800
3.5.54

COURS
DE
MORALE RELIGIEUSE.

SECTION TROISIÈME.

Devoirs relatifs aux divers âges de la vie, ou à des situations particulières dans l'Ordre social.

DISCOURS PREMIER.

De l'Union conjugale (*).

Et l'Eternel Dieu avoit dit : Il n'est pas bon que l'Homme soit seul ; je lui ferai un être semblable à lui. *Genèse, chap.* 2, ℣. 18.

Et l'Eternel Dieu avoit dit : Il n'est pas bon que l'Homme soit seul; je lui ferai un être semblable à lui.

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul ! O Dieu ! donnez-moi la force de traiter

(*) Discours prononcé, par supposition, dans le lieu où je vis.

ce sujet; et, quelques momens, écartez de mes yeux l'image qui leur est sans cesse présente; quelques momens, suspendez mes derniers souvenirs, afin que je puisse avec calme et avec dignité entretenir du plus grand de vos bienfaits les fidèles réunis dans ce temple; afin que je puisse le considérer d'une manière générale, et sans aucune des distractions qui appartiennent à une situation particulière et à une douleur personnelle. O Dieu! si votre serviteur étoit digne encore d'expliquer les paroles où votre sagesse est empreinte, daignez ranimer son courage et lui rendre l'assurance qui lui est ôtée. Il le sait; tout se retrouve et en vous et par vous, et nulle espérance n'est perdue quand on adresse ses vœux à la Puissance infinie, quand on élève ses regards vers l'éternelle source des consolations.

Et l'Eternel Dieu avoit dit: Il n'est pas bon que l'homme soit seul; je lui ferai un être semblable à lui.

L'homme éclairé ne peut se lasser d'ad-

mirer les richesses de la nature, les magnificences de l'univers ; et il éprouve un sentiment de fierté à la vue de tant de merveilles qui semblent toutes se rapporter à la félicité des êtres intelligens. Il ne les peut compter ces merveilles ; et le travail successif des nations n'a pu suffire encore pour les classer, pour les ranger avec ordre dans les annales de la pensée. Nous apercevons néanmoins, nous voyons par-tout, les signes distinctifs d'un système de bienfaisance dont les diversités sont innombrables ; mais qui, toutes unies à un même esprit, annoncent un seul Créateur.

Nous devons aujourd'hui fixer votre attention sur une des dispositions les plus remarquables dans la vaste conception du monde moral ; elle est indiquée par notre texte, *Dieu n'a pas voulu que l'homme fût seul :* et l'homme le seroit au milieu des réunions les plus nombreuses, au milieu de nos villes, au milieu du tumulte des sociétés, *si Dieu ne lui avoit pas fait un être semblable à lui ;*

si Dieu ne l'avoit pas uni à cet être par toutes les relations qui font de deux intérêts un seul intérêt, de deux amours-propres un seul amour-propre, et de deux vies une seule vie.

Et quand je parle ici de l'homme, ma réflexion s'arrête également sur vous qui l'avez pour associé, comme il vous a pour compagnes, et qui êtes, à titre pareil, les objets de la bonté divine ; sur vous qui tenez un si beau rang dans les sublimes idées de la création, et qui, dès vos premiers pas dans un monde où vous brillez de votre propre éclat, avez pourtant besoin d'un ami, d'un *être semblable à vous*, pour vous fier à vous-mêmes et pour connoître le bonheur.

Ah ! que serions-nous devenus, quel eût été le sort de l'homme, si parmi les créatures intelligentes il n'eût trouvé que des concurrens et des rivaux ? s'il n'avoit jamais connu l'intime association et l'union parfaite dues au merveilleux complément de cette profonde pensée du Maître de la nature : *Il n'est pas bon que*

l'homme soit seul; je lui ferai un être semblable à lui ?

L'homme eût été seul, si, agité par tous les doutes, par toutes les craintes et par toutes les espérances qui appartiennent à son système moral, il n'avoit pas aperçu de bonne heure le consolateur et l'affectueux ami qui lui avoit été destiné dès l'origine du monde ; s'il n'avoit pas appris qu'il existoit, dans un autre sexe, un être qui s'uniroit sans jalousie à son ambition et à ses projets ; un être qui, par une admirable sympathie, feroit cause commune avec lui, non-seulement aux jours de bonheur, mais dans le tems des disgraces et au milieu des revers.

L'homme encore fût resté seul, s'il eût dû comparoître au tribunal effrayant de sa propre conscience, sans aucun appui, sans aucun défenseur ; s'il n'avoit pas reçu de la bonté du ciel, un second prêt à l'accompagner devant ce tribunal, afin de l'aider à s'absoudre ou à s'excuser ; un second, en partage avec lui et d'honneur et de honte, et auquel il pût sans péril

ouvrir les secrets de son cœur, auquel il pût sans rougir laisser voir toutes ses foiblesses ; un second enfin, la continuation de lui-même, et qui réunit sous ce rapport des caractères si singuliers, qu'après le phénomène de nos facultés, le plus admirable peut-être est cette relation morale que l'Etre suprême a établie entre les deux divisions du monde intelligent.

Et c'est ici que l'on commence à découvrir l'auguste origine de l'union consacrée dans l'ordre social par un contrat civil et par une cérémonie religieuse. On voit que cette institution se rapporte à une des combinaisons primitives du souverain Auteur de la nature, et qu'elle a pour but de fixer et de perpétuer l'identité des deux être appelés, par une intention suprême, à former ensemble une étroite alliance.

L'homme, sous la loi d'un heureux hymen, découvre dans toute son étendue l'esprit des paroles de notre texte. Il est assuré de faire la route entière de la vie avec *cet être semblable à lui*, un des

plus grands bienfaits du souverain Ordonnateur de notre destinée.

Il nous a été donné cet être *semblable à nous*, non pour un jour, non pour une saison, mais pour nos différentes stations dans la carrière que nous avons à parcourir; il nous a été donné pour nos divers âges, et pour les changemens que leur succession apporte à tous nos goûts. Voudrions-nous donc méconnoître une si généreuse prévoyance, en soumettant à l'empire de nos fantaisies la durée d'un engagement auquel tous nos intérêts se rallient, la durée d'une association dont nous devons éprouver la douceur, et dans les rapides momens d'une ardente jeunesse, et dans le long calme de l'âge mûr, et dans la pénible route de cet âge à la vieillesse et à la caducité? Ah! si l'imagination, l'espérance, si les plus attrayantes illusions, viennent embellir à son commencement l'union qu'une Sagesse éternelle a préparée pour nous, une autre félicité succède à ce printems de la vie; une félicité qui dépend de la même union,

mais dont les développemens se proportionnent par degrés à la marche progressive de nos années et aux besoins de la raison. Les souvenirs, les gages d'une affection mutuelle, et tous les rapports qui naissent d'une confiance éprouvée et d'une sécurité parfaite, composent cette seconde félicité ; seconde en apparence, car elle n'en laisse envier aucune autre au moment où l'on en jouit. Oui, l'amitié qui succède à l'amour peut remplir notre sort, et le remplir entièrement.

Cette amitié vive, d'un ordre différent de toutes les autres amitiés, eût mérité dans la langue un nom particulier : elle tire toute sa force d'elle-même, et l'imagination ne lui prête aucun secours ; elle touche à tous les points de notre vie morale ; et nous ne connaissons aucun intérêt qui ne s'y rapporte, aucune perspective qui ne s'y joigne. Ah ! qu'elle est sublime cette amitié dont la mystérieuse puissance résiste aux atteintes du tems ; qu'elle est sublime au moment où elle approche de sa perfection, et où l'intimité

des pensées, l'harmonie des sentimens, font une seule existence, un seul être, des deux voyageurs que l'hymen a réunis! Amis, tendres amis, et qu'aucune ambition, aucun vœu ne séparent; amis, tendres amis, qui vous êtes si nécessaires et qui semblez tenir au même souffle de vie, c'est vous, c'est vous qui entendrez avec émotion les paroles de notre texte, ces paroles où le génie de la création sert de guide à votre reconnoissance et d'interprète à votre bonheur : *Et l'Eternel Dieu avoit dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai un être semblable à lui.*

Ne les quittons pas encore ces amis que le ciel même a formés ; ils marchent ensemble dans la carrière de la vie, et les jours de triomphe ou d'adversité resserrent également leur union. Tout ce qui les appelle à un partage est pour eux un réveil, est pour eux une reprise des plus douces sensations. C'est l'un qui vient d'apprendre une nouvelle heureuse pour sa fortune ou pour son amour-

propre, et il cherche à l'instant l'ami, le seul ami qui en jouira plus que lui. Et si quelque événement imprévu l'afflige ou l'humilie, il court de même à cet ami dont la tendresse est inépuisable en consolations. Voilà le mouvement naturel de deux êtres que l'hymen a réunis. Ils sont un pour sentir, et plusieurs pour s'aider; plusieurs, en apparence, tant l'amitié se multiplie par l'activité de ses soins et la diversité de ses ressources.

Nous admirerons davantage encore cette singulière alliance, si nous examinons ses rapports avec notre organisation morale. Développons cette idée.

La nature, par des lois mystérieuses, semble avoir mis notre bonheur sous la dépendance d'une multitude innombrable de pensées intimes et d'agitations secrètes dont nous connoissons seuls l'empire ou le tumulte. Ces pensées, ces agitations, émanent de nous; et pourtant elles nous dominent et nous tyrannisent quand notre raison n'est pas assez forte pour les subju-

guer. Aucun témoin ne pénètre dans l'espace intellectuel où tant de combats se donnent avant que nos volontés se fixent ; et c'est là que sont renfermés, sous l'inviolable sceau de notre amour-propre, nos doutes, nos foiblesses et nos longs repentirs. Combien de fois cependant, tourmentés par nos incertitudes, étonnés, fatigués d'une autorité que nous ne savons pas exercer, et ne pouvant parvenir à mettre la paix au-dedans de nous ; combien de fois n'éprouvons-nous pas alors le besoin d'associer à nos regards intuitifs les observations d'un être bienveillant, et bienveillant pour nous ; d'un être prêt à considérer avec un intérêt minutieux ces débats intérieurs qui attirent toute notre attention, et ces oppositions si fréquentes entre nos opinions et nos penchans, entre nos vœux et les avertissemens de notre expérience !

Mais où le trouver cet être digne d'une confiance si délicate ? où le trouver encore cet être disposé à vivre long-tems et patiemment dans un autre ? où le trouver,

si nous négligeons, si nous fuyons la seule union sur la terre qui puisse nous donner un tel ami ? Oui, la seule ; et nulle autre ne doit lui être comparée. Elle est susceptible des plus petits détails, et en même tems des plus grands sacrifices ; et sous ce double rapport elle laisse loin derrière elle ces liaisons d'homme à homme, ces liaisons éclatantes dont les annales historiques ou fabuleuses des âges passés nous ont transmis la mémoire, et que des noms fameux nous rappellent.

Sans doute il est des ressemblances d'opinion ; il est des affinités dans les caractères ; il est des sympathies qui peuvent unir étroitement deux personnes d'un même sexe : mais ces rapprochemens intimes sont rares, et ils ne supportent qu'un petit nombre d'épreuves. Que rien ne vienne mettre en rivalité deux hommes amis à la manière du monde, et dont on célèbre l'union ; que chacun d'eux ait son ambition, et qu'il n'y ait point d'opposition dans leur marche ou leur politique ; ou bien encore, que l'un et l'autre soient

jeunes et vivent dans cet avenir où il y a tant de place : voilà sans doute de premières chances heureuses pour un commencement, pour une continuité de liaison ; mais qu'il y a loin de là à tous les soins, à tous les ménagemens qu'exige une amitié constante! Cette amitié ne peut subsister que par une sorte d'équilibre. Il faut y recevoir ce qu'on donne, y donner ce qu'on reçoit ; et il n'y a d'exception que pour certains caractères disposés à être toujours en avance, et qui savent encore cacher cet avantage et l'oublier eux-mêmes.

Ne croyez pas encore que dans un commerce d'amitié, même le plus épuré, on puisse faire admettre comme un fonds réel et toujours subsistant, les services qu'on a rendus, le dévouement dont on a donné des preuves. C'est le présent que l'on veut en échange du présent ; et malheur à celui qui, pour être aimé comme il aime, a besoin d'invoquer le passé ! on apprend bientôt, par son expérience, qu'il n'est entre les hommes aucun contrat où

les souvenirs soient reçus à l'égal des espérances. Qui osera d'ailleurs ouvrir les dernières retraites de son cœur à un ami que de simples rencontres d'esprit, de goûts et de caractère ont rendu tel ? Il est votre ami, vous êtes le sien, mais à des conditions tacites ; et si vous l'avez pris à vous, s'il vous a pris à lui par un sentiment d'estime, oserez-vous lui confier vos foiblesses ? ou si vous vous y déterminez, ne sentirez-vous pas le besoin de les déguiser, de les montrer à demi, de les associer dans vos aveux à des qualités qui vous honorent ? Jamais vous ne direz tout, et vous ferez bien ; car cet ami veut trouver en vous ce qui lui est bon, comme vous cherchez en lui ce qui vous convient. Vous pouvez bien l'entretenir de l'injustice des autres à votre égard ; mais vous accuser vous-mêmes, vous rabaisser dans son esprit, ce seroit ébranler dans ses bases le traité qui vous unit.

Ah ! qu'il est autrement arrangé pour notre bonheur et pour notre sécurité, ce pacte que la nature a préparé, et que

les lois sociales, d'accord avec les lois religieuses, ont pris soin d'affermir. Tendre épouse ! les foiblesses, les fautes même de l'ami que le ciel vous a donné, ne vous éloigneront point de lui ; hélas ! vous vous en réjouirez peut-être, si elles vous appellent à être sa consolatrice, si elles vous donnent un moyen de plus d'être aimée. Oui, vous recueillerez dans votre sein les peines de cet ami dont la destinée vous a été remise : il n'aura point de secrets qu'il craigne de vous confier, car vos avertissemens seront doux ; et, de moitié dans sa gloire ou dans sa considération, vous le releverez à ses propres yeux : ses plaintes ne vous inspireront aucune irritation, et son découragement ne vous entraînera point ; vous apparoîtrez comme un ange au milieu de son ame troublée, et vous y répandrez le calme et la sécurité : ah ! vous lui ferez tant de bien, qu'il redemandera ses peines pour jouir encore de votre assistance.

Epouses fidelles, vous avez en vos mains les consolations dont l'homme a

besoin ; et nul rang, nul degré de fortune, nul éclat dans le monde, ne pourront le rendre indépendant de vos soins et de votre protection. Ne soyez pas même intimidées en réfléchissant que vos connoissances, vos études, vos idées d'habitude n'ont aucun rapport avec les grands intérêts dont s'occupent à toute heure le guerrier, le prince, le ministre, ou d'autres hommes marquans dans l'Etat social, et auxquels votre destinée sera peut-être unie. Ce sont de tels hommes, au contraire, qui, souvent distraits par leurs circonstances particulières, des sentimens les plus naturels, y sont ramenés avec une nouvelle force quand leur préoccupation est suspendue, et lorsqu'une passion dominante leur laisse un peu de repos. Vous paroissez alors pour offrir un asile à leur ame inquiète : ils déposent près de vous tout ce qui étoit artificiel dans leur situation, tout ce qui étoit en eux une ambition faite, ou un vœu d'habitude ; ils vous permettent de toucher à leurs véritables affections, et ils goûtent avec délices

les

les vérités simples dont ils peuvent faire profession avec vous ; avec vous qui n'attendez d'eux aucun rôle, avec vous dont ils seront encore aimés au moment où le sort les aura dépouillés de l'éclat du pouvoir et de ses prérogatives.

Ah ! qu'il devient remarquable ce moment aux regards d'un observateur ; qu'il devient remarquable pour juger du degré de force de nos différens liens ! La scène s'ouvre ; et c'est vous que je choisis pour exemple, vous qui naguère étiez en possession des plus sûrs moyens de plaire aux hommes ou de les captiver. On vous croyoit au faîte de l'autorité ; vous dispensiez toutes les grâces ; vous étiez l'objet de l'empressement universel : tout-à-coup la fortune renverse votre piédestal ; vous êtes jetés dans la foule des citoyens ; vous n'avez plus ni rang, ni crédit, ni pouvoir. Que font alors vos amis, vos véritables amis ? Ils vous entourent, ils vous plaignent, ils redoublent peut-être de soins et d'attention ; mais il y a de la réflexion dans leurs soins, de l'attention dans leurs

manières, du procédé dans leur conduite : ils cachent avec délicatesse l'idée qu'ils ont de leur générosité ; cependant vous la découvrez, vous la soupçonnez du moins, et vous retenez votre abandon. Vous êtes avertis qu'aux regards même de l'amitié, il s'est fait un changement en vous, et que vous avez besoin d'être discrets. Triste aperçu ! Et il y a peu d'exceptions à ce résultat donné par la nature des hommes. On auroit tort de s'en irriter ; mais si l'on aspire à l'unité parfaite, à l'unité indépendante des circonstances, il faut associer sa vie à cet être *semblable à nous*, que l'Eternel nous a fait, et dont les lois de l'hymen ont subitement confondu tous les intérêts avec les nôtres.

Ah ! que je vous la montre encore, cette amie, dans les momens où vous semblez avoir été rabaissés par un coup du sort. Ne la voyez-vous pas, unie à vous plus que jamais, étudier vos pensées, observer toutes vos impressions ? ne la voyez-vous pas, attentive aux consolations maladroites qui vous sont adressées, et plus

certaine que vous des traits qui pourroient vous blesser, avancer son bouclier pour vous en garantir ? ne la voyez-vous pas encore, cette incomparable amie, qui, dans vos jours de disgrace montre pour la première fois un sentiment de fierté, afin que l'idée confuse d'une humiliation ne vienne jamais vous troubler ? O Dieu ! d'où nous vient donc une telle assistance ? Est-ce nous, est-ce lui, qu'un pareil ami ?

N'en doutons pas : plus nous examinerons les mystères de notre nature, et plus nous sentirons le prix de cet *être semblable à nous* que l'Eternel nous a destiné. Nos vertus composent l'essence de notre caractère ; mais tandis qu'elles sont immobiles au fond de notre cœur, les fantômes de notre imagination, semblables à des nuages légers, paroissent et reparoissent sous diverses formes aux regards de notre esprit. De quel service n'est donc pas à l'homme, à l'homme même le plus supérieur aux autres en apparence ; de quel service ne lui est pas

cet ami, cet unique ami, qu'il peut admettre au spectacle intérieur de ses émotions heureuses ou malheureuses, qu'il peut introduire dans ces secrets où personne ne pénètre; dans ces secrets, composés si souvent des douleurs de l'ambition, des doutes de la vanité, des inquiétudes de l'amour-propre! Et quel plaisir aussi de chercher, de trouver dans le cœur d'un autre soi-même, la première récompense d'une action honnête ou d'un sentiment généreux, la première et la plus douce, la première et celle qui peut suffire!

O précieuse union que l'union conjugale, dans sa pureté, dans sa beauté parfaite! Disparoissez devant elle, amitiés du monde, amitiés qui ne pouvez rien offrir de semblable. C'est à l'aide du bonheur que les liens contractés dans le commerce social se resserrent ou se multiplient : c'est par une satisfaction, par une sorte d'abondance d'eux-mêmes, que la plupart des hommes se jettent en dehors, et se donnent aux autres; et plus

ils sont heureux, plus ils croient aimer. Mais, dans les grands revers, dans les calamités générales, et lorsqu'on a besoin de toute son attention, de toute sa pensée, pour échapper à des dangers éminens, chacun saisit la planche qui peut le sauver du naufrage ; et c'est sur le rivage que les amitiés recommencent. Image sombre, mais fidelle, des tems que nous avons parcourus ; de ces tems d'épouvante, où chacun suffisoit à peine à sa vie et à son péril. Alors pourtant, à cette époque de séparation générale et d'isolement universel, deux époux qui s'aimoient s'unissoient davantage : le même hasard doit les sauver, ou le même coup les frapper; car il n'y a plus de *vous*, il n'y a plus de *moi*, dans ces liaisons d'élite et qui n'ont de ressemblance avec aucune autre.

Enfin, sans aucun événement extraordinaire, mais par l'unique effet des lois de la nature, nous vieillissons, nous atteignons cet âge où tout s'éteint, où rien ne recommence ; cet âge qui ne promet

plus de retour, qui s'offre à tous les regards dépouillé d'espérances, et qui nous met nous-mêmes en défiance de nos moyens et de nos droits. C'est l'heure alors où chacun rentre dans sa vie domestique, dans cette enceinte où l'on est retenu par le sentiment de sa foiblesse et de son infériorité, et où quelquefois on devient personnel en se défendant contre les maux et les infirmités d'un âge avancé. Ah ! combien nous mettons alors de prix à cette amie ou à cet ami qui, lié à notre sort par la foi conjugale, a fait avec nous la route de la vie ; c'est à lui seul que, dans notre affoiblissement, nous osons nous confier, et c'est à nous seuls qu'il se confie.

Deux époux qui ont été jeunes ensemble et qui ont formé de nouveaux nœuds pendant la durée de l'âge mûr, deux époux qui ont tout mis en communauté dans le tems de leur éclat, dans le tems de leurs riches moissons, ne craignent point de se présenter l'un à l'autre au milieu des débris de leur fortune passée :

ils parent ces débris de leurs souvenirs ; et s'ils s'aiment encore, tout reste beau pour eux. Oui ; le soir de la vie, en nous avertissant du terme prochain de notre voyage, nous dispose à un sentiment d'émotion qui s'adresse alors tout entier à l'ami qui ne nous a point quitté, à l'ami qui contemple avec nous cet avenir où les ames tendres trouvent un point de réunion, et où elles découvrent l'horizon de leurs nouvelles espérances.

Célébrons donc avec solennité la plus belle institution du monde social ; célébrons au milieu de nos temples ce pacte entre deux êtres intelligens et sensibles, qui viennent se promettre une fidelle assistance, qui viennent se promettre d'être unis d'intérêt, d'honneur et de gloire ; unis dans le tems de bonheur, et plus inséparables encore dans les jours de l'adversité. O Religion ! venez rendre sacré cet engagement ; venez nous apprendre qu'il est grand par lui-même ; qu'il est grand encore en nous appelant au rang et à la dignité de pères. Venez nous

apprendre à admirer les sentimens mystérieux et sublimes dont l'Eternel a composé notre nature morale. Amour conjugal, amour paternel, amour filial, premiers élémens de notre félicité sur la terre, vous nous ramenerez sans cesse à l'amour de notre Dieu, de qui nous tenons nos biens !

Après vous avoir présenté une vérité consolante sous les rapports qui pouvoient captiver votre intérêt, nous devons maintenant arrêter notre attention sur une objection commune et que plusieurs personnes dans cette assemblée nous adressent peut-être en secret.

Le mariage n'est point un état digne d'envie; il n'est pas, tel du moins que nous l'avons dépeint : voilà ce que vous dites, ou ce que vous pensez. Un esprit de discorde, un esprit de querelle, succèdent souvent à des commencemens heureux; et vous en citez des exemples : enfin, vous ajoutez qu'on aperçoit partout des nœuds mal assortis, effet naturel

du hasard qui les a formés ; effet naturel encore de la déférence des enfans aux choix déterminés par l'autorité paternelle.

Ah ! sans doute, rien n'est parfait dans notre situation, et rien ne peut l'être sur cette terre, puisque le Créateur, en nous accordant la liberté, nous a introduits comme agens au milieu de son système du monde ; et c'est à la faveur d'un si beau don que le but de nos propriétés intellectuelles a été rempli, et que nous sommes devenus susceptibles de louanges et de récompenses.

C'est néanmoins par notre action sur l'ordre moral que cet ordre est incomplet à nos yeux. Tout se ressent autour de nous de l'imperfection de nos facultés, et de l'imperfection de notre gouvernement. De là tant de mobilité dans nos plans de bonheur ; de là tant d'exceptions aux effets des institutions sociales les mieux conçues ; et comme ces exceptions paroissent une à une, et sont jugées de même, elles font souvent plus d'impression sur notre imagination que le résultat

uniforme des lois constantes et des habitudes générales.

Ces réflexions s'appliquent immédiatement au sujet que nous traitons ; car, en le discutant, c'est toujours de l'exception que l'on se sert pour détruire ou pour discréditer le principe.

Comment raisonnez-vous en effet, vous qui condamnez l'institution du mariage, ou qui voudriez la réduire à des engagemens éphémères et soumis à l'autorité du plus léger caprice ? Vous recueillez des exemples ; vous les prenez la plupart chez la classe oisive de la société ; et vous montrez que souvent la division règne dans l'intérieur des familles, et que deux époux y supportent impatiemment le joug qu'ils se sont imposé.

Voilà les exemples sur lesquels vous fixez votre attention ; et dans le même tems vous détournez vos regards de cette immense partie d'une nation, dont le mariage forme l'état et la destinée. Se fait-on une idée du spectacle que présenteroit une grande société composée en

entier d'hommes libres, si les individus des deux sexes, laissés à leur rudesse par le défaut d'éducation, n'étoient pas divisés en familles ; s'ils n'étoient pas contenus dans leurs vœux, et devenoient indépendans des lois et des habitudes du mariage ? Ils se livreroient à tous les excès d'une aveugle brutalité ; ils déserteroient leurs occupations journalières pour se livrer à leurs passions du moment ; et les enfans, malheureuses victimes d'un libertinage universel, seroient exposés au hasard, ou abandonnés à la tutelle distraite et superficielle de l'autorité publique. Ils entreroient, ces enfans, dans la carrière du monde et du travail sans aucun appui ; et ce qui seroit plus dangereux, sans avoir été jamais témoins d'aucun sentiment d'affection : ce seroient des sauvages allaités au milieu des vices d'une société corrompue.

Ainsi le mariage, qui captive autour d'une idée simple et morale, des hommes susceptibles de tant d'écarts à cause de l'ignorance où le défaut de propriété les

réduit ; le mariage qui les cerne et qui les case, pour ainsi dire, tandis qu'ils seroient si facilement entraînés à des irruptions dangereuses ; le mariage enfin, qui ramène à des intérêts domestiques et à des sentimens paisibles, des hommes disposés à la violence par le besoin ; le mariage, ne fût-il considéré que sous ce petit nombre de rapports, seroit de toutes les institutions sociales la plus importante à l'ordre public. Et en nous occupant encore de cette partie nombreuse de la population dont nous venons de parler, seroit-ce en son nom qu'on pourroit regretter la fixité des nœuds consacrés par la Religion ? Hélas ! c'est à grand'peine que dans les rangs de la société où l'on vit de son travail, et de son travail journalier, on peut s'assurer d'un appui, d'un allié, pour toutes les époques de la vie, pour le tems des adversités, pour le tems des maladies, pour le tems de la vieillesse ; et il ne faut pas moins qu'une longue habitude, et les idées de devoir, pour entretenir des rapports continuels

entre deux êtres étrangers par leur éducation, aux goûts, aux attraits de l'esprit; étrangers encore par leur rude simplicité, à ces manières et à ces délicatesses qui préparent l'art de plaire, le cultivent et le perpétuent. Ah ! qu'ils ont besoin, dans leur étroite situation et dans leur vie égale et monotone, qu'ils ont besoin de l'institution du mariage, institution ingénieuse autant que bienfaisante, et qui, au sein de la misère, leur assure encore un ami. Oui, c'est à eux particulièrement que semblent adressées l'idée et les paroles de Moïse : *Et l'Eternel Dieu avoit dit : Il n'est pas bon que l'Homme soit seul; je lui ferai un être semblable à lui.*

Aucune des ressources, comme aucune des inquiétudes de l'imagination, n'appartiennent habituellement aux dernières classes du peuple; mais, à la faveur d'une liaison intime et scellée par la Religion, les heures de travail qui remplissent leur vie, les rappellent à un même sentiment, ou au souvenir du moins d'un intérêt uni-

que, toujours commun, toujours indivisible.

Il vous faut davantage, à vous dont les facultés morales ont été multipliées par l'éducation ; à vous qui avez reçu d'elle tant de germes d'idées, et qui avez pu les cultiver au milieu de la fortune et de ses loisirs. Le spectacle du monde s'est agrandi, s'est varié pour vous ; et de nouvelles perspectives vous inspirant de nouveaux goûts, vos affections se sont ressenties du mouvement continuel de votre imagination. Vous avez aussi plus d'un intérêt ; car votre amour-propre exalté cherche par-tout les jouissances qui naissent de la louange ; et comme il est hors de votre pouvoir de les fixer, vous étudiez leur cours, vous observez leur succession, et vous vous ménagez, pour tous les âges, des prétentions différentes. Cependant, avec cette disposition d'esprit, avec ce besoin de l'opinion des autres, avec cette passion de faire effet ou dans le monde ou dans la société, que reste-t-il

de libre en soi et qu'on puisse donner aux devoirs paisibles de la vie domestique? Rien, presque rien. On s'effraie au contraire de l'uniformité d'une même alliance; on se sent blessé par tous les liens : et comme vous ne pouvez trouver, vous un époux, vous une compagne, qui soit en rapport continuel avec la mobilité de vos goûts, avec la diversité de vos intérêts, et quelquefois avec la transition subite des passions les plus opposées, vous dirigez votre impatience contre le mariage et contre ses institutions. Vous vous en prenez à l'ami que la destinée vous a donné, des caprices de votre humeur, des torts de votre caractère, de l'imperfection des choses humaines; et vous attribuez toutes ces contrariétés à la fixité des nœuds que vous avez contractés : voilà le tableau de vos inquiétudes.

Eh bien, emportés par votre imagination, vous les brisez ces nœuds qui vous importunent, et vous en formez de nouveaux. Epoux inconstans, êtes-vous plus heureux ? Vous vous taisez; car votre

situation présente est votre ouvrage, et vous ne voulez pas vous accuser vous-mêmes ; mais nous l'apprenons, l'union que vous avez rompue se présente à votre souvenir, et vous éprouvez qu'il est un dévouement dont un premier choix, un premier lien, sont seuls les garans. Oui, le doute a suivi votre aveugle espérance, et déjà vous craignez d'avoir mal fait ; vous, en quittant l'époux à qui vous aviez promis d'être fidelle ; vous, en délaissant une compagne que vous aviez juré de défendre et de protéger, et qui ne trouvera peut-être aucun autre appui. Et si des enfans ne voyoient plus ensemble les auteurs de leurs jours ; s'ils perdoient de bonne heure l'exemple, de tous le plus instructif, l'amitié cimentée par la vertu ; et si, pour s'expliquer à eux-mêmes une séparation qu'ils ne voient point ailleurs, ils étoient entraînés à s'ériger en juges des fautes de leur mère ou des torts de leur père ; si de crainte encore de blesser l'un ou l'autre de leurs protecteurs, ces tendres enfans se croyoient obligés de

calculer,

calculer, de mesurer leurs caresses ; enfin, s'ils avoient les combats et les incertitudes de l'esprit, dans l'âge où il ne faut obéir qu'à la nature, un tel spectacle offriroit à des parens, à deux êtres sensibles, la plus déchirante leçon, et un sujet continuel de regrets ou d'anxiété.

Ah ! qu'il leur seroit difficile, avec ces regrets, ces combats, ces regards en arrière ; qu'il leur seroit difficile de trouver dans un nouvel hymen une parfaite paix ! Cette inquiète imagination que vous n'avez pu régler, et qui vous a montré le bonheur hors du cercle de vos devoirs, qui vous l'a garanti peut-être au moment de son délire, sera-t-elle pour vous seul fidelle à ses engagemens ? Vous recherchez un accord, une sympathie, qui remplissent l'objet de vos vœux ; mais, après avoir renoncé librement aux droits que vous teniez de la reconnoissance, de l'habitude et de la Religion ; après avoir perdu, peut-être, l'appui de la faveur publique et la considération qu'elle donne, aurez-vous plus de moyens pour atteindre

à la chance heureuse, à la chance parfaite dont vous avez l'idée, et que vous vous voudriez obtenir ?

Vous dites cependant, vous dites avec vérité : Lorsque nous avons donné notre foi, lorsque nous nous sommes engagés sous les lois d'une longue union, et que nous y avons consacré notre obéissance, nous étions sans expérience, sans aucune connoissance des hommes et du monde ; et la volonté de nos parens, ou d'autres circonstances étrangères à notre inclination, ont fixé notre destinée.

Sans doute, vous aurez souvent le droit de tenir ce langage, vous sur-tout, sexe timide, sexe foible et commandé, et que les habitudes sociales appellent de si bonne heure à contracter des engagemens : cependant vous jouiriez d'une liberté parfaite, d'une liberté même égale à l'essor de votre imagination, qu'en préparant votre sort à venir, en formant une alliance pour la vie, vous ne seriez pas à l'abri d'une erreur dan-

gereuse. Vous feriez votre choix avec indépendance ; mais vous le feriez aux premiers jours de votre jeunesse, et dans l'âge où des illusions ont souvent plus d'empire que la sagesse. Vous vous examineriez vous-mêmes ; mais ce seroit sans défiance et sur-tout sans rigueur ; et le juge, disposé à se tromper, prendroit aisément pour un goût réfléchi la surprise de l'innocence ou la séduction d'un premier penchant. Ne le savons-nous pas ; il est un moment de la vie où les qualités les plus essentielles au bonheur domestique échappent à notre attention ; où la solidité des principes, la pureté des mœurs, l'excellence du caractère, paroissent des qualités abstraites et presque sans rapport avec les premiers intérêts dont nous sommes animés ; où la vraie sensibilité même est méconnue, et où l'on donne ce nom, ce beau nom, aux légères émotions qui naissent du désir de plaire.

Les jeunes gens, les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, se tromperoient

donc s'ils croyoient que les regards, les conseils, d'un père et d'une mère, leur fussent inutiles dans la plus importante détermination de leur vie. Livrés entièrement à eux-mêmes, ils seroient beaucoup plus exposés à des repentirs ou à des regrets. Ils secoueroient même aveuglément toute espèce d'autorité, toute espèce de tutelle, que leurs vœux seroient encore soumis à des contrariétés, à des gênes inévitables.

Une seule observation, mais générale, rendra cette vérité sensible. Il y a égalité de nombre entre les individus des deux sexes : tel est l'ordre de la nature ; et par une conséquence immédiate, tous ces individus, dans leurs choix mutuels, ne peuvent exercer qu'une liberté limitée. Leur état, leur fortune, et d'autres circonstances, resserrent leurs vues dans un espace fixe ; et cet espace, plus ou moins étendu selon la nature des avantages dont on jouit, est, pour les plus heureux, infiniment circonscrit.

C'est ainsi que dans aucune position

de la vie rien ne satisfait pleinement nos vagues espérances ; et l'on se tromperoit encore si l'on imaginoit que l'harmonie du mariage fût le résultat nécessaire d'une première détermination. Dieu n'a pas voulu qu'un seul jour fît notre destinée ; il n'a pas voulu que notre raison, nos vertus, nos facultés, continuellement perfectibles, fussent un instant inutiles à notre bonheur sur la terre.

Vous donc que le ciel appelle à contracter le plus sérieux des engagemens ; vous qui, sous le sceau des lois et de la Religion ; allez former des nœuds d'où votre sort peut dépendre, ayez présens à l'esprit et vos nouveaux devoirs et vos nouveaux intérêts. Vous ne croirez pas qu'après avoir donné votre foi, après avoir reçu la promesse d'un dévouement absolu, vous soyez dispensés de songer mutuellement à vous plaire. L'amour a son autorité, et son autorité souveraine ; mais il ne peut la conserver s'il oublie ses obligations et se fie uniquement à sa puissance.

Vous cultiverez donc le sentiment qui doit faire votre bonheur ; vous le cultiverez, vous époux généreux, en ne négligeant aucun des égards propres à tempérer l'autorité que la loi vous donne ; vous époux généreux, en vous souvenant que l'amie unie à votre sort, quitta, pour votre protection, la protection paternelle ; qu'elle sortit de la maison tutélaire où l'on ne songeoit qu'à l'aimer, qu'elle en sortit pour se donner à vous ; qu'un père, fier peut-être d'un nom qu'il avoit honoré, lui permit d'y renoncer pour se glorifier du vôtre ; et qu'une mère en larmes vous remit, vous remit pour toujours, le dépôt le plus cher à son cœur. Vous le cultiverez aussi ce sentiment qui doit faire votre bonheur, vous épouse fidelle, en répandant le calme dans l'ame de votre ami, de votre défenseur, et en lui assurant un doux asile au sein de ses foyers, lorsqu'il y revient l'esprit encore inquiet des débats du monde auxquels il est forcé de se livrer. Vous étudierez réciproquement

vos goûts, votre caractère, et vous vous accoutumerez en aimant à trouver du plaisir dans vos sacrifices ; et si l'un de vous découvre à l'autre quelque foiblesse, loin de s'en promettre aucun triomphe, il accourra comme à une occasion d'être en aide à son allié fidèle, au compagnon de sa vie.

Ah ! combien les sentimens d'une ame tendre s'animent et se fortifient par une succession continuelle de besoins et de services. Les prévenances mutuelles, les attentions réciproques, forment seules ces liaisons durables qu'aucune habitude, aucun âge n'affoiblissent ; et vous ne connoissez pas les plus douces jouissances, vous qui, tout entiers encore à vous-mêmes, n'appréciez dans l'amour que le despotisme de la jeunesse et les rapides effets de votre impérieux ascendant. Il faut un autre bonheur à deux êtres également sensibles, à deux êtres qui se sont unis et pour le tems dont ils ont l'idée, et pour cet avenir qu'une ardente espérance semble leur rendre

présent. Venez à eux, Religion sainte, afin de soutenir leurs pas dans la carrière où ils marchent ensemble, et où, selon vos lois, ils ne se quitteront point. Ils ne demandent rien au monde, rien à ses vanités ou à ses pompes ; leur amitié, leur tendre amitié suffit à leurs vœux ; elle remplit leur ame et en défend l'abord aux vaines inquiétudes. Une seule pensée les épouvante, une seule les glace d'effroi : la Puissance qui règle nos destinées, cette Puissance irrésistible, a marqué le moment de leur séparation ; l'un d'eux s'en ira, et laissera l'autre isolé sur la terre ; l'un d'eux disparoîtra, et l'autre n'aura plus la conscience de sa propre vie, ou il ne l'aura que par ses larmes et par ses douleurs. Hélas ! ils le savent ; la mort, du fond des tombeaux, appelle au hasard ses victimes ; la mort, la terrible mort..... O Dieu ! seroit-ce nous qui pourrions leur donner du courage ? seroit-ce nous qui pourrions les consoler ; seroit-ce nous qui le pourrions, de notre voix tremblante et de

notre puissance abattue ? Ah ! nous invoquerons pour eux votre compassion, ô mon Dieu ! nous vous demanderons d'entretenir dans leur cœur la religieuse espérance qui paroît le sceau de toutes les autres ; nous vous demanderons de vous laisser voir à eux par la foi, et de prêter une nouvelle force à leur piété, au seul sentiment *qui abonde en consolations*, au seul qui se projette dans l'éternel avenir ; et je leur dirai de plus, je leur dirai : Aimez, aimez encore l'ami que vous avez perdu ; entrez en communication avec lui et par vos souvenirs et par vos regrets ; suivez-le de vos regards dans ces demeures célestes dont la mort n'approche plus : vous êtes sous la protection du Maître des tems, de celui qui a dit : *Je ne veux pas que l'Homme soit seul.* Ah ! ce n'est pas pour un moment, pour des jours passagers, que cette grande pensée a été conçue. Laissons, laissons faire à notre Dieu ; il nous rendra ce qu'il nous a donné, ce qu'il nous a repris, ce qu'il veut nous

donner encore. Et vous, ange du ciel, qui n'êtes plus sur la terre, vous de qui j'ai appris toutes ces choses, c'est à votre intervention que je dois d'avoir pu les retracer sans fléchir sous le poids de mes souvenirs. Vous avez aimé le troupeau à qui je m'adresse ; et sa reconnoissance me laisse croire que je puis rappeler ici vos vertus comme au sein de votre famille. O Dieu ! vous pardonnez ce langage ; vous pardonnez les larmes qu'excitent de tendres regrets : elles attestent le bonheur que vous nous avez fait connoître, et deviennent sous ce rapport un symbole de reconnoissance. Ah ! n'en doutons point : les épanchemens d'une ame sensible sont un hommage à l'Etre suprême. L'amour et la vertu, voilà nos liens avec lui ; l'amour et la vertu, voilà nos liens sur la terre. Unissez donc, Fidèles, unissez constamment vos devoirs à vos sentimens ; et si l'Eternel avoit retiré vers lui l'objet de vos affections, s'il tenoit ainsi dans ses mains le gage visible de votre bonheur, redoublez d'ef-

forts pour lui plaire ; redoublez d'efforts pour mériter sa bonté, et pour être en état de lui offrir un jour, avec espérance, *le compte de vos voies* et le tribut de votre vie.

DISCOURS II.

Devoirs envers l'enfance.

Voici, les Enfans sont un héritage de l'Eternel.
Pseaume 126, ℣. 5.

Qu'elle est belle, qu'elle est consolante cette Religion sainte qui unit continuellement les plus doux sentimens de nos cœurs à l'idée d'un Etre suprême ; idée conservatrice et tutélaire ; idée précieuse sur-tout à l'homme qui a placé par l'amour son existence hors de lui-même ! Ah ! sans doute, nous avons le besoin de croire à une protection, de chercher un gardien, au moment où nous éprouvons les délices de l'affection paternelle ; au moment où nous élevons à la vie et au bonheur les enfans qui doivent nous perpétuer sur la terre. Hélas ! ils ne nous comprennent pas encore, lorsque nous prononçons avec émotion ces religieuses paroles : *Voici, les enfans sont un*

héritage de l'Eternel. Etres chéris, étrangers encore à vous-mêmes, et les gages précieux d'un amour pur et fidèle, vous nous avertissez par vos tendres regards et par vos innocentes caresses, que nous sommes tout pour vous ; et cependant nous ne pouvons rien en votre faveur, rien à l'égal du moins de nos vœux, sans le secours immédiat d'une providence supérieure.

Nous sommes ardens à aimer, mais foibles pour défendre les objets de notre prédilection ; et en éprouvant le besoin d'une assistance, nous adressons des prières à l'Etre suprême, et nous le reconnoissons au fond de notre cœur comme le seul garant des biens qui nous attachent à la vie.

Nous élevons nos regards vers le ciel ; nous y cherchons l'aveu de nos sentimens, nous y cherchons la confiance que les choses de la terre nous offrent imparfaitement ; et nous aspirons à trouver un accord entre nos affections et la foi sublime qui peut seule écarter de notre

pensée l'effrayante image de la destruction.

Ah ! sans doute, elles doivent être précieuses à un cœur paternel ; elles doivent y retentir, ces paroles de notre texte : *Voici, les enfans sont un héritage de l'Eternel.* Et vous qui acquérez, au prix des plus vives douleurs, le bonheur et la gloire d'être mères ; vous aussi, vous surtout, jouissez de ces mémorables paroles. Oui, dites-vous, répétez-vous avec larmes, et pourtant avec ostentation : *Voici, les enfans sont un héritage de l'Eternel.*

Nous examinerons, en méditant les paroles de notre texte, l'obligation qu'elles nous imposent, les espérances qu'elles nous offrent.

Les enfans sont un héritage de l'Eternel. Vous devez donc, pères et mères, les rendre dignes par vos soins de leur grande distinction.

Les enfans sont un héritage de l'Eternel. Vous devez songer avec atten-

drissement qu'ils acquièrent en naissant un gardien et un protecteur; qu'ils sont inscrits, dès leur bas âge, sur ce livre de vie dont nous parcourons les premiers feuillets durant notre séjour sur la terre.

Nous le savons tous : il y a plusieurs degrés de fortune dans l'ordre social; et, par une conséquence naturelle, divers genres d'éducation. On n'a pas besoin d'exciter les hommes riches à multiplier pour leurs enfans les leçons favorables au développement de leurs esprit, de leurs grâces et de leurs talens. Placés par leur fortune sur cette partie du théâtre du monde où l'on est en spectacle, où l'on jouit des plaisirs de la vanité, ils aiment à joindre à toutes leurs somptuosités l'éclat des héritiers de leur nom. Guidés par cet esprit, ils préparent leurs enfans à jouer un rôle; ils les modèlent sur les opinions régnantes; et les semences de morale sont jetées dans leur cœur avec indifférence. On loue ces petits êtres, encore accessibles à toutes les impressions;

on les loue à la première apparition d'un peu d'esprit, à la première lueur d'un talent précoce ; et on les forme ainsi de bonne heure à l'amour-propre et au désir de paroître.

Hélas ! il est trop vrai que les parens sont souvent complices des prétentions ardentes de leurs enfans et des passions dangereuses qui en sont la suite. C'est à des instituteurs, qu'on abandonne le soin de placer dans un cours d'instruction quelques préceptes de morale et de Religion ; et ce sont des hommes engagés pour un tems passager, qui ont, dans une famille, le département de l'Eternité.

Aussi quand on considère ce genre d'éducation, on seroit fondé à mettre en doute, si, aux regards de la plupart des pères, il est un autre but désirable, une autre ambition de prix, que la gloire du monde ; que cette gloire même, divisée et subdivisée dans ses plus petites ramifications, et réduite alors aux légers applaudissemens qu'on obtient dans un cercle ou dans une coterie. Ne nous étonnons

pas

pas si les belles paroles du Psalmiste, *Voici, les enfans sont un héritage de l'Eternel*, si ces belles paroles n'ont aucun rapport avec nos opinions et avec nos mœurs.

Vous serez punis les premiers de votre faux calcul, pères orgueilleux, mères aveugles ; car les convoitises que vous aurez inspirées à vos enfans, et que vous n'aurez tempérées par aucune instruction de morale et de Religion, ne tarderont pas à les éloigner de vous. Il y a tant d'intérêts opposés entre les divers âges de la vie, les goûts du jeune homme et du vieillard ont si peu de rapports, leurs perspectives sont si différentes, que les idées de devoir deviennent absolument nécessaires pour captiver le respect filial, et pour ramener les enfans à un sentiment dont toutes leurs passions les éloignent.

Et avez-vous soin du bonheur même de vos enfans, lorsque, les armant uniquement pour la lutte des vanités, vous ne leur donnez aucune égide contre eux-mêmes ; lorsque vous ne les élevez à

aucune de ces pensées qui leur seront nécessaires dans la solitude, et qui leur apprendront à supporter avec résignation, et peut-être avec dignité, les disgraces de la vie ? Vous voudriez que vos représentans et vos successeurs obtinssent tout par la conquête et par la domination : mais de tels succès n'appartiennent à personne ; et, dans le tumulte des sociétés, nul esprit ne peut vaincre indifféremment tous les obstacles, nulle fortune ne peut braver le cours incertain des événemens ; et nous connoissons tous, ces revers que l'art des plus habiles, la main des plus heureux, essaient en vain d'écarter. Ah ! de quelle utilité ne seroient pas à vos enfans cette morale et cette piété dont vous négligez de jeter dans leurs cœurs les fécondes semences. La morale est pour les yeux clair-voyans la sagesse éprouvée, la prudence d'élite ; la piété, le meilleur des refuges dans le tems d'infortune et dans les jours de défaite.

Notre attention s'est arrêtée jusqu'à

présent sur cette classe de la société accueillie par la fortune, et où les parens sont comptables de l'éducation de leurs enfans. Ils le sont, et ils doivent l'être, parce qu'ils réunissent entre leurs mains les moyens nécessaires pour assurer et prolonger cette éducation. Ils ont des propriétés, ils ont des revenus, et ils ne sont pas obligés à des travaux corporels, à ces travaux commandés par la nécessité, et qui détournent de toute espèce d'instruction.

Près de cette classe privilégiée de la société, il en est une autre plus nombreuse, et où les enfans ne reçoivent, ne peuvent recevoir, aucune éducation de la part des auteurs de leurs jours. On y vit d'un salaire modique et qui ne permet aucune épargne, et l'on épie le premier développement des forces des nouveaux-nés pour recouvrer par leur travail le prix de leur subsistance.

Que ferons-nous pour ces enfans, qui sont aussi *un héritage de l'Eternel ?* que ferons-nous, au moins pour les instruire,

au nom de la Religion, de leur précieux apanage ? C'est à vous, magistrats suprêmes, à vous tous, les dépositaires de l'autorité souveraine, qu'un si juste devoir est imposé. Les enfans des hommes dénués de fortune, réclament de vous une éducation première, une éducation morale et religieuse, au même titre et avec plus de force encore que les malades et les vieillards sans ressources réclament de vous des secours.

Ce sont deux dettes des Etats politiques, deux dettes également respectables; et on peut les considérer comme une condition tacite du droit d'héritage, comme une condition tacite de la transmission libre des propriétés : idée particulière, et que nous avons développée dans un de nos discours précédens, en méditant avec vous sur les premiers principes de la charité.

Ainsi l'œil vigilant du Souverain doit se fixer sur les deux extrémités de la vie, afin d'acquitter, au nom de la société, l'obligation qu'elle a contractée en aban-

donnant au hasard, ou en soumettant du moins à un seul mouvement régulateur, la distribution des fortunes.

Rechercherons-nous maintenant le genre d'éducation morale le plus propre et le mieux assorti à tous les enfans indistinctement, et plus particulièrement encore aux enfans nés de parens sans fortune ? Nous reconnoîtrons facilement, guidés par un petit nombre de réflexions, que les idées religieuses doivent former l'essence de cette éducation.

Et, en effet, si l'on ne vouloit employer que des raisonnemens abstraits au soutien de la morale et à l'appui de ses instructions, il n'y auroit rien à dire à l'enfance, car, à cet âge, on ne pourroit saisir, on ne pourroit entendre, la longue suite de déductions à laquelle il faudroit recourir pour montrer la liaison directe ou indirecte de la morale avec l'intérêt public, et de l'intérêt public avec l'intérêt personnel : c'est tout au plus à l'époque où l'intelligence est formée, où l'esprit de

l'homme est dans sa vigueur, que l'on peut espérer de développer avec succès cette grande chaîne d'idées.

Si donc on ne vouloit agir et persuader qu'à l'aide d'un moyen si compliqué, on laisseroit vides, pour l'instruction la plus essentielle, les quinze premières années de la vie ; et l'on renonceroit ainsi, non-seulement à la morale de la jeunesse, mais encore aux longs et heureux effets des opinions d'habitude.

Ce seroit donc une faute essentielle que de se refuser à entrer dans le cœur des enfans avec toute l'autorité, avec tout le cortége de l'imagination ; que de se refuser à pénétrer ce cœur encore neuf et sensible, ce cœur de toutes parts ouvert, de se refuser à le pénétrer des idées religieuses, de celles du moins qui peuvent s'unir à la grandeur et aux perfections d'un Etre suprême, d'un Dieu le maître et l'ordonnateur du monde, d'un Dieu rémunérateur et vengeur, d'un Dieu qui, par sa puissance, assiste à toutes nos actions, à toutes nos pensées, et qui

éclaire d'un rayon de sa resplendissante lumière les refuges obscurs et les détours secrets de notre conscience.

Et que penserons-nous encore, si, nous resserrant dans une seule classe de la société, nous appliquons ces dernières réflexions à tous les enfans nés de parens sans fortune ? Nous verrons que leur éducation étant nécessairement circonscrite dans un petit espace de tems, une instruction morale, séparée des idées et des images religieuses, seroit pour eux absolument perdue. Et au contraire, à l'aide de ces idées et de ces images, ils pourront se livrer de bonne heure aux travaux corporels; s'y livrer en entier, et conserver néanmoins, d'une éducation rapide et passagère, des notions, des principes qui se convertiront pour eux en une sorte d'instinct; et cet instinct, entretenu par le culte public, leur servira de guide. Oui, dépourvus de science, distraits par le besoin, distraits par l'infortune, ils pourront encore dire avec le Psalmiste : *O Eternel ! ta parole est une lampe à*

mes pieds et une lumière dans mon sentier.

Vous donc qui pouvez les faire jouir de cette précieuse lumière ; vous qui leur devez une éducation, vous qui la devez au nom de l'intérêt commun, au nom de la patrie, au nom des conventions tacites dont l'esprit social est formé ; vous enfin, les souverains interprètes de tous les droits, acquittez soigneusement la plus importante de vos obligations ; et que des établissemens publics, sagement constitués, assurent à tous les enfans des instructions élémentaires de morale et de Religion.

Votre indifférence vous rendroit un jour responsables des égaremens que vous seriez forcés de punir ; votre conscience au moins seroit effrayée du reproche que pourroit vous adresser un jeune homme traduit devant un tribunal criminel ; un jeune homme près de subir une condamnation rigoureuse. Que pourriez-vous répondre en effet, s'il disoit : Je n'ai jamais été formé à la vertu par aucune leçon ;

j'ai été dévoué à des travaux mercenaires ; j'ai été lancé dans le monde avant qu'on eût gravé dans mon cœur ou dans mon souvenir un seul principe de conduite : on m'a parlé de liberté, d'égalité, jamais de mes devoirs envers les autres, jamais de l'autorité religieuse qui m'auroit soumis à ces devoirs ; on m'a laissé l'enfant de la nature, et l'on veut me juger par des lois que le génie social a composées : non, ce n'étoit pas avec une sentence de mort qu'il falloit m'enseigner les obligations de la vie ? Tel est le langage terrible que pourroit tenir un jeune homme en entendant sa condamnation ; tel est le langage qu'il pourroit tenir dans un pays où aucune éducation publique, aucune éducation morale et religieuse ne seroit établie.

Sans doute, la vengeance publique est aussi un grand avertissement ; mais elle doit former le complément de la politique sociale, et non son commencement, et non son unique ressource. C'est, pour ainsi dire, en larmes et en habits de deuil,

que les chefs d'un Etat doivent recourir aux punitions solennelles ; ils doivent regretter avec amertume que leurs soins pour l'éducation publique n'aient pas été suffisans : mais si ces soins n'avoient pas existé, si l'on avoit cru pouvoir s'en passer ou les réduire à de simples raisonnemens dégagés des idées religieuses, quel reproche le législateur n'auroit-il pas à se faire ! L'épouvantable idée, si jamais elle étoit conçue, que de vouloir donner à une nation le glaive du bourreau pour unique éveil, et l'échafaud sanglant élevé sur les places publiques, pour seule tribune d'enseignement, pour unique chaire de morale ! Non, non, il faut instruire les enfans de bonne heure, et tandis que, par leur innocence, ils sont encore *l'héritage de l'Eternel.*

Ne dites point que les idées religieuses sont trop hautes, trop sublimes, pour être d'aucun usage dans nos premières années. Sans doute, si l'on vouloit donner aux enfans des leçons de métaphysique transcendante, on se placeroit hors de l'atteinte

de leur esprit : mais les vérités religieuses propres à pénétrer leur ame d'un saint respect pour l'Etre suprême, sont les plus simples de toutes ; et c'est là une des merveilles du monde. La chaîne qui lie le ciel à la terre, la créature au Créateur, et l'existence connue à l'existence infinie, cette chaîne immense semble commencer pour nous par des anneaux dont la foible main des enfans peut se saisir ; et l'on doit admirer à chaque instant comment tout est vaste et compliqué pour la science orgueilleuse, comment tout est simple pour le bonheur.

Le rapport de notre nature avec la foi religieuse se manifeste dès l'enfance, et peut-être avec des traits plus distincts que dans tout autre âge. Le besoin d'appui, le sentiment de notre insuffisance, l'empressement à recevoir les idées de protection inconnue et de sauve-garde suprême ; toutes ces dispositions dont notre premier instinct se compose, sont autant d'hommages secrets rendus à la providence. Aucun effort n'est donc nécessaire

pour attacher les enfans à la Religion ; l'arbuste qui, par une loi primitive, se tourne vers le soleil, est un symbole de leur organisation morale.

Parlons-leur de bonne heure, et avec respect, d'un Dieu qui gouverne le monde ; et que nos premiers enseignemens les aident à en recueillir de nouveaux à chaque pas qu'ils feront dans la carrière de la vie : ils retrouveront par-tout la représentation des premières vérités dont nous aurons frappé leur entendement. L'apparition de l'astre du jour leur annoncera la grandeur et la bienfaisance d'un Etre suprême ; et l'aspect de la terre au moment où un voile ténébreux vient la couvrir, leur donnera l'idée de l'abandon où ils seroient réduits, si un Dieu plein de bonté ne renouveloit pas sans cesse les miracles de sa puissance. Enfin, le cours des saisons et toutes les beautés éclatantes de la nature, entretiendront en eux un sentiment de reconnoissance et d'adoration, pourvu que nous ayons préparé leur cœur aux impressions douces, dans

l'âge où les plus légères semences prennent racine. Ah ! combien est aisée une éducation religieuse, près de nos besoins et de notre foiblesse, et au milieu des majestueux phénomènes dont nous sommes environnés.

Sans doute, il faut que cette auguste tâche soit confiée à des hommes dignes de la remplir, à des hommes pénétrés de l'importance de leur mission ; et il s'en présentera, lorsque le prix d'une éducation morale et religieuse sera généralement senti, et lorsque les ministres de cette éducation seront honorés. Il est indispensable sur-tout, que les magistrats et les chefs de l'Etat se montrent persuadés des rapports de la Religion avec la morale, de la morale avec la politique ; de leur étroite union, et du soutien que ces colonnes sociales se prêtent mutuellement.

Il est, je crois, des personnes d'une ame assez élevée, d'une conscience assez fière et assez indépendante, pour se livrer aux devoirs de l'éducation publique, sans demander aucune récompense à l'opinion :

mais de tels êtres sont rares; et comme il faut au milieu d'une grande population un nombre considérable d'instituteurs, si les chefs de l'Etat laissent tomber la monnoie de l'estime et de la considération, il n'y aura plus d'éducation publique, ou elle existera sans émulation et sans vie.

C'est donc le commencement de tout, que de croire à l'importance de la morale religieuse; car jamais on ne peut mettre en action, et en action vigoureuse, ce qu'on n'a pas dans le cœur et dans la pensée. Ah! vous qui seriez encore en doute, en étudiant un si grave sujet, hâtez-vous d'embrasser une opinion nécessaire, et n'attendez pas que la génération nouvelle vous présente le spectacle d'une jeunesse sans frein, sans retenue, et livrée également à la licence des principes et au libertinage des mœurs. Vous aurez jeté les rênes sur les coursiers, et vous ne pourrez les reprendre quand vous le voudrez. Vous multiplierez les lois, les punitions; vous serrerez de toutes parts les nœuds du

despotisme ; et des essaims d'indépendans, des recrues successives d'écoliers affranchis et de petits philosophes personnels échapperont à vos efforts répressifs.

Vous donc qui avez la charge du gouvernement, facilitez votre œuvre en veillant avec intérêt à la culture de l'esprit et du caractère des enfans. Faites qu'ils reçoivent une bonne éducation avant l'époque où les inclinations se fixent ; faites que des principes de morale et de Religion, gravés ou empreints dans leur cœur, les mettent dans le sens des lois, les préparent aux vertus sociales.

N'en doutons point, c'est une éducation de ce genre, qui, en adoucissant les mœurs, en nous imposant une règle dès nos premiers pas dans la vie, établit ainsi une proportion entre la force limitée des gouvernemens et la puissance des individus soumis en si grand nombre à une seule autorité. Oui, la morale religieuse mène les enfans au-devant des idées d'ordre et de subordination, au-devant des idées qui permettent aux gardiens de la

sûreté publique d'exercer leurs fonctions suprêmes sans effort, sans violence et sans tyrannie.

Que tous les hommes cependant, tous les pères de famille, riches ou pauvres, distingués ou non dans l'ordre social par des rangs ou des primautés, que tous se souviennent de l'influence d'un long exemple sur la conduite et le caractère des enfans. C'est une leçon de morale imposante, que le spectacle des vertus d'un père, des vertus d'une mère, et de l'amitié sainte dont ces vertus ont formé le lien. Et en général, l'exemple, cet enseignement en tableau, est plus sûrement persuasif, plus efficace que les paroles.

Les enfans n'imitent pas nécessairement les modèles placés devant leurs yeux; mais lorsque ces modèles leur ont été présentés de bonne heure et sans interruption, lorsqu'une habitude de respect s'est unie à leurs premiers sentimens, lorsqu'ils ont respiré dans la maison paternelle comme une atmosphère de moralité, il est rare que ces impressions

ne

ne modifient leur ame, ne leur transmettent un instinct d'honnêteté, un instinct qui devient leur guide fidèle, ou qui reprend son autorité, même après les combats, même après les victoires momentanées des passions.

Heureux, heureux les pères qui trouvant dans leurs enfans une ame candide, des affections pures et des dispositions généreuses, peuvent les guider sans effort et sans des admonitions continuelles. Laissez alors, laissez s'élever de lui-même ce beau jet d'une heureuse nature; et n'y portez la main qu'avec délicatesse.

Pères et mères, qu'il nous est doux de ramener ainsi votre attention vers les belles paroles de notre texte: *Voici, les enfans sont un héritage de l'Eternel.* Ah! qu'un beau motif, indépendant des choses humaines, qu'un superbe encouragement vous est présenté: *Voici, les enfans sont un héritage de l'Eternel!* Eveillez-vous à ces paroles de consolation: *Les enfans sont un héritage de l'Eternel.*

Oui, les enfans, vos enfans, appartiennent au Seigneur ; il regarde des cieux leur tendre innocence, et il les aime comme un ouvrage de ses mains qu'aucun vice, qu'aucune pensée impure, n'ont souillé.

Ils nous seroient étrangers ces enfans, que nous devrions les chérir ; puisque leur sérénité, leur douce joie en entrant dans la vie, nous est un gage des intentions bienfaisantes du souverain Auteur de notre existence. L'homme fait semble avoir mis la main à sa fortune ; et ce qu'il est se ressent de l'imperfection de l'ouvrier : mais l'enfance nous présente ce premier trait du Créateur, auquel notre aveugle ambition n'a point encore touché. O charmes du jeune âge ! que mettrons-nous en parallèle avec vous ? la nature seule, la nature dans sa beauté naissante ; la nature, lorsque les brillantes fleurs du printems viennent parer la terre, viennent former l'émail de nos prairies.

C'est pour nous consoler d'être éloignés de l'époque où notre enfance recevant

immédiatement les dons du Créateur sembloit si près de lui, que Dieu nous accorda l'espérance religieuse ; cette première espérance qui nous montre en perspective le tems où nous retournerons à l'Etre des êtres ; à notre père céleste.

L'enfance, différemment douée, n'a pas besoin de regarder l'avenir ; elle est toute entière à la félicité qui lui a été composée ; et son imagination, comblé pour ainsi dire, ne pourroit accepter une jouissance de plus. L'enfance, on le croiroit, l'aimable enfance est encore sous les ailes de l'ange qui l'a conduite sur la terre. Hélas ! cet ange protecteur la quittera comme il nous a quittés ; il la quittera à l'heure où notre raison demandera d'entrer en autorité ; à l'heure où, selon les lois de notre destinée, nous devons nous essayer seuls dans le combat que nos passions nous livrent. Mais au milieu de ce grand mystère, il vous suffit, pères et mères, de reconnoître que les enfans, vos enfans, appartiennent au Seigneur. Soyez joyeux de cette pensée ; soyez heu-

reux de connoître, heureux au moins d'espérer, que vous cultivez *l'héritage de l'Eternel*, en cédant, en obéissant, aux plus doux mouvemens de votre ame.

Tendres mères, vous qui êtes appelées les premières au soin de cet héritage, l'amour si passionné que vous ressentez pour vos enfans est un présent du ciel : vous ne l'acquérez par aucune réflexion ; il ne s'empara de vous par aucun effort ; et cet amour inné, cet amour qui paroit une essence de notre nature, doit être en votre cœur un germe d'espérance ; car il vous avertit que toute la terre est sous la protection d'un pareil amour, de l'amour céleste, de cet amour qui a donné la vie à la race humaine ; de cet amour gratuit et généreux dont le sentiment des pères n'est au milieu de nous qu'une imparfaite image.

Et je vais un moment plus loin : un attrait impérieux, une sorte d'instinct nous attache aux enfans, à des êtres foibles et craintifs qui cherchent dans nos bras leur asile. Qui sait si, malgré

notre âge, nous ne sommes pas toujours des enfans aux yeux d'un être sans commencement et sans fin; et des enfans dont il prend pitié, nonobstant leurs folies et leurs égaremens.

Nous ne pressons point cette idée; c'est une lueur, une simple lueur, et nous la réunissons dans notre pensée aux divers rayons qui colorent notre avenir.

O Dieu! combien, au milieu des obscurités dont nous sommes environnés, il doit nous être doux d'entendre dire: *Voici, les enfans sont un héritage de l'Eternel!* Hélas! nous le reconnoissons; nous n'avons plus leur innocence, nous en avons perdu le mérite et le charme: mais si en ouvrant nos yeux à la lumière, si dès nos premiers pas dans la carrière de la vie, nous avons été votre *héritage*, ô Eternel! qu'il nous soit encore permis de rappeler ce titre glorieux, ce titre d'un moment à votre bonté: c'étoit une charte de grâce et de miséricorde; et en y recourant, nous la déposons avec humilité aux pieds du trône de notre souverain Maître.

Et vous enfans, foibles enfans, venez contempler l'abaissement de notre orgueil ; c'est votre intervention que nous réclamons, et c'est en elle que nous plaçons notre confiance ; venez, et marchez devant nous lorsque nous allons à l'autel de notre Dieu, lorsque nous nous présentons à l'entrée de ses tabernacles. Venez, dans toute votre simplicité ; et que la blancheur de vos vêtemens, ce signe de votre innocence, devienne l'étendard de nos espérances. Oui, les voilà ces enfans qui sont *l'héritage de l'Eternel.* Hélas ! nous ne craindrons point leur témoignage ; ils sont les seuls êtres sur la terre à qui nous n'avons point fait de mal. Vous le direz, enfans, si vous quittez avant nous ce lieu de passage ; vous le direz si vous êtes questionnés au nom de notre grand Juge. Nous sommes de votre race, et nous fûmes un jour ce que vous êtes ; mais le monde et ses vanités nous ont changés, et nous ne savons pas si nous sommes encore *l'héritage de l'Eternel.* O Dieu ! que votre bonté nous tende la

main ; que votre bonté soit propice à nos timides prières ! Hélas ! nous ne pouvons plus recouvrer les années que nous avons perdues ; nous ne pouvons plus les transformer en occasions de vous plaire, en voies d'espérance et de salut : le tems en est passé, il ne reviendra plus ; mais nous vous offrons à genoux nos regrets et nos repentirs. Puissent nos larmes amères nous tenir lieu de purification, et nous faire, à vos yeux, des hommes nouveaux, afin qu'il nous soit permis de suivre ces enfans, ces heureux enfans que vous appelez à vous, afin qu'il nous soit permis d'entrer avec eux dans la retraite des élus, et de nous écrier tous ensemble avec une sainte alégresse : Voici, voici les enfans qui furent et qui sont encore *l'héritage de l'Eternel !*

DISCOURS III.

Obligations des enfans envers leurs pères.

Et que leur rendras-tu en récompense, au prix de ce qu'ils t'ont donné ? *Ecclésiaste, chap.* 7, ℣. 28.

Si les hommes étoient appelés à faire un choix entre les différentes vertus ; si, par une supposition qu'on nous permettra, ils étoient réduits à en garantir une seule contre une subversion universelle, à en sauver, pour ainsi dire, une seule d'un déluge moral ; celle qu'ils devroient préserver, celle qu'ils devroient placer dans l'arche conservatrice, ce seroit la reconnoissance : oui, la reconnoissance ; car, fortement et généralement sentie, elle nous prépareroit à tous nos devoirs, et deviendroit le principe du bonheur individuel, du bonheur domestique et du bonheur social.

C'est la nature même qui a donné l'initiative des vertus humaines à la reconnoissance. Le sentiment que les bienfaits de nos parens nous inspirent, forme en quelque manière le commencement de notre existence morale ; et devient notre première obligation. Nous n'avons encore aucune connexion avec les hommes, nous n'avons encore aucun moyen, aucune occasion d'exercer la charité, la générosité, la justice, que nous pouvons déjà connoître la reconnoissance ; et avant de la pratiquer comme vertu, nous y avons obéi par instinct. Cependant, cette reconnoissance envers nos parens, un des principes de notre confiance à leurs enseignemens, influe essentiellement sur nos dispositions honnêtes ; et aussi long-tems qu'elle conserve de la force, elle fait jouir le jeune homme de la sagesse et de l'expérience du vieillard.

Nous avons cru devoir retracer ces dernières réflexions sur la reconnoissance, avant de fixer particulièrement votre

attention sur les paroles de nôtre texte : *Et que leur rendras-tu en récompense, au prix de ce qu'ils t'ont donné ?* Ce sont les bienfaits des pères envers leurs enfans que le Sage rappelle ; et son ame en paroît pénétrée, lorsqu'il défie, en quelque manière, le sentiment de la reconnoissance par cette interrogation expressive : *Et que leur rendras-tu en récompense, au prix de ce qu'ils t'ont donné ?*

Vous ne vous en souvenez plus de ces bienfaits, vous qui marchez maintenant sans appui dans la carrière du monde, et qui croyez pouvoir vous fier à vos forces. Vous ne vous souvenez plus de ces bienfaits, vous qui, attirés vers l'avenir avec véhémence, ne tournez jamais vos regards en arrière ; et si vous faites un moment le compte de vos obligations, vous ne prenez pour date que l'époque où vos intérêts de fortune ont été fixés, et où les sacrifices de vos parens ont consacré votre indépendance ; mais, bien avant ce tems, ils vous avoient prodigué les plus tendres soins, et leur

constante inquiétude vous avoit servi de défense.

C'étoit, il est vrai, sans jamais songer à votre reconnoissance, que des parens sensibles ont entouré votre berceau ; c'étoit par un doux instinct qu'ils s'occupoient de vous, qu'ils vous réchauffoient dans leur sein, et qu'ils se fussent exposés à toutes les privations, à tous les périls, pour rester constamment votre égide : leurs regards étoient sur vous, leur ame vous appartenoit, leur vie avoit passé dans la vôtre. Où est mon enfant ? que fait mon enfant ? que demande-t-il ? que désire-t-il ? O langage d'une mère passionnée, accens pénétrans de sa voix, vous n'eûtes point de modèle, et nulle imitation ne pourra vous rendre ! Il grandit cet enfant, l'objet de votre idolâtrie ; et les développemens de ses grâces et de ses manières inondent votre cœur de joie. C'est un second amour qui commence ; vous formez, vous cultivez, de concert avec un époux chéri, le cœur et les sentimens d'un fils qui réunit et qui met en commun

toutes vos affections : vous voyez croître sa science et perfectionner sa raison ; vous dirigez ses qualités ou les prémices de ses talens, et vous jouissez à l'avance du moment où il pourra connoître tout ce que vous avez fait pour lui. Votre fils y arrive ; il y est, il a presque franchi la courte période de l'adolescence : mais déjà vers cet âge on ne songe plus au passé ; et lorsque les jeunes gens écoutent avec intérêt les détails de leurs premières années, c'est rarement pour s'instruire et pour se pénétrer de leurs obligations ; ils ne prêtent l'oreille à ces récits que pour assister en souvenir aux commencemens d'eux-mêmes, et pour se contempler en miniature dans le tableau de leur enfance. Ils consentent à être entretenus des sentimens qu'ils ont inspirés de bonne heure ; mais ils rapportent tout à leur personne, ils prennent tout pour elle ; et l'aveugle prédilection d'un père ou d'une mère ne leur paroît le plus souvent que l'effet inévitable des agrémens dont ils sont doués. Funeste amour-propre, qui cachez aux

hommes tant de vérités utiles, tant de vérités nécessaires ; funeste amour-propre, quand cesserez-vous d'être notre plus dangereux ennemi ?

Humilions-nous en pensant que nous avons besoin de rendre des services et d'en avoir rendu, pour apprendre la reconnoissance et pour en dire du bien. Humilions-nous en pensant que les devoirs des autres envers nous éclairent les premiers notre morale, et créent souvent notre amour pour les plus belles vertus. Pauvre humanité ! l'on ne gagne rien en bonheur en vous observant de près, en vous étudiant, en analysant vos foiblesses ; et cependant on doit le faire pour triompher de soi-même et pour se rendre meilleur.

On ne peut en disconvenir : les enfans, dans le calcul de leurs obligations, laissent communément en arrière leurs premières années ; ils comptent la vie, du jour seulement où ils dirigent leur destinée ; et comme c'est aussi l'époque des ardentes passions, ce n'est pas un tems

non plus pour la reconnoissance. Ils demandent, par-dessus tout, des associés qui les égalent en activité, et qui courent à leurs côtés dans les routes de la fortune et de l'ambition : mais leur père ne peut répondre à tant d'impatience ; il essaie encore de les suivre, mais sa marche est trop lente ou trop réfléchie ; il parle de prudence, et l'on ne veut que des encouragemens ; il offre des conseils, et déjà l'on est trop en avant pour l'entendre. Hélas ! il est trop vrai ; ce père qui vous a conduit par la main sur le théâtre du monde, cette mère qui vous a couvert de sa protection pendant votre enfance, ces parens enfin qui vous ont tant aimé, ne peuvent plus vous rendre que de foibles services : on pressent que bientôt ils seront hors de combat dans les guerres d'intérêt et de vanité dont nos rivalités sont la source, et l'on cherche d'autres alliés. Eux-mêmes aperçoivent ce délaissement ; et le déclin de leurs forces les avertit de ne pas lutter inutilement contre ces nouveaux maîtres de la terre, contre cette

arrogante jeunesse, qui, dans son inconsidération, et juge aveugle du tems comme nous l'avons été, ne voit point de terme à sa puissance.

Qu'elle seroit effrayante pour les vieillards cette bruyante arrivée des usurpateurs de leur domaine ! qu'elle seroit effrayante pour eux si le sage Auteur de la nature, en divisant par familles la race des hommes, n'avoit pas mis dans chacune un principe d'union ; s'il n'avoit pas confié les enfans à l'amour des pères, et les pères à la reconnoissance des enfans ; s'il n'avoit pas établi une continuité morale là où les apparences ne présentent qu'une séparation ! Admirable continuité, et l'une des parties de cet enchaînement universel, de cet assemblage de rapports sans fin qui forment l'harmonie du monde !

L'amour paternel et l'amour filial sont la plus vive expression des lois de la nature. Malheur à l'être inaccessible aux plus heureux penchans, et qui résiste à l'instinct dont le Créateur l'a doué !

Je ne vous quitte point, enfans rebelles à cet instinct qu'un Dieu bon, éternellement bon, a placé dans votre cœur : je ne vous quitte point ; car c'est à vous, et à vous seuls, que j'ai affaire aujourd'hui ; c'est à vous que je dois adresser des reproches ; ou, si vous voulez de moi un langage plus doux, c'est à vous que je dois adresser des plaintes, au nom de la Religion.

Direz-vous que vos parens ne vous rendent plus aucun service ? ils vous en ont rendu. Qu'ils ne vous défendent plus ? ils vous ont défendus. Qu'ils ne se jettent plus avec vous dans la mêlée pour y seconder vos passions hostiles ? mais ils étoient seuls ; ils étoient sans vous, quand ils ont garanti votre jeune âge de tant de dangers et de tant d'écueils : c'est à regret encore aujourd'hui qu'ils ne peuvent plus vous suivre. Est-ce à vous de les avertir de leur affoiblissement ? est-ce à vous de les punir par votre dédain ou par un cruel abandon ? Hélas ! ils craignent déjà de vous être à charge ; leurs goûts ne sont

plus

plus les vôtres ; leurs pensées ne sont plus vos pensées : ils descendent de cette colline où vous montez avec une pleine confiance ; et leurs pas ne peuvent plus marquer ni précéder les vôtres. Rassurez-les, ou bientôt ils seront réservés et discrets : oui, rassurez-les, ils en ont besoin. Forcez, avec respect, ce noble sentiment, cette sainte pudeur d'un père qui résiste à rien exiger, à rien demander au nom de ses bienfaits, et qui hésite peut-être à faire ainsi l'abandon d'une supériorité dont il a depuis si long-tems l'habitude. Entrez avec ménagement dans un cœur où vous avez régné jusqu'à présent par l'amour, et qu'un empire nouveau peut si facilement blesser. Que vos soins paroissent toujours purs et désintéressés ; et que votre reconnoissance elle-même ait cette liberté, cet abandon, qui annoncent un sentiment naturel : fût-elle pour vous une servitude, pleurez de la trouver telle, et pourtant payez cette dette. Combien vous auriez à rougir de vous-mêmes si vous calculiez l'âge de vos parens, et si vous

regardiez avec impatience l'époque de votre affranchissement. Vous feriez, nous le croyons, des efforts pour soustraire votre conduite à l'influence de vos sentimens secrets ; mais les actions se commandent une à une, et les vides ne peuvent être remplis que par l'affection.

Ah ! qu'il faut peu de chose pour rendre défians d'eux-mêmes un père et une mère avancés dans la vie : ils croient aisément qu'ils sont de trop sur la terre ; ils croient aisément qu'il est tems de laisser leur fortune à des enfans envieux d'en jouir, qu'il est tems de les dégager des liens de la reconnoissance. A quoi se croiroient-ils bons pour vous, qui ne leur demandez plus de conseils ? Vous vivez en entier dans le moment présent ; vous y êtes consignés par une passion dominante ; et tout ce qui ne se rapporte pas à ce moment vous paroît antique et suranné. Enfin, vous êtes tellement en votre personne, et de cœur et d'esprit, que, croyant former à vous seuls un point historique, les ressemblances éternelles entre

les tems et les hommes échappent à votre attention ; et l'autorité de l'expérience vous semble une fiction, ou une vaine garantie destinée uniquement au crédit des vieillards et aux dernières jouissances de leur amour-propre. Quelle erreur est la vôtre ! Le monde, ce vaste théâtre, ne change pas d'acteurs ; c'est toujours l'homme qui s'y montre en scène : mais l'homme ne se renouvelle point, il se diversifie ; et comme toutes ses formes sont dépendantes de quelques passions principales dont le cercle est depuis long-tems parcouru, il est rare que, dans les petites combinaisons de la vie privée, l'expérience, cette science du passé, ne soit la source féconde des enseignemens les plus utiles.

Honneur donc aux pères et aux mères, honneur à eux, et honneur et respect, ne fût-ce que pour leur règne passé, pour ce tems dont ils ont été seuls maîtres, et qui ne reviendra plus ; ne fût-ce que pour ces années à jamais perdues, et dont ils portent sur le front l'auguste empreinte :

Lève-toi devant les cheveux blancs, et honore le vieillard; et crains ton Dieu: je suis l'Eternel.

Voilà votre devoir, enfans présomptueux, et qui paroissez impatiens de courir seuls dans la route de la vie. Ils s'en iront, vous n'en pouvez douter, ces parens qui tardent à vous faire place; ce père, dont les discours ont encore une teinte de sévérité qui vous blesse, cette mère dont le vieil âge vous impose des soins qui vous importunent: ils s'en iront, ces surveillans attentifs de votre enfance, et ces protecteurs animés de votre jeunesse: ils s'en iront, et vous chercherez en vain de meilleurs amis: ils s'en iront, et dès qu'ils ne seront plus, ils se présenteront à vous sous un nouvel aspect; car le tems, qui vieillit les gens présens à notre vue, les rajeunit pour nous quand la mort les a fait disparoître; le tems leur prête alors un éclat qui nous étoit inconnu: nous les voyons dans le tableau de l'éternité où il n'y a plus d'âge, comme il n'y a plus de graduation; et s'ils avoient

laissé sur la terre un souvenir de leur vertu, nous les ornerions en imagination d'un rayon céleste, nous les suivrions de nos regards dans le séjour des élus, nous les contemplerions dans ces demeures de gloire et de félicité ; et, près des vives couleurs dont nous composerions leur sainte auréole, nous nous trouverions effacés au milieu même de nos beaux jours, et au milieu des triomphes dont nous sommes le plus éblouis.

Ah ! qu'elle est vaine et ridicule cette jeunesse dans ses sentimens d'orgueil et dans la supériorité qu'elle s'adjuge sur les vieillards, sur les hommes qu'elle voit descendre au sépulcre, et dont elle envahit le domaine. Quels triomphes pourroient donc se partager entre eux les divers successeurs à cet instant que l'on nomme la vie ? Ils se touchent dans le grand espace des tems, et encore plus dans ce fleuve rapide, ce fleuve allégorique où leur mémoire va se perdre.

Il n'y a d'homme jeune que l'homme juste, l'homme religieux ; car lui seul

peut vivre d'espérances jusqu'à son dernier moment; lui seul peut croire à de longs jours, lui seul peut voir dans sa fin le plus beau des commencemens.

Et vous qui, emportés par des passions ardentes, ou follement asservis aux opinions licencieuses de notre siècle, voulez prendre pour seul guide la philosophie de l'intérêt personnel, vous devez encore méditer les paroles de notre texte, et y chercher une instruction : vous le devez, en ne songeant qu'à vous ; car dans le cours borné de cette vie où votre attention se concentre, vous serez pères un jour ; et l'exemple d'ingratitude que vous aurez donné dans votre jeune âge, vous laissera peut-être sans défense contre l'ingratitude de vos enfans.

Pourriez-vous en effet appeler la morale à votre aide, pourriez-vous l'employer à l'appui de vos droits paternels, quand vous l'auriez dédaignée au moment où elle vous astreignoit à des devoirs, et à des devoirs précisément semblables aux obligations dont vous voulez que les autres

soient tenus envers vous ? La grande autorité de la morale est dans son unité constante, et dans son application universelle ; elle ne se plie point en tous les sens, comme les raisonnemens des hommes : majestueuse et fière, elle n'est plus, au moment où son empire cesse d'être absolu.

Fils ingrats ! la punition dont vous serez les instrumens sera terrible ; elle le sera, si votre père, en butte à vos dédains, ne peut trouver dans ses souvenirs aucune consolation ; s'il a la conscience de l'abandon où lui-même il a laissé les auteurs de ses jours, et s'il croit que le ciel vous a choisis pour être leurs vengeurs.

Ah ! fussions-nous réduits aux idées naturelles, n'eussions-nous encore aucune des lumières de la Religion, comment ne serions-nous pas entraînés à penser que l'ingratitude filiale est une des plus grandes offenses envers l'Ordonnateur souverain du monde moral ? Il semble, en effet, qu'une foible empreinte

des vues générales du Créateur ait été marquée dans l'esprit de famille; dans cet esprit, lorsqu'il est encore pur, lorsqu'il conserve à nos yeux son caractère primitif. Innocence et foiblesse d'une part; cette condition de l'enfance : amour et protection de l'autre; ce premier instinct des pères : voilà l'image imparfaite des rapports de l'homme avec la Divinité.

Et si vous tourniez vos regards vers l'Etre suprême, si votre ame étoit remplie uniquement de lui, nous pourrions vous dire de même, et en empruntant les paroles de notre texte : *Que lui donnerez-vous en récompense, au prix de ce qu'il a fait pour vous?* Oui, ces paroles, par une juste application, nous rappellent aussi les relations des enfans de la terre avec le Père céleste, avec l'Etre unique et sans parallèle, auquel ils ne peuvent rien offrir, ni en échange ni en ressemblance de ce qu'ils ont reçu de lui.

Réjouissons-nous en voyant, à l'origine et au terme de nos méditations,

à l'origine et au terme de nos intérêts les plus précieux, en voyant par-tout le Dieu qui nous gouverne. Oui, sa haute sagesse, sa bonté, sa puissance, tant de perfections, et le cercle lumineux qu'elles décrivent, les instructions qui en naissent, les espérances que nous y attachons, cette effusion d'idées magnifiques, donnent de la vie à la morale et adoucissent pour nous tous les devoirs : elles nous présentent comme un moyen de plaire à l'Etre suprême, comme un sujet de récompense, nos obligations les plus faciles, notre amour, notre respect pour les auteurs de nos jours ; enfin, notre obéissance aux penchans les plus naturels.

Heureux les enfans qui pourront dire un jour en s'approchant du tribunal céleste : O Dieu ! nous n'avons pu, foibles mortels, élever nos pensées jusqu'à vous avec autant de constance et de ferveur que nous le devions : vos perfections, votre majesté, étonnoient notre entendement ; mais vous nous aviez donné des guides, et nous les avons suivis ; des

pères, et nous les avons aimés. O notre Juge! daignez les entendre, daignez recevoir leur témoignage, et qu'ils nous servent encore en ce grand jour. Ah! vous l'obtiendrez ce témoignage, enfans déjà bénis sur la terre à cause de votre piété filiale : un père tendre, une mère sensible, ont eu pour récompense de leurs vertus la permission de plaider votre cause; ils se tiennent à genoux dans les parvis célestes, afin d'implorer pour vous la miséricorde divine; et c'est encore le nom de leur enfant qu'ils prononcent au séjour de l'éternelle paix : leur amour survit aux idées terrestres, qui toutes se sont évanouies pour eux; et cet amour est la seule chaîne qui les unit à leur existence passée.

O douces et sublimes affections, le commencement et le type de notre immortalité, vivez dans le cœur de l'homme; et par votre association à toutes les vertus généreuses, élevez, animez notre foible nature, et rendez-la digne de sa dernière destination.

Hélas ! pour divers d'entre nous, déjà l'âge de la mort s'approche, et les portes de l'avenir s'entr'ouvrent ; nous voilà prêts à obéir, et nous quitterons avec résignation toutes les pompes de la terre : mais vous pardonnerez, ô notre bon, notre souverain Maître, vous pardonnerez à ce vieillard les larmes qu'il verse en disant à ses enfans un dernier adieu ; vous lui pardonnerez le déchirement qu'il éprouve et le regard qu'il jette sur eux ; vous lui pardonnerez, s'il s'efforce encore, en expirant, d'étendre ses mains défaillantes sur une famille éplorée qui demande à grands cris sa bénédiction. Ce n'est point là le monde et ses vanités qui le retiennent ; il aime, jusqu'à sa fin, ce que vous lui avez donné à aimer ; il s'abandonne aux sentimens que vous avez gravés dans son ame, aux sentimens qui dérivent de vous, et qui ramènent à vous.

Dieu puissant ! faites prospérer les bénédictions des pères, et donnez à la voix du juste, l'autorité nécessaire pour ren-

dre encore imposantes les leçons de la vieillesse. Dieu de bonté ! répandez la paix au sein de nos familles, *afin que les enfans, et les enfans des enfans, soient la couronne du vieillard, et afin qu'ils paroissent comme des plantes d'olivier autour de sa table.* Dieu de bonté ! répandez la paix au sein de nos familles, et qu'une douce piété, ce nœud de toutes les affections, fasse de nos maisons autant de temples où le nom du Seigneur soit loué ; où ce nom, ce saint nom, éveille chaque jour notre reconnoissance. O reconnoissance ! nous le dirons encore, nous le dirons en terminant ce discours, comme nous l'avons fait en commençant notre méditation ; ô reconnoissance ! émotion des ames pures et vertu des cœurs fidèles, vous serez notre premier sentiment et notre sentiment chéri, puisque Dieu l'agrée. O reconnoissance ! devenez notre guide dans toutes les situations de la vie : instruisez l'enfant à respecter les paroles de son père, le jeune homme à vénérer le vieillard, le peuple

à défendre ses magistrats, les citoyens à servir leur patrie ; et que tous les fils de la terre, *les hommes de l'Orient et ceux de l'Occident*, s'unissent et se répondent pour adresser des cantiques à leur commun Bienfaiteur.

DISCOURS IV.

Des sentimens de respect dus à la vieillesse.

Lève-toi devant les cheveux blancs, et honore le vieillard; et crains ton Dieu. Je suis l'Eternel. *Lévitique, chap.* 19, ℣. 32.

Le précepte sacré que notre texte renferme, et les devoirs qu'il nous impose, s'unissent, à l'aide des réflexions les plus naturelles, non-seulement aux premières idées de morale, mais encore aux instituts politiques, aux dispositions conservatrices du gouvernement social. Nous traiterons, sous ce double rapport, le sujet qui doit occuper aujourd'hui votre attention religieuse.

Vous avez intérêt à cette méditation, vous qui, jeunes encore, formez déjà des vœux pour une longue vie; vous qui, la veille, appelez le lendemain; et ce lendemain, le jour qui le suit; vous

qui désirez avec impatience de marcher en avant, de faire un nouveau pas dans la carrière où vous êtes entrés. Vous ne pourrez être exaucés sans arriver à l'âge où l'on n'obtient plus des égards par sa force et par sa puissance ; sans arriver à ce terme où les mœurs et les lois deviendront votre unique défense contre l'esprit indépendant de vos successeurs, contre les pensées dédaigneuses des brillantes cohortes qui viendront, à leur tour, qui viendront, comme vous, prendre possession de la terre.

Nous aurons aussi des conseils à donner à la vieillesse : nos cheveux blancs nous le permettront, notre sujet nous le commande ; et nous montrerons que, pour attirer le respect des jeunes gens, pour être honoré d'eux, pour jouir des consolations qui appartiennent à l'âge avancé, on a des devoirs à remplir, on a des règles de conduite à observer.

Et nous tous indistinctement, nous serons reconnoissans envers la Religion, qui vient constamment au secours de la

foiblesse, qui nous ordonne d'honorer le vieillard, et qui, pour en imposer aux jeunes gens orgueilleux de leur âge, leur fait entendre ces mots, *Je suis l'Eternel*, et rapproche ainsi leur règne éphémère de l'existence infinie et d'une idée sans bornes; d'un tems sans commencement et sans fin.

C'est une belle idée de morale, que la recommandation faite aux jeunes gens d'honorer et de respecter la vieillesse. Ils en avoient besoin : leur âge est celui des distractions; et ils vivent avec une telle force dans les passions qui les dominent, que leur propre avenir devient souvent pour eux un étranger; et les vieillards, dont l'intérêt n'est pas le même, dont le calcul est différent, leur paroissent d'une autre race. *Ils puisent le tems sans mesure*, pour me servir de la belle expression d'un moraliste moderne (*), et ils ne songent pas que

(*) M.me Necker. *Réflexions sur le divorce.*

bientôt

bientôt il n'existera plus pour eux ; que pour eux aussi il aura son terme.

Et si nous le regardons en arrière ce tems, nous serons effrayés de la rapidité de son cours : nous vous parlons, et il marche ; nous vous parlons, et il a passé. Fixez-le, jeunes gens, si vous le pouvez ; mais vous l'essaierez en vain : renoncez donc à la vanité que vous donne une possession éphémère.

C'est un instant qui vous sépare de nous ; c'est un instant qui sépare les générations les unes des autres ; un instant dans la vaste durée des siècles, un instant dans l'immensité qui nous environne. Venez donc traiter avec nous de pair à pair, et ne rejetez pas ces dépouilles de l'expérience que les vieillards vous apportent ; elles ne sont pas inutiles à ceux qui se présentent aux premières barrières de la vie, et qui, avec la volonté de tout envahir, ont pourtant le besoin de tout connoître. Jeunes gens, on vous demandera bien peu pour les conseils qu'on est prêt à vous donner ; on n'attend

de vous que des égards : et quand votre présomption vous détermineroit à refuser cet échange, un sentiment de reconnoissance vous prescriroit, vous commanderoit d'honorer la vieillesse.

Nous avons rappelé dans notre discours précédent la dette sacrée des enfans envers leurs pères ; aujourd'hui nous avons à retracer les obligations de tous les hommes indistinctement envers leurs devanciers dans la carrière de la vie ; les obligations même d'une génération entière envers la génération qui précède.

Il est sans doute des exceptions à ces principes généraux : mais vous les verrez comme nous ; et nos réflexions, exemptes de censures particulières, doivent s'appliquer uniquement au cours habituel et à l'ordre commun de nos relations sociales.

Je demande au cultivateur si l'héritage dont il jouit n'a pas été préparé, fécondé par le travail de ses pères ; je lui demande si d'âge en âge le versement continuel de nouveaux engrais et de nouvelles terres

n'a pas rendu productif un sol autrefois stérile, et qu'il voit couvert aujourd'hui de resplendissantes moissons : je lui demande si les granges où il met ses grains en réserve, où il les accumule d'un air de triomphe, ont été construites de ses mains, ou de ses épargnes ; si les canaux divers qui arrosent et fertilisent ses prairies ont tous été son ouvrage, ou le résultat de son industrie ; si ces vieux ceps, l'honneur de sa vigne, datent du jour de sa possession ; s'il a planté ces arbres qui entourent son habitation et s'élèvent au-dessus d'elle ; ces arbres majestueux, mais qui plient maintenant sous le poids de leurs propres richesses.

Hélas ! je le vois ce vieillard, à qui vous devez peut-être la plus grande partie de tous ces biens ; il recueille à l'écart et sur un banc isolé les rayons du midi ; il présente à leur chaleur vivifiante ses membres engourdis et son front dépouillé. C'est là qu'il voit passer les chariots où ses fils ont entassé les fruits de leur récolte et les trésors de l'année. Les bœufs

qu'il a nourris ont peine à traîner, à faire avancer ce riche butin; et déjà l'on ne songe plus à lui. Il n'est plus que le vieux bon-homme, pour me servir d'une expression vulgaire : il est hors du tems présent; il est marqué du moins comme tel; et les nouveaux venus, tous gens de l'avenir par leurs espérances, n'ont aucun tems à donner à des services passés.

Que dirons-nous à ces ingrats? *Lève-toi devant les cheveux blancs et honore le vieillard, et crains ton Dieu. Je suis l'Eternel.*

Je sors des habitations du paysan; et promenant mes regards dans les villes, je demande aux heureux citadins, ou à la plupart d'entre eux, si au milieu de toutes les douceurs de l'aisance, au sein du luxe et de sa mollesse, leur pensée s'écarte jamais d'eux-mêmes : je leur demande s'ils songent une seule fois que les vieillards, dont ils remarquent à peine l'existence, ont été les artisans d'une portion des richesses de la société; s'ils songent

une seule fois que l'accumulation de ces richesses est le résultat d'une succession de travaux auxquels ils n'ont pas concouru. Non, sans doute, ils n'y songent point; toute leur attention est dirigée sur la fonction de propriétaire et de rentier, dont ils se sont trouvés investis par héritage, et qu'ils exercent si commodément. Leurs regards sont concentrés dans l'arrondissement de leur fortune et de leur bien-être ; leur intérêt ne s'étend pas plus loin ; et les vieillards ne sont pour eux que des détenteurs trop persévérans d'un capital ou d'un revenu dont la race nouvelle est pressée de jouir. Qu'ils sont à plaindre ces vieillards au milieu des principes du jour ! Il s'en faut peu qu'on ne leur demande explication de leur longue vie, et qu'on ne les cite au tribunal des opinions nouvelles, comme des particuliers indiscrets ou des débiteurs en retard.

Ce n'est pas uniquement l'avidité des richesses qui nous rend ingrats et injustes envers nos prédécesseurs ; l'amour de la gloire et de la célébrité exalte souvent

au même degré les sentimens personnels. Voyez cet homme à talens, cet écrivain distingué ; il est ambitieux de se faire un nom ; et, tout occupé d'obtenir la louange de ses contemporains, il n'a garde d'indiquer l'origine de ses idées ; il n'a garde de montrer leur lignage et leur descendance directe des pensées d'un ancien : il veut que l'honneur lui en appartienne en entier, sans rétribution et sans partage ; et qu'aucun aveu, aucune redevance, ne viennent lui rappeler ses obligations.

Eh quoi ! dans une autre carrière, et même aux premiers rangs du théâtre, n'apercevroit-on pas des hommes qui pourroient nous servir ici de nouvel exemple ? Les guides des nations et leurs législateurs, ces augustes sénats qui, par leur existence abstraite et collective, supporteroient avec si peu de peine le joug de la reconnoissance, ne cherchent-ils pas quelquefois à s'affranchir de ce sentiment envers les âges antérieurs ? On peut le croire, en les voyant rejeter les leçons du tems passé ; en les voyant dé-

daigner, mépriser l'expérience. On voudroit alors leur adresser les paroles de Moïse ; et l'on seroit en droit de leur dire dans un sens figuré : *Lève-toi devant les cheveux blancs et honore le vieillard, et crains ton Dieu. Je suis l'Eternel.*

Considérons maintenant notre sujet sous un autre point de vue. Le respect des enfans pour leurs pères, le respect des jeunes gens pour l'âge mûr et pour la vieillesse, sont, dans la conception de l'ordre social, des sentimens nécessaires, et que les lois politiques ont le plus grand intérêt à entretenir.

Les amis, les fauteurs de la tyrannie peuvent seuls désirer que la soumission dérive uniquement de la crainte ; et la morale, des châtimens. Ils peuvent seuls désirer qu'un lâche asservissement soit l'unique garantie de la paix intérieure et de la tranquillité publique. Que leur importe à eux cette surveillance tutélaire représentée dans la société par l'autorité

des pères et la suprématie de l'âge ? Ils veulent, ils aiment le despotisme ; et le despotisme devient indispensable lorsque le gouvernement doit tout régler, tout contenir, sans aide et par la seule force de son action ; car, dans un grand État, il faut que cette action soit violente, souvent même impétueuse, pour atteindre d'elle-même du centre à la circonférence.

C'est donc une instruction politique que ce commandement religieux : *Honore ton père, honore le vieillard, et lève-toi devant les cheveux blancs ;* car on ne peut écarter, on ne peut détruire une seule autorité morale, une seule autorité fondée sur les sentimens naturels, sans y voir succéder un accroissement proportionnel de l'autorité du gouvernement ; de cette autorité artificielle, et dont il est si facile d'abuser. Quel échange pour la liberté ! quel échange pour le bonheur !

L'autorité des pères, l'ascendant de l'âge, ont encore pour titre précieux d'accoutumer, de préparer de bonne heure les hommes aux sentimens d'égards ; de

créer en eux l'idée du respect, cette idée si ancienne parmi les nations, cette idée adhérente en quelque manière à l'organisation sociale; cette idée mère en politique; cette idée mère, je le répète encore, cette idée mère en politique, qui a rendu tant de services, et que l'essai d'une opinion contraire rendra plus recommandable encore.

Comparons en imagination deux pays différens. Dans l'un la nature auroit instruit les enfans à respecter leurs parens, à honorer l'âge avancé; et dans l'autre ce précieux instinct n'existeroit pas, ou des mœurs barbares l'auroient étouffé. Tout homme capable de réflexion apercevroit dans l'instant, que dans ce dernier pays où il n'y auroit aucun gardien naturel, aucune surveillance domestique de l'ordre et de la morale, il faudroit multiplier les regards et les précautions de la police; il faudroit investir le gouvernement d'un pouvoir exécutif plus rapide, et donner à la vengeance des lois un caractère plus effrayant.

Cependant avec ces supplémens, avec de tels sacrifices imposés à l'esprit de liberté, on ne remplaceroit jamais dans ses heureux effets l'autorité paternelle, l'autorité de l'âge et l'habitude générale des égards et des gradations. Quelle différence entre l'empire du despotisme, cet aveugle ouvrage des hommes, et les supériorités naturelles qui annoncent une si haute conception, et que la Divinité même semble avoir marquées de son sceau ! Aussi, l'autorité fondée sur le respect est douce à tous les cœurs ; elle semble en accord avec nos idées de morale, et en y déférant nous sommes contens de nous-mêmes. Nous savons d'ailleurs qu'il est une succession immuable à l'autorité de l'âge, à l'autorité paternelle. Les tributs de respect que paie le jeune homme, il les obtient un jour ; et cette promotion est indépendante de l'intrigue et du crédit populaire.

Ah ! combien vous auriez de reproches à vous faire, ou combien vous vous tromperiez, vous qui, jaloux de tous les pouvoirs

dont vous n'auriez pas été l'origine, n'en laisseriez subsister aucun, même au-dessous des autorités que vous auriez instituées. Sans doute, le glaive de ces autorités se promeneroit alors plus facilement ; mais la crainte deviendroit le sentiment habituel d'une nation. La crainte ! quel élément pour le moral de la vie !

Voyez dans les œuvres divines l'exemple que vous devez suivre, le modèle qu'il faut imiter. Le Créateur a pris soin d'unir, dans les rapports des enfans avec leurs pères, le respect à l'amour et la soumission à la reconnoissance. Où trouverez-vous une expression plus juste des devoirs politiques ? où trouverez-vous une idée plus précise des relations entre le peuple et ses guides suprêmes ? Oh ! qu'il y a plus de science dans un des traits épars, dans un des traits innombrables de l'ordonnance du monde, que dans les laborieuses conceptions de tous les législateurs de la terre. Silence donc aux exaltations de l'orgueil, et *gloire à l'Eternel de la part des hommes !*

Une réflexion encore semble naître des idées précédentes. N'est-ce pas un nouveau motif pour les jeunes gens de se montrer respectueux envers la vieillesse, que de voir les rapports établis par la nature entre les différens âges, que de voir ces rapports former un système harmonieux où tout est dessiné, où tout est nécessaire? L'enfance, ce premier type de notre foiblesse, l'enfance est environnée de besoins; et la jeunesse, qui lui prête secours, apprend un nouvel amour en parvenant au rang de père. L'âge mûr dirige cette jeunesse dans la carrière du monde, et l'empêche de se livrer aveuglément à l'ardeur impétueuse de son imagination; enfin le vieillard est là, qui, prêt à obéir au son de la dernière retraite, avertit les compagnons dont il va se séparer, qu'il est un terme à leur route, et qu'il est tems pour eux d'y songer.

Eh quoi! le mépriseriez-vous ce vieillard, comme s'il étoit d'une autre race? Il est vous, il est vous-mêmes; mais il se trouve à la fin du voyage que les uns

commencent, que les autres ont fait à moitié, et que tous voudroient prolonger. Il n'est distinct de vous que par le changement de ses intérêts ; et s'il est courbé, s'il est vaincu, c'est par le tems, qui vous subjuguera, qui vous vaincra de même. Il marche ce tems, il marche sur vous : mais vous n'avez pas encore assez grandi pour que sa faux vous moissonne. Et c'est là votre sujet de triomphe !

Cependant, ce vieillard que vous regardez en pitié, ce vieillard qui vous paroît sur le penchant de la vie, est peut-être plus élevé que jamais par la nature de ses intérêts et le genre de ses pensées. Oui, si vous pouviez pénétrer dans la retraite où la fuite de ses illusions le ramène ; si vous pouviez assister à ses méditations solitaires, un spectacle imposant viendroit souvent frapper vos regards.

Vous verriez peut-être un homme qui, placé par son âge entre le ciel et la terre, érige un tribunal au fond de sa conscience ; un tribunal devant lequel il fait passer les principales actions de sa vie ;

et là, devenant lui-même son accusateur et son juge, il se demande raison de ses fautes ; il les recherche, il les examine, il les condamne avec sévérité. Il en voit, dans la durée de sa carrière, que les autres n'ont pas aperçues ; et à mesure qu'il fait le compte de ses voies, il s'avoue à lui-même combien il a été trompé dans ses calculs et dans ses espérances ; il reconnoît que l'ambition lui a donné de fausses promesses, et qu'il a été conduit de prestiges en prestiges par l'amour des plaisirs, de la gloire et de la fortune. C'est ainsi qu'un vieillard purifie son cœur en revenant sur lui-même, en se livrant à une méditation morale et religieuse ; et tandis qu'au-dehors et aux yeux des autres, il porte les signes de la dégradation et de la caducité, son ame est régénérée, son ame est toute nouvelle.

Nous voyons en lui dans ce moment-là une amélioration de notre être moral réunie à l'affoiblissement de notre être physiqne ; et cette circonstance, cette époque de notre nature semble nous

annoncer une seconde épreuve ; elle est peut-être un symbole, une première lueur du renouvellement d'existence auquel nous sommes destinés. Non, ce n'est pas à une fleur défaillante, ce n'est pas uniquement au frêle et dernier soutien d'une éternelle poussière, que la Religion veut ramener notre respect, en nous ordonnant d'honorer le vieillard, en nous adressant les paroles de notre texte ; ses vues s'étendent plus loin quand elle nous dit : *Lève-toi devant les cheveux blancs, et crains ton Dieu ; je suis l'Eternel.* Je suis l'Eternel ! Oui, vous l'êtes, ô notre Dieu ! notre souverain Maître ; et vous seul vous savez ce que vous voulez faire de l'homme ; vous seul vous savez ce qu'est le vieillard, ce qu'est le mourant, ce que nous sommes tous dans l'immensité de vos conceptions. Nous ignorons où et comment toutes les parties du vaste plan s'enchaînent, s'interrompent, se rejoignent encore ; nous ignorons ce que sont les âges au milieu d'un tems qui n'a point de commencement, qui n'aura point

de terme, et près de la Toute-puissance, près de celui qui a dit : *Je suis l'Eternel.*

Disparoissez devant ces images de l'infini, vaines prétentions, toutes si passagères ; disparoissez, et qu'un triomphe d'un moment ne donne pas aux jeunes gens un orgueil ridicule. Encore un peu de tems, et ils seront pressés par leurs successeurs ; encore un peu de tems, et ils arriveront aux bancs du théâtre où se placent les rois détrônés.

Et vous que la Religion nous ordonne d'honorer, ne contrariez pas des intentions si sages, en oubliant vos obligations, en vous négligeant au milieu des hommes. Il est un plan de conduite qui appartient à votre âge et dont vous ne devez pas vous écarter. Le respect auquel vous avez droit n'est pas sans conditions ; et nous savons tous que les relations sociales sont assujetties par leur nature à un échange d'égards et à des lois réciproques.

Vous laisserez aux jeunes gens un libre passage dans la carrière de l'ambition et

sur

sur les routes de la gloire. Toutes les disputes d'amour-propre, toutes les rivalités avec eux vous sont interdites ; et ce n'est plus dans la carrière des vanités du monde que vous pouvez espérer de marcher les premiers.

Les jeunes gens, qui ne se refusent à aucun triomphe, aiment à voir un homme d'un âge avancé s'essayer encore à imiter la grâce et les manières faciles ; et ils encouragent ses illusions, ils applaudissent à ses tentatives ; mais c'est pour avoir autour d'eux des émules qu'ils vaincront au moment où ils le voudront.

Il est une époque de la vie où il faut s'abstenir des ornemens qui annoncent l'espoir ou le dessein de séduire encore par des avantages extérieurs ; et les femmes, plus soupçonnées que les hommes de vouloir prolonger l'empire de la beauté, ne doivent faire aucune méprise de tems ni de saison ; ne doivent jamais risquer une prétention contestée, et s'exposer à perdre ainsi le degré de respect dont elles sont sûres à tous les âges. Et lors même

qu'elles réduiroient leur intérêt et leur ambition au désir de plaire, elles doivent encore être détournées de prendre dans leur automne les signes et les couleurs de leurs jours de triomphe. C'est rappeler aux autres les dons qu'on a perdus ; c'est presque se faire suivre d'un simulacre de perfection auquel on ne ressemble plus. Quelle politique !

Il est pour nous, il est pour tous une ambition propre à chacune des périodes que nous avons à parcourir ; et à mesure que notre nature physique se dégrade, le moral de notre être devient notre unique fortune. Il faut s'y attendre, il faut s'y préparer ; et, sous ce rapport, l'éducation du vieillard commence dès ses jeunes années. Il est néanmoins des défauts particuliers à l'âge avancé, et qu'on n'apprend pas à vaincre de bonne heure. L'humeur change souvent vers le soir de la vie : les pertes successives qu'on a dû subir, le délaissement graduel auquel on est exposé, les infirmités, les douleurs ; enfin, l'impression que fait sur notre esprit

l'approche de la mort, de cet événement lugubre et toujours si nouveau pour chaque individu; ce sont là des circonstances dont la réunion peut altérer notre caractère; et quelquefois on a besoin de se surveiller pour échapper à une métamorphose complète. Vieillards infortunés, que pourrons-nous vous dire, si vous n'avez point de Religion; si l'idée d'un Dieu ne sert pas à vous affermir; si la piété ne sème pas l'espérance sur la route qu'il vous reste encore à faire? Mais, avec ces doux sentimens, vous réfléchirez dans la solitude, que vous avez parcouru la carrière de la vie; que vous êtes à sa fin, comme d'autres le seront dans peu après vous, et comme l'a voulu la loi de la nature; que vous êtes à la fin de cette vie, digne sans doute d'être aimée par un homme vertueux et sensible; que vous êtes à sa fin; mais que le Dieu de l'éternité est debout dans l'univers, et qu'il vous regarde encore.

Voilà comment le vieillard trouve au fond de son cœur des consolations; voilà

comment il peut conserver de la sérénité au milieu de ses peines. Ah ! s'il est des hommes qui, vers le déclin de l'âge, tiennent encore au monde des mêmes liens que dans leur jeunesse; s'il en est d'occupés seulement à supputer les pertes d'une vie sensuelle, nous détournons d'eux notre pensée. Qu'ils ne s'attendent pas au respect, en dédaignant les convenances et les devoirs de leur âge ; et ils ne l'obtiendront pas non plus en se mêlant sans mesure aux plaisirs de la jeunesse. La bonté envers les autres, la bonté parfaite, doit former leur caractère ; mais ce n'est pas à eux qu'il sied de vivre d'indulgence.

Il est même un ornement absolument nécessaire à la vieillesse, c'est la dignité dans les formes et dans les manières; non pas celle qui repousse les autres, ou qui les intimide, mais la dignité qui, simple et sans affectation, conserve à l'âge ses droits et sa prééminence. Aucune exagération n'est permise aux vieillards : on veut que tout soit en eux mesuré comme le tems dont ils ont encore à disposer ; et

ils ne doivent s'unir qu'avec tempérance aux intérêts d'un monde dont ils ne tarderont pas à se séparer.

Une vaste perspective leur est encore ouverte ; mais c'est loin des hommes et dans la retraite qu'ils peuvent en jouir : ils voient, au milieu de la société, les biens qui vont leur échapper ; ils apercevront dans la solitude, et à l'aide d'une méditation religieuse, les biens plus précieux dont l'avenir est dépositaire. O qu'elle est belle encore et digne de respect la dernière fortune du vieillard ! Il commence à s'élever au-dessus de la vie ; il s'avance des ténèbres vers la lumière, et des foiblesses de l'homme vers la perfection céleste. Rendons hommage à son rang, rendons hommage au vieillard ; il est entre le monde et l'éternité.

Ah ! qu'il soit bien avec lui-même ; que les espérances de la piété ne fuient point de son cœur ; et il verra sans effroi les signes précurseurs de son grand passage. Et s'il étoit isolé sur la terre, s'il y avoit perdu ce qu'il aimoit, il se réjouiroit

peut-être en approchant de la seule chance qui fait la consolation et le courage des sentimens malheureux.

O Dieu ! qui n'oubliez aucune de vos créatures, et qui les avez classées dans votre vaste plan avec une science dont nous ne pouvons mesurer la profondeur, vous n'abandonnerez point l'homme aux jours de sa vieillesse ; et il retrouvera son Seigneur dans la nouvelle patrie où, selon l'ordre de la nature, il sera bientôt appelé.

Heureux les fidèles qui, laissés encore quelques momens sur la terre, auront acquis le droit, par leurs vertus, de recommander à la bonté protectrice de l'Eternel, l'un un père chéri, l'autre un généreux guide ; tous, un prince ou un magistrat qui auroit sacrifié ses années au service de l'Etat et au bonheur public.

Heureux aussi les vieillards qui seront accompagnés dans leur dernière route par les bénédictions de la reconnoissance ! et heureux, entre tous, l'ancien pasteur de cette église, si, vous souvenant de son zèle, vous priez le Seigneur de le recevoir

dans sa grâce ! Ah ! combien de fois il a prié pour vous ! il le fait encore de sa voix affoiblie ; et levant au ciel ses mains tremblantes, il demande à l'Eternel qu'il répande sur vous la paix et la félicité ; il lui demande, et avec ardeur, avec toute l'effusion de son ame, de vous maintenir dans ses voies, et de vous rendre dignes par sa bonté, par son aide efficace, de lui présenter un jour avec confiance l'aveu de vos pensées et le compte de vos actions !

DISCOURS V.

Conseils à la jeunesse.

Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse, avant que les jours mauvais arrivent, desquels tu dises : Je n'y prends point de plaisir. *Ecclésiaste, chap.* 12, ℣. 3.

Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse, et avant que les jours mauvais arrivent, desquels tu dises : Je n'y prends point de plaisir. Jeunes gens, héritiers de la terre; jeunes gens, l'espérance et l'ornement du monde, c'est à vous aujourd'hui que je m'adresse. Suspendez votre course, et arrêtez un moment votre char de triomphe pour écouter et pour méditer les préceptes d'un Sage et ses commandemens sacrés : *Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse ;* voilà le premier enseignement de Salomon, et le second est renfermé dans les dernières paroles de notre

texte : *Avant que les jours mauvais viennent, desquels tu dises : Je n'y prends point de plaisir.*

Nous approfondirons l'une et l'autre de ces instructions ; et, en vous annonçant notre dessein, nous croyons déjà remarquer l'impatience ou la distraction des jeunes gens, et nous croyons leur entendre dire : Que veut-on de nous ? que nous demande-t-on ? Nous entrons à peine dans le monde ! laissez-nous connoître les séductions qu'il présente ; laissez-nous en jouir. Il sera tems de nous occuper de pensées plus sérieuses, lorsque la terre aura moins d'intérêt pour nous, et lorsque l'âge ou la maladie nous aura séparés des plaisirs semés sur notre passage ; des plaisirs dont l'attrait enchanteur est connu de nous seuls, et que seuls aussi nous savons recueillir.

Jeunes gens, voilà votre langage : mais ces plaisirs qui vous charment, ce bonheur qui vous enivre, toutes ces délices de votre âge dont vous êtes épris, comment sont-ils à vous, comment vous appar-

tiennent-ils ? Avez-vous créé les biens dont vous êtes environnés ? avez-vous formé les sens mystérieux qui vous permettent d'en jouir ? avez-vous été les compositeurs d'aucune de vos facultés ? avez-vous été les auteurs de vos jours, et les propagateurs de votre ardente vie ? étiez-vous enfin avant vous-mêmes ? Montrez les titres primitifs de votre autorité, de votre orgueil ou de votre superbe confiance ; montrez-les, si vous en avez aucun : mais vous êtes, comme nous, entre la naissance et la mort, incontestables sceaux de votre dépendance. Ah ! vous le savez, quoique vous n'y pensiez jamais. Vous ne pouvez rien de par votre puissance : vous tenez tout d'un Maître généreux ; vous tenez tout de sa munificence ! Vous le savez, et vous demandez du tems pour y songer ; vous demandez du tems pour vous en souvenir, et pour offrir à votre bienfaiteur un tribut de reconnoissance. Réveillez-vous, jeunes gens : sortez de votre indifférence ; et, au sein des plaisirs et des joies de votre âge, rendez un culte

à celui qui est l'unique source de toutes les félicités.

Ah ! n'en doutez point, la jeunesse est le meilleur tems de la vie pour s'approcher de l'Eternel et pour le servir. C'est aux ames sensibles, c'est à elles sur-tout que l'espérance appartient ; et c'est en aimant qu'on se forme une première idée de la nature divine et de sa sublime essence.

Quelle est de plus l'époque de la vie où l'on se livre avec franchise, avec enthousiasme, à l'admiration, au sentiment du beau ? n'est-ce pas la jeunesse ? On marche alors en avant, et l'on ne connoît pas l'attiédissement qui naît de l'habitude. On n'est pas fait encore aux merveilles du monde, et l'on peut à leur aspect s'élever avec ardeur vers la cause première de tant de phénomènes et de magnificence. Ah ! qu'une indifférence philosophique, cette présomption de notre siècle, sied mal aux jeunes gens ! Ils auront du tems assez pour se laisser faner et dessécher par d'arides raisonnemens. Qu'ils sentent,

qu'ils s'émeuvent, à l'âge où l'ame est dans son printems, où le bonheur la vivifie ; et que leur premier essor soit dirigé vers la reconnoissance.

Quoi ! parmi ces momens où tout se marque, où tout s'imprime en vous avec des traits de flamme, n'y en auroit-il aucun, jeunesse fortunée, n'y en auroit-il aucun pour l'Auteur et le Dispensateur de tous les biens ? Méconnoîtriez-vous le Maître de la nature, dans l'âge où les qualités brillantes qui forment votre apanage sont une sorte d'instinct et semblent relever immédiatement de la puissance divine. Et les plus remarquables entre ces qualités, la générosité, le courage, le dévouement à la gloire et à l'amitié, n'ont-elles pas un caractère d'élévation qui semble en rapport avec une grandeur inconnue ? L'abandon de soi-même n'est pas un sentiment terrestre : son impulsion secrète est le signe d'une autre relation, d'une autre espérance ; le signe d'un vaste système où notre intérêt du

moment n'est qu'un point dans l'ordre universel. Ainsi, qu'un égoïste, replié sur lui-même et par son caractère et par une longue habitude, ne soit jamais ramené vers une méditation religieuse, on peut le concevoir ; mais le jeune homme, qui est jeté sans cesse hors de lui-même, qui répand son ame sur tous les objets sensibles, qui vit d'émotions, oublieroit-il de rendre un culte au Dieu de la nature, au souverain Ordonnateur du magnifique univers ? Nous lui adresserions les belles paroles de Salomon : *Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse, avant que les jours mauvais arrivent, desquels tu dises : Je n'y prends point de plaisir.*

Ah ! qu'elle est touchante la piété au milieu de nos belles années ! Elle n'est pas, comme dans la vieillesse, le résultat d'un repentir, ou le rachat d'une vie entièrement dévouée aux erreurs et aux vanités du monde. La piété du jeune homme semble inspirée par l'amour pur de la Divinité ; mais, en la supposant

due à une méditation prématurée, les sacrifices dont elle seroit le modèle auroient plus de mérite que les nôtres.

En effet, lorsqu'un jeune homme est libéral, généreux, charitable, lorsqu'il donne avec abondance, c'est à de longues privations qu'il se soumet ; et s'il est fidèle à ses engagemens, s'il l'est envers une épouse, envers un frère, envers un ami, ce n'est pas qu'il ne puisse commencer encore de nouvelles relations; ce n'est pas qu'il ne puisse nouer avec d'autres un échange d'affections et de services ; enfin, s'il a du courage pour le bien, s'il immole ses goûts et son repos à l'accomplissement de ses devoirs, ce n'est pas, comme l'homme âgé, des jours éteints à demi qu'il dévoue au culte de la morale; c'est à des plaisirs sans fin, c'est à une plénitude d'espérances ou de séductions que son imagination croit renoncer.

Ah! qu'il sied à la jeunesse, toute rayonnante encore de vie et de bonheur, de rendre des actions de grâces à l'Auteur

de la nature ! qu'il lui sied, avec son front superbe et ses regards animés, de paroître aux premiers rangs parmi les adorateurs de l'Eternel ! qu'il lui sied, au tems où elle est encore la reine de la terre, de s'agenouiller devant le maître du monde ! et qu'il seroit imprudent à elle de différer cet hommage jusqu'à l'âge où, disgraciée à son tour par la succession des années, et rebutée des nouveaux venus, elle se retirera, de force, vers les promesses de la Religion et les perspectives de la piété !

Vous dites : les préceptes de la Religion sont pénibles, ils condamnent à des privations ; et vous voulez avoir votre part des plaisirs de la jeunesse.

Votre part ! eh ! qui pourroit avec autorité vous en demander le sacrifice ? Notre Religion est un hommage à l'Eternel, au Dieu qui a multiplié les biens sur la terre et qui les a destinés pour nous, et pour nous chacun selon notre âge, selon nos facultés, nos soins et notre travail. Cette Religion vous inviteroit donc à en jouir,

si, par une fausse interprétation de son esprit, ou par une austérité fanatique, vous vouliez fuir les hommes, habiter un antre sauvage, et déserter le beau théâtre où la faveur du ciel vous a placés. Soyez heureux de mes bienfaits ; voilà ce que vous dit l'Auteur de la nature : mais, pour atteindre à ce but, n'abusez de rien, soyez sages, soyez tempérans, et sur-tout soyez justes, afin de prévenir les désordres qui sont l'effet inévitable des rivalités hostiles. Vous demandez votre part des plaisirs de la jeunesse : la morale religieuse veut aussi que vous l'ayez cette part ; mais elle en marque les limites ; elle vous enseigne vos droits et les droits de vos compagnons, afin que rien ne se perde, afin que chacun recueille en paix ce qui lui appartient, ce qui lui est dévolu par l'ordre social ; elle avertit les jeunes gens qu'ils ont plusieurs âges à parcourir, et qu'ils doivent joindre la prévoyance à l'aveugle ardeur de leur âge. Ah! sans doute, elle n'est point leur ennemie, cette morale religieuse dont ils craignent

d'entendre

d'entendre les leçons ; elle n'enlève pas de la terre un seul fruit, un seul épi, un seul beau jour, un seul moyen de félicité : mais elle règle les partages, elle prévient les usurpations ; elle dirige, pour ainsi dire, la marche des vœux, des souhaits et des convoitises ; afin qu'au milieu du système social, près des bornes fixées par la nature elle-même, chacun atteigne au degré de liberté compatible avec l'harmonie générale. Elle fait plus encore ; et, considérant l'homme d'une manière isolée, elle le défend de lui-même ; elle lui prête des forces contre ses aveugles emportemens, contre ses passions déréglées ; elle est son conseil, son ami, son excellent ami.

Oui, jeunes gens, vous n'aurez jamais un meilleur guide que la morale, et la morale animée et sanctifiée par la Religion ; vous n'en aurez jamais un meilleur, quand vous borneriez vos recherches au bonheur de la terre.

Ne fuyez donc pas nos temples, et venez avec nous y bénir l'Eternel. C'est

nous qui aurions tort si nous ne vous faisions pas aimer ses commandemens. Ah! si nos paroles pouvoient jamais vous inspirer de l'éloignement pour la morale religieuse, quittez-nous, quittez-nous; mais que ce soit pour aller lire et relire l'évangile de Christ, ce livre parfait, ce livre adorable, où une si grande douceur est employée au soutien de la raison; où les vertus sociales nous sont prêchées avec tant d'amour, et où vous trouverez par-tout l'esprit des paroles de notre texte: *Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse, avant que les jours mauvais arrivent, desquels tu dises: Je n'y prends point de plaisir.*

C'est dans tous les momens, c'est dans tous les états, que vous pouvez vous souvenir de l'Eternel. Vous le ferez, vous vous en souviendrez, si, courant après la fortune, après le crédit, après le pouvoir, après l'opinion même, vous n'employez pour atteindre à votre but que des moyens légitimes. Vous le ferez, vous vous en souviendrez, si, loin de vous enorgueillir

dans le succès, si, loin de dire, C'est mon génie, c'est mon talent qui seuls m'ont servi de secours, et c'est *la force de mon bras qui m'a acquis toutes ces choses*; si, loin de tenir ce langage, vous élevez votre pensée vers l'Etre suprême, vous vous pénétrez de sa providence, et rapportez à la bonté céleste vos prospérités et vos triomphes. Enfin, vous vous souviendrez de l'Eternel, si vous êtes généreux dans les combats, intègres dans l'administration, consciencieux dans le commerce, fidèles dans vos engagemens et vrais dans toutes vos paroles.

Il n'est sur la terre aucune autre image, aucune autre empreinte des perfections divines, que la vertu parfaite et la morale dans sa plus grande beauté. Oui, la magnificence de l'ordre; voilà le signal éternel de la Majesté suprême. Hâtez-vous donc, jeunes gens, de vous unir aux principes qui n'ont point de fin. Vous faites un moment l'ornement du monde, et vous vous glorifiez de votre prééminence; mais ne vous fiez pas à cet éclat

personnel dont vous êtes épris ; à cet éclat que nous avons vu naître, et que d'autres verront se flétrir. N'attendez pas que vos traits s'affaissent, que vos pas chancèlent, et que le tems sillonne votre front, pour rendre hommage à la seule grandeur réelle, et pour obéir aux lois morales et religieuses qui furent avant vous, et qui vous suivront.

Et vous, les premières entre les créatures mortelles, les premières par les grâces et par une autorité qui semble au-dessus de la force et qui la domine ; vous qui êtes l'ambition, la gloire du jeune homme, et le prix auquel il aspire ; vous enfin, les brillantes compagnes de sa destinée, et qui l'obligez à fléchir sous votre empire tandis que son ardeur altière ne connoît aucun maître ; guidez ses inclinations, décidez ses heureux penchans, et rendez-le digne d'aimer et d'être aimé. Oui, c'est à vous, sexe doux et timide, et pourtant si capable de passions ; c'est à vous qu'il sied, c'est à vous qu'il appar-

tient, d'inspirer aux jeunes gens des goûts généreux et des sentimens élevés. Ils sont appelés à devenir vos alliés et vos défenseurs ; et si de bonne heure ils ont respecté dans l'Etre suprême le type mystérieux et l'image sublime de toutes les vertus, ils apporteront un cœur fidèle à l'épouse qui aura reçu leurs sermens. Oui, vous le saurez un jour, ames innocentes et pures qui voudriez tout soumettre à l'empire du sentiment ; vous saurez un jour que la morale donne aux liaisons les plus intimes un salutaire appui : elle ne forme pas les goûts, mais elle les replace dans leur tendance naturelle, lorsque des contradictions passagères ou des momens d'humeur les dérangent ; et l'imagination la plus troublée retrouve la route de la sagesse, lorsque les idées de devoir mettent le remords à sa suite.

Ainsi, jeunes épouses, préparez le cœur de votre ami au culte de la morale et au respect de la Religion, et donnez un si beau soutien au sentiment dont vous êtes jalouses ; au sentiment dont la longue

durée est presque, en ce moment, l'unique objet de vos vœux.

Associez-vous de plus à une réflexion générale : les lois n'appellent point les femmes au maniement des affaires, et leur éducation les y rend étrangères ; il leur importe donc de maintenir entre elles et leurs époux un intérêt commun, et toujours subsistant ; un intérêt, le premier de tous, le désir de plaire à l'Etre suprême : car pour le ménagement de cet intérêt, pour l'étude et le choix des moyens que ce ménagement exige, les femmes sont égales aux hommes en facultés ; elles connoissent, comme eux, ce qui est juste, honnête, délicat et moral ; et à l'aide d'une ardente et sensible imagination, elles saisissent mieux et plus promptement les idées sublimes qui forment l'essence de la Religion et qui tracent une route à nos espérances.

Nous devons le dire ; c'est l'affoiblissement de la piété, l'affoiblissement du plus grand des intérêts communs entre deux époux, qui rend de nos jours leur union

si relâchée, et leur amitié si mobile. Tous leurs rapports tiennent aux choses du monde, à des goûts versatiles, à des passions éphémères.

Vous donc, nous le redirons encore, vous qui, parées dans votre jeunesse des plus beaux dons de la nature, exercez sur les hommes un si puissant empire, et qui le conservez par vos soins dans un âge plus avancé ; vous à qui cette espèce orgueilleuse ouvre son cœur et ses pensées, tandis qu'elle s'observe et se cache devant ses pareils et ses rivaux, connoissez votre autorité, mais n'en faites jamais qu'un estimable usage. Vous trouverez des périls au milieu même des triomphes qui vous attendent. Demandez à Dieu la sagesse dont vous avez besoin, et souvenez-vous de l'Eternel, afin qu'il vous protége et afin qu'il vous aide. Jeunes *Esther!* on aura besoin de vous : oui, les mœurs et les vices du siècle vous donneront des oppresseurs à combattre, et plus d'un *Assuérus* à fléchir ou à détromper. Ayez le courage de la vertu ; et que l'imposante

simplicité de vos paroles, la candeur de vos témoignages, confondent la calomnie, et soient un bouclier pour l'innocence contre les artifices des méchans.

Enfin, et c'est notre dernier conseil, qu'une noble décence, une sainte pudeur, ce premier ornement de votre sexe, annoncent la pureté de vos pensées et leur servent comme d'auréole. Que votre empire, votre mystérieux empire, ignoré de vous-mêmes, paroisse un don du ciel; et qu'une impression de respect se mêle à tous les sentimens dont on vous apportera l'hommage. Ne vous permettez aucune lecture, aucune conversation, aucune réverie solitaire qui puisse jamais altérer l'innocence de votre ame et la chasteté de votre imagination. C'est un cœur tout neuf pour aimer, c'est un cœur sans aucune tache, que vous devez un jour offrir comme échange à un époux dont le dévouement, l'estime et la fidélité feront le sort de votre vie; à un ami qui jurera d'être votre défenseur et votre appui; à un ami dont le nom sera le vôtre, et

l'honneur votre honneur, la gloire votre gloire. Cultivez de bonne heure les sentimens qui vous donneront des droits à sa confiance, et qui vous autoriseront à le guider dans la route de la morale et dans les voies de la piété. O délices pour vous, si en l'aimant vous le perfectionnez, si en l'aimant vous le rendez heureux ! O délices pour vous, *si, vous étant souvenues de votre Créateur aux jours de votre jeunesse*, il vous donne en partage dans un âge avancé les douces jouissances de l'amour maternel ! O délices, ô délices pour vous, si vous voyez à votre suite, en entrant dans ce temple, une famille bénie du Seigneur; si vous la voyez croître en vertus et en prospérités; et si, dans les tems d'alarme, vous êtes pour elle et pour un époux chéri, la colombe de l'arche qui rapporta la première la branche d'olivier et le signe de paix !

Qu'il est donc salutaire, qu'il est utile pour tous, le conseil de Salomon, le précepte du Sage : *Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse;* et après

il est dit : *Avant que les jours mauvais viennent, et que les ans arrivent desquels tu dises : Je n'y prends point de plaisir.*

Examinons avec respect le sens et l'application de ces dernières paroles.

L'écrivain sacré ne croyoit pas, ne vouloit pas nous dire qu'en aucun tems on pût songer à Dieu sans contentement : mais lorsque les sentimens religieux sont le fruit tardif d'un âge avancé, lorsqu'ils commencent avec la vieillesse, ils sont, le plus souvent, accompagnés d'une sombre inquiétude ; ils n'ont pas du moins ce caractère de confiance et de paix que donne une douce habitude de la piété, et qui naît aussi d'un accord entre nos dernières pensées et nos premières inclinations.

La dévotion des mondains, au moment où l'âge les enlève aux plaisirs et aux intérêts de la terre, au moment où le découragement les abat, où l'ennui les poursuit, cette dévotion n'est pour eux qu'une

dernière ressource. Ils jouent à l'avenir, à la vie nouvelle, quand ils ont épuisé toutes les chances du présent. *Leurs mauvais ans* sont arrivés, et ils essaient de se prendre à ces mêmes idées religieuses qu'ils ont négligées dans leurs beaux jours, qu'ils ont repoussées pendant leur jeunesse. Mais pourront-ils aimer Dieu comme il doit être aimé, s'ils ne destinent au plus sublime de tous les sentimens que les débris de leur être ou les facultés languissantes de la vieillesse? Nous l'avons déjà dit, c'est à l'âge des plus ardentes émotions qu'il faut rendre un culte à l'Eternel; car on atteint à lui par inspiration, bien plus que par la science. Il se laisse chercher par l'esprit; mais il semble n'entrer lui-même en communication qu'avec les ames tendres et les cœurs passionnés.

Nous reprocherions encore à la piété tardive d'être rarement dégagée des liens de la superstition. On n'a point de sûreté dans un sentiment nouveau, et l'on s'attache aux petites pratiques extérieures de

la dévotion : on les suit avec exactitude, on les exagère, on les multiplie, dans l'espoir spéculatif de racheter ainsi le tems qu'on a perdu ; et, par un aveuglement singulier, ce sont des gênes inutiles aux autres, des puérilités de l'imagination, qu'on ose offrir en hommage au Dieu de l'univers, au Maître de la terre et des cieux. Ah ! sans doute, si la piété se composoit d'observances minutieuses, de devoirs étrangers à nos sentimens et à nos pensées, on pourroit la commencer à tout âge, on pourroit presque y donner une date comme on le fait pour les actes ou les obligations de la vie civile : mais la véritable piété, qui n'imite rien, ne peut point être imitée ; à peine même pourroit-on la définir avec précision, tant elle se termine par nuances, et se confond dans l'essence d'un ame sensible. La véritable piété est en nous une disposition constante à aimer, à honorer la divinité ; elle est un souvenir continuel de l'auteur de nos jours, et un souvenir inséparable d'une respectueuse obéissance à ses vo-

lontés et à ses lois. On la reconnoît encore à une douce confiance dans la bonté de l'Etre suprême, et à une sorte de calme et d'affermissement qui nous permet de résister aux coups de la fortune, et d'opposer aux événemens du monde, aux injustices des hommes, le courage de l'espérance et les consolations sublimes de la Religion.

Voyez donc, jeunes gens, si cette piété, si pure dans son esprit, si noble dans son but, si cette piété qui élève l'ame sans aucun effort, n'est pas en accord parfait avec les qualités brillantes et généreuses auxquelles vous aspirez; voyez si, dans l'âge du bonheur, vous devez rejeter la reconnoissance, ce caractère essentiel de la piété; ou s'il vous paroît mieux d'attendre que les *jours mauvais viennent*, pour vous souvenir de l'Eternel. Qu'est-ce donc qui vous arrête ou qui vous tient en suspens? Auriez-vous peur du sourire dédaigneux des esprits forts, ou des propos moqueurs de quelques libertins? Vous prétendez à tous les courages; reculeriez-

vous devant les impies, ou redouteriez-vous leur censure ? Vous étiez, avant de les avoir entendus, les adorateurs d'un Etre suprême ; vous déclareriez-vous, sur leur parole, les enfans du hasard, et les esclaves de la nécessité ? Le monde et sa magnificence, le monde et ses merveilles, fera-t-il moins d'effet sur vous que le vain sifflement d'un étourdi ou le langage sérieux des instituteurs qui ne croient ni à leur raison, ni à l'existence de la pensée ? Ah ! laissez-vous instruire par la nature, vous qui dans vos heureuses années avez tant de rapports avec ses bienfaits. Elle vous parle au lever de l'aurore ; elle vous parle à l'éclatante apparition des majestueux rayons du soleil ; elle vous parle dans cet épanouissement des fleurs qui charment vos regards ; elle vous parle dans ces richesses innombrables qui s'élèvent du sein de la terre, qui croissent d'un commun accord pour assurer votre subsistance et pour répondre à vos goûts ; elle vous parle enfin dans tous les plaisirs dont elle vous invite à jouir avec inno-

cence et avec une sage modération. La piété ne les décolorera pas ces plaisirs ; et rappelant, comme elle le fait, leur céleste origine, elle en double le prix pour les ames sensibles.

Ecoutez-nous encore, jeunes gens, écoutez un dernier avertissement de celui qui vous parle au nom du Seigneur ; nous vous le devons cet avertissement, au risque de vous montrer quelques ombres dans le riant tableau dont votre imagination est frappée. Vous ne voyez en vous que force et puissance : mais, vous l'éprouverez, les divers objets d'ambition n'ont qu'un éclat passager ; leur couleur brillante s'efface ; la faculté d'en jouir s'éteint ou s'affoiblit ; votre règne superbe n'aura qu'un moment ; et déjà vous pourriez apercevoir sur vos traces les courriers précurseurs de la génération qui s'approche, nouveaux arrivans qui vous passeront comme vous nous avez passés, impérieux successeurs à qui vous céderez à votre tour la gloire et les plaisirs du monde. Cultivez donc à l'avance le seul bien qu'aucune

révolution ne peut détruire ; cultivez à l'avance la piété, ce souvenir de l'Eternel, et la source intarissable des plus douces consolations. Ah ! s'il est dans votre cœur ce sentiment, s'il y existe avec force, et s'il s'y mêle de bonne heure à vos intérêts et à vos pensées, vous vous trouverez les mêmes dans un âge avancé ; vous vous trouverez jeunes encore, aux portes du trépas.

Enfin, je ne dois pas écarter une réflexion, et c'est l'expérience du vieillard qui l'adresse aux jeunes gens. Il est un âge où les idées ne se renouvellent plus, où l'imagination est sans mouvement, où la mémoire fait des pertes journalières. Il faut vivre alors à part soi des sentimens qu'on a recueillis dans sa route ; et si le respect pour la Religion n'est pas du nombre, la piété qu'on cherche, la piété qu'on acquiert tardivement, n'a pas assez d'énergie pour être notre consolatrice ; elle se trouve confondue en nous avec les idées toutes mondaines qui nous sont restées d'une longue pratique de la vie ;

idées

idées dont l'impression subsiste après que notre intérêt a cessé.

La jeunesse a sans doute des distractions plus vives à combattre ; mais ces distractions n'ont pas eu le tems de se transformer en habitudes : ce n'est pas d'un être usé dont elles ont pris possession ; et la jeunesse peut aisément en triompher : elle le peut, avec du courage et de la volonté ; elle le peut, elle a toutes ses forces. Ah ! combien de jouissances lui vaudront un jour ses premières victoires ! Oui, c'est à vous, adorateurs de l'Eternel dès vos jeunes années, c'est à vous qu'il sera donné de pouvoir chercher dans un âge avancé, l'ami que vous aurez servi toute votre vie. C'est à vous qu'il sera doux, au milieu des peines, au milieu des traverses dont nul mortel n'est affranchi, c'est à vous qu'il sera doux d'invoquer l'Etre suprême ; car vous ne serez pas un étranger dans son temple, et vous pourrez lui dire : Seigneur, je me suis approché de vous de bonne heure, et je ne vous ai point quitté ; daignez me reconnoitre,

c'est un de vos enfans ; daignez le rassurer dans ses alarmes ; daignez le secourir dans son infortune. Et lorsque les premières ombres de l'éternelle nuit s'approcheront, lorsqu'elles vous environneront, il vous sera doux de pouvoir dire, en élevant votre ame au Dieu créateur : Ma voix n'a plus assez de force pour célébrer vos bienfaits ; mais tant qu'elle put se faire entendre, elle se joignit au chœur des fidèles : mes regards n'aperçoivent plus qu'avec peine les merveilles de l'univers ; mais, dans la vigueur de mes sens, dans leur puissance passée, je contemplois avec admiration vos œuvres magnifiques ; mon cœur s'enflammoit de reconnoissance, et je n'ai pas attendu que *les jours mauvais* arrivassent pour me souvenir de l'Eternel.

Oui, c'est ainsi que les premières années de l'homme peuvent adoucir l'hiver de sa vie ; mais, par un triste aveuglement, ou suit une marche contraire ; et c'est l'âge avancé qu'on destine au rachat des égaremens de sa jeunesse. Ah ! com-

bien nous souhaiterions pouvoir vous détourner de cette fausse combinaison, de ce calcul dangereux. Hélas ! nous avons été jeunes anssi, et nous fûmes un jour ce que vous êtes : nous avons parcouru les divers âges de la vie, et nous assistons au dernier : nous avons vu des deux côtés cet avenir que vous considérez en face, et dont vous ne connoissez pas le revers. Ecoutez-nous donc, lorsque après avoir traversé le monde et ses illusions, nous osons vous en parler avec autorité.

Mais si nous la prenons cette autorité; si notre expérience, si notre ministère sur-tout, nous inspirent de la confiance au moment où nous donnons aux jeunes gens des avertissemens sévères, nous ne sommes pas moins disposés à rendre hommage aux qualités brillantes dont nous les voyons ornés. Ah ! qu'ils viennent avec nous adorer l'Eternel, et nous leur céderons le pas. Qu'ils viennent consacrer au Dieu fort l'ardeur qui les anime, et nous nous rangerons derrière eux. Qu'ils viennent offrir au Dieu de bonté les prémices

de leur reconnoissance, et nous paroîtrons les derniers, nous qui n'avons plus à présenter que des sacrifices d'expiation. Qu'ils entrent dans le sanctuaire, avec une ame encore pure et le regard rempli d'espérance, et nous nous tiendrons à l'écart, intimidés par nos souvenirs et par nos regrets. Qu'ils viennent enfin se déclarer les amis et les défenseurs de la morale et de la Religion, et nous les suivrons de nos vœux, et nous les honorerons, et nous prierons le Seigneur de seconder leurs efforts et de soutenir leur courage. Oui, la palme leur sera due, et nous le reconnoîtrons; ils auront combattu mieux que nous le *bon combat*, et le Dieu de miséricorde recevra peut-être leurs efforts et leurs triomphes, en réparation de notre indolence et de nos défaites. Ah ! qu'une seule des générations qui passent sur la terre soit digne, par ses vertus, de la faveur du ciel, et la cause de la race humaine ne sera point perdue. O Dieu ! nous voudrions racheter, ou par nos enfans, ou par les enfans de nos enfans, le

tems que nous avons perdu ; ne repoussez pas nos souhaits. Ah ! si nous nous étions souvenus de l'Eternel *aux jours de notre jeunesse ;* si nous nous en étions souvenus durant ces jours qui ne reviendront plus, toutes nos pensées en ce moment seroient douces, toutes seroient à la joie et à l'espérance. Vous qui voyez nos regrets ; vous, les témoins de notre repentir ; jeunes gens, profitez des leçons que vous donne la Religion ; une Religion pleine de sagesse, une Religion affectueuse, dont les préceptes tendent au bonheur. Ce sont nos vœux, nos tendres vœux pour vous ; veuille le Dieu tout-puissant les entendre et les exaucer.

DISCOURS VI.

Sur les devoirs des Ministres de la Religion (*).

Il lui dit encore une seconde fois : Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? Il lui répondit : Oui, Seigneur; tu sais que je t'aime. Eh bien, pais mes brebis. *S. Jean, chap.* 22, ℣. 26.

UNE douce affection, une bonté parfaite, sont le caractère distinctif des instructions de notre Seigneur Jésus-Christ; et ce caractère est empreint d'une manière marquante dans les paroles de notre texte : *Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu? Oui, Seigneur; tu sais que je t'aime. Eh bien, pais mes brebis.* Voilà le vœu que forme notre divin Guide; voilà le témoignage de reconnoissance qu'il demande. Il veut

(*) On a supposé que ce Discours étoit prononcé dans une ville de Suisse, et à l'époque solennelle où l'on admet au ministère de la Religion les jeunes gens qui se vouent à cet état.

multiplier après lui les consolations ; il veut qu'on aide les hommes à connoître les voies du salut, et qu'on leur inspire l'amour de la vertu, le zèle de la piété, le courage de la foi.

C'est à vous que sont adressées les touchantes paroles de Jésus-Christ ; à vous les pasteurs de ses brebis ; à vous qui devez annoncer au peuple les devoirs de la morale et les vérités religieuses ; à vous qui avez pour honorable fonction de préparer l'enfance à bien vivre, et la vieillesse à bien mourir ; à vous enfin qui êtes parmi nous les augustes dépositaires des plus douces espérances et des plus précieuses consolations. *Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? Oui, Seigneur ; tu sais que je t'aime. Eh bien, pais mes brebis.*

Pasteurs révérés dans Israël, voilà votre mission, voilà votre titre. Et, compagnons de vos travaux, témoins journaliers que nous sommes de vos vertus religieuses, nous pouvons le dire et nous le dirons : votre exemple, mieux que nos discours,

instruira ces jeunes gens prêts à s'enrôler aujourd'hui dans la milice du Seigneur. Mais, selon nos usages, nous devons dans cette solennité leur rappeler les devoirs auxquels ils s'engagent, et l'importance du sacerdoce qui va leur être confié. O Dieu ! répandez sur eux votre bénédiction ; ils apprendront, comme nous l'avons fait, la vérité de cette parole remarquable des livres saints : *Paul plante, Apollos arrose ; mais Dieu seul donne l'accroissement.*

Disciples de la Religion, appelés par votre choix ou par une inspiration secrète au ministère de l'évangile, vous êtes à tems de renoncer à la haute vocation que vous voulez embrasser ; et vous devez le faire, si les obligations qu'elle impose effraient votre courage, ou vous paroissent au-dessus de vos forces. Nous allons essayer de les retracer : accordez-nous votre attention.

La partie éclatante des fonctions attri-

buées aux ministres de l'église, est la prédication. Ils ont le droit de parler aux fidèles rassemblés dans nos temples; et, seuls parmi les citoyens, ils jouissent de cette prérogative. On ne peut ni les interroger, ni les interrompre; et le respect silencieux qui les environne leur rappelle l'autorité sacrée dont ils sont revêtus.

Ce n'est pas à de foibles humains qu'il appartient de réunir les moyens et les talens nécessaires pour répondre au gré de leurs vœux, à une si grande circonstance, mais ils doivent s'y préparer par l'étude et par la méditation; et ils ne perdront jamais de vue qu'une parole instructive, un raisonnement solide, un langage sensible, peuvent animer le zèle de la piété, donner à la morale de nouveaux amis, et calmer les regrets d'une ame affligée. Quel motif d'émulation ! Quelle carrière ouverte devant vous !

Laissez les gens du siècle parcourir toutes les vanités, sans apprendre jamais d'elles où est le bonheur : votre but est fixe, votre place marquée. Toutes vos

pensées doivent être dévouées aux progrès de la morale et au triomphe de la Religion : certes la tâche est belle, l'ambition glorieuse. Oui, que les ministres du Seigneur laissent à d'autres le désir d'accroître leurs richesses, et d'être distingués par l'éclat de leur luxe et par sa vaine pompe. Qu'ils laissent à d'autres le désir d'être aperçus des premiers dans les rangs conventionnels de la société. Qu'ils laissent à d'autres le désir et le vœu passionné de l'autorité ; de cette autorité qui ne peut commander aux plaisirs et au bonheur, d'arriver, et moins encore d'être stationnaires auprès d'elle. Qu'ils laissent même à d'autres, et sans envie, la jouissance de ces chants de victoire entonnés au milieu de tant de victimes. Ce n'est point là notre part ; la renommée n'a rien à faire à nous ; la fortune non plus ; ni les honneurs mondains, ni les vanités futiles. Ce n'est point là notre part ; mais nous en avons une d'un plus grand prix, car elle est toute en devoirs, *et ne nous sera point ôtée.*

Expliquons-nous davantage.

Il faut, au milieu des sociétés politiques, un principe d'ordre ; et au soin de l'homme un motif de consolation, un sujet d'espérance. Ainsi, le culte de la morale, le culte de l'Etre suprême, sont pour les créatures intelligentes le premier des intérêts; et toutes les idées de bonheur public et de bonheur particulier s'y rapportent.

Voyez maintenant si vous n'avez pas une noble part, même aux choses du monde, vous qui devez enseigner au peuple la morale et la Religion, la morale qui, dans sa parfaite autorité, rendroit les lois inutiles ; et la Religion, le supplément nécessaire au sort de l'homme, et qui, joignant l'avenir au présent, adoucit ainsi les peines de la vie, et manifeste à nos regards l'inépuisable bonté de notre divin protecteur.

Oui, ou il n'y a rien de réel dans les spéculations de l'esprit, ou votre mission est grande, et digne de votre propre respect ; et gardez-vous de la croire rabaissée

par les opinions licencieuses qui se sont répandues dans le monde. C'est alors, au contraire, que les ministres de la Religion doivent concevoir une plus haute idée de leur vocation, car ils sont appelés *au bon combat ;* ils sont appelés à résister avec courage à l'invasion des nouveaux principes : et nous ne soupçonnerons pas que vous puissiez jamais être troublés ni par les discours présomptueux des esprits forts, ni par les ridicules moqueries de leurs ridicules disciples. Ah ! si vous vouliez défendre avec timidité la Religion et Jésus-Christ, *si vous vouliez aussi vous en aller*, ne vous placez pas dans nos rangs, ne venez pas dire ici : *Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime.*

Le courage pourtant que nous vous demandons, est un courage paisible et sûr de lui-même.

L'irritation, les paroles dures ou amères, ne peuvent convenir aux ministres du Dieu de bonté. Vos opinions seront fixes, vos principes immuables, et vous

les annoncerez avec autorité ; mais vous ne mettrez point le despotisme de l'enseignement à la place de la douceur et de la patience : et, toujours indulgens pour la foiblesse humaine, vous n'oublierez point qu'un langage sensible est le meilleur second de la raison.

Ce langage sensible ne sera point en opposition avec la dignité qu'il vous appartient de revêtir ; car nous ne connoissons rien de plus haute origine que les émotions du cœur ; et vos fonctions vous paroîtront chaque jour plus imposantes, si, pénétrés d'une tendre affection pour les hommes, d'un amour respectueux pour l'Etre suprême, ces deux sentimens vous guident et vous inspirent.

Parlez donc avec confiance ; et que la louange de l'Eternel *ne languisse point* dans votre bouche. Parlez avec confiance ; car, en prêchant la morale religieuse, vous entretiendrez les hommes, non-seulement de leur premier intérêt, mais encore de la plus grande chose en elle-même ; et ce qu'il y a de mystérieux dans

cette vérité, donne à ses défenseurs une apparence encore plus auguste.

Vous cultiverez avec soin l'art d'instruire et de persuader; mais nulle prétention vaine n'altérera la pureté de la seule ambition qui vous soit permise; et modeste, même sur vos talens, vous aurez d'habitude une parfaite simplicité, mais telle cependant qu'on ne puisse la prendre pour un aveu, pour une défiance de l'infériorité de votre état dans l'ordre social; car il est beau cet état; il l'est entre tous; et vous devez en soutenir l'honneur par votre opinion.

Pénétrez-vous sur-tout des sentimens les plus nobles et les plus élevés, lorsque vous montez à cette chaire pour y entretenir les fidèles et de l'Eternel et de sa grandeur; et que, dès vos premiers accens, dès vos premières paroles, à la vue presque de votre maintien, on soit déjà rappelé aux idées de respect: veillez sur vous-mêmes, afin que l'habitude et la répétition régulières de nos assemblées ne vous entraîne pas à considérer l'exercice

de votre ministère comme une action commune. Recueillez-vous par une méditation solitaire, avant de venir dans le temple du Seigneur, avant de commencer à parler au nom du Maître du monde.

Joignez enfin, s'il est nécessaire, le courage à la dignité. Il est des époques dans la vie des nations où les exhortations ordinaires ne sont pas suffisantes. Des opinions funestes se sont répandues; on fait parade des principes les plus dangereux; et la corruption des mœurs a fait en peu de tems des progrès effrayans. Redoublez d'efforts pour résister à l'impétuosité d'un torrent qui va tout renverser; et, s'il falloit vous prononcer hautement, s'il falloit dire *à Israël ses forfaits et à Jacob ses iniquités*, si vous y étiez forcés au nom du bien public, au nom de la Religion, qu'une politique personnelle ne vous arrête pas; car *il vaut mieux plaire à Dieu qu'aux hommes*; et ce précepte sacré est, pour vous sur-tout, la première loi.

Mais, grâces au ciel, de telles circons-

tances sont rares ; et sur-tout dans l'heureux pays que nous habitons, où la morale est encore en honneur parmi les hommes, où les passions ardentes de l'ambition et de la vanité n'ont pas un théâtre assez vaste, pour prendre ce mouvement accéléré qui bouleverse tout devant lui ; et où, de plus, il n'y a pas assez de richesses pour compenser les grandes fautes, ou pour aider à les supporter.

Resserrons donc nos réflexions dans les limites qui appartiennent à notre situation politique.

Ce n'est pas à nous, foibles de talens que nous sommes, à vous donner les leçons sur l'art oratoire ; mais nous vous inviterons à le considérer comme difficile, afin que vous en fassiez une étude attentive, et que vous ajoutiez chaque jour de nouvelles observations à vos premiers aperçus.

Et comment ne seroit-il pas difficile cet art qui doit servir à émouvoir et à persuader ; qui doit transformer la pensée dans

dans une puissance active, et trouver le point de contact entre des spiritualités ; qui doit indiquer la route éthérée de la parole à l'entendement, de la parole aux impressions sensibles ; qui doit exercer sur les ames une autorité mystérieuse, une domination inexplicable ? Enfin comment ne seroit-il pas difficile cet art qui doit imiter, et, s'il se peut, égaler l'instinct du génie ?

Il n'est rien de si fin dans nos sciences que la métaphysique de l'art oratoire ; mais c'est uniquement l'esprit et l'application de cet art qu'il vous importe d'étudier ; et les enseignemens, les exemples des grands maîtres seront vos premiers guides.

Vous apprendrez d'eux que la clarté, la méthode, et l'observation des nuances dans le développement des idées et des sentimens, sont les premières conditions de l'art que vous allez exercer.

Un prédicateur doit attirer et fixer l'attention ; et il ne parviendra qu'imparfaitement à ce but, s'il laisse subsister des

obscurités dans sa composition. Comment seroit-on en entier à ce qu'il va dire, si l'on travailloit encore à s'expliquer ce qu'il a dit ?

Il faut que ses auditeurs le suivent sans fatigue, autrement ils prendront l'habitude de la distraction ; et si leur esprit est une fois ailleurs, l'orateur alors ne s'adresse plus qu'à des absens; et les beautés même répandues dans un discours sont comme perdues.

Elles le seroient également si, faute d'être amenées par des gradations et des nuances, elles paroissoient trop subitement et avant que l'attention y fût préparée. Ces gradations, ces nuances, sont donc nécessaires et à la clarté et à l'effet des pensées les plus brillantes.

Gardez-vous de ces exclamations, de ces mouvemens d'enthousiasme auxquels un auditeur ne peut ni s'associer, ni se rendre. Il falloit l'y disposer, et vous ne l'avez pas fait ; il falloit exercer une autorité sur lui par un sentiment réel, et vous avez employé des tournures animées

lorsque vous n'étiez pas encore vous-mêmes entraînés par votre sujet. Et l'on pourroit encore vous reprocher d'user et d'émousser inutilement les expressions pénétrantes, les expressions destinées à de grands effets.

La méthode s'applique à la marche même du discours : elle sert à ranger dans un ordre graduel et distinct les diverses parties d'un sujet, et les réflexions qui s'y rapportent : elle trace une route aux pensées du compositeur, et l'empêche de s'égarer, en lui montrant plus visiblement son point de départ et le but auquel il doit tendre. Enfin, la méthode facilite aux autres la conception du plan général soumis à leur attention ; et, dans ce sens, elle est une des conditions essentielles de la clarté et du genre de mérite auquel on attache la première importance.

Ne la confondez point cependant, cette clarté, avec la vulgarité des pensées, des tournures et des expressions. Sans doute,

on se fait entendre lorsqu'on dit en termes communs des choses communes ; mais c'est un foible avantage quand on n'éveille pas l'attention, quand on n'est pas écouté.

Que vous ayez à parler aux hommes de leur argent, de leurs affaires domestiques, de leur ambition, de leurs intrigues, rien ne les détournera de vous prêter une oreille complaisante ; et aucune trivialité peut-être ne les rebuteroit, si elle étoit employée à flatter leur amour-propre, à célébrer leurs louanges. C'est avec d'autres dispositions qu'on écoute les prédicateurs ; car ils sont appelés, par leur ministère, à censurer les vanités mondaines. Leurs discours ont bien pour sujet les intérêts les plus précieux aux hommes ; mais ils doivent inspirer la conviction de cette vérité, ils doivent en faire naître le sentiment. Ainsi, nulle négligence dans l'emploi des moyens ne leur est permise ; et nulle autre aide ne leur est donnée que la Religion même dont ils sont les ministres et les interprètes.

C'est à eux donc sur-tout qu'il importe d'éveiller l'attention, de commander à l'esprit, de saisir et d'émouvoir le cœur. Heureux les orateurs que la nature a bien doués, car elle est le meilleur maître : mais il est aussi des lots que l'étude et le travail obtiennent ; et la chance en est ouverte à l'émulation et à la volonté soutenue.

L'art d'écrire s'acquiert comme tous les autres arts ; la science des effets, comme toutes les autres sciences ; et quelquefois une ame ardente, une ame élevée, trouve sans effort les expressions nobles et sensibles. On croiroit alors que les molles ondulations de la parole viennent d'elles-mêmes embrasser notre pensée.

Pénétrez-vous donc des touchantes beautés de la Religion. Aimez Dieu dans ses œuvres magnifiques ; aimez-le dans le merveilleux spectacle qu'il offre à vos regards ; aimez-le sur-tout, aimez-le dans ses bienfaits et dans ses soins paternels ; et, le cœur épris de reconnoissance, parlez alors, de vous-mêmes et selon vous-

mêmes, parlez avec confiance ; et votre langage s'animera, et une sainte inspiration vous donnera l'autorité nécessaire pour être entendus avec respect, et pour apparoître au milieu des fidèles ce que vous êtes en effet, les ministres du Seigneur, les premiers adorateurs de l'Eternel, les interprètes de ses volontés ; et ce que vous êtes encore, des amis pour l'homme juste, des consolateurs pour l'affligé ; et pour le pécheur lui-même, pour le pécheur repentant, des messagers de bonnes nouvelles.

O qu'ils sont continuels et sublimes les rapports de l'orateur moraliste et religieux avec les intérêts des hommes ! Où sont-ils les mortels appelés comme eux, appelés par leur devoir même, à s'avancer contre les vices du siècle, à leur faire la guerre, et à préparer le triomphe et les récompenses de la vertu ? où sont-ils ? Les prendrons-nous parmi les favoris de la fortune et de l'ambition ? c'est à eux que vous aurez à parler. Les prendrons-nous parmi les puissans de la terre ? c'est à eux, à

eux-mêmes que vous aurez à parler, que vous aurez à le faire au nom de la Religion. Connoissez donc la grandeur de vos fonctions ; connoissez votre destinée, et que tout en vous s'émeuve et s'anime pour y bien répondre.

Vous ne dédaignerez point dans vos études et dans vos réflexions le mérite de la récitation ; mérite secondaire, et néanmoins d'une importance réelle. La nature, en permettant aux hommes de se transmettre leurs sentimens, n'a pas réduit à un seul moyen l'exercice de cette faculté magnifique : elle a voulu que les tons et les accens de la voix, les regards et les expressions diverses de la physionomie, vinssent aider la parole et la rendre plus pénétrante. Il semble même que les dons du ciel, les premiers en rang, aient tous un accompagnement et un cortége destinés à nous en rappeler la dignité. La pensée a le sien dans l'imagination et ses riches pompes ; et le discours récité, dans les embellissemens que nos organes lui prêtent.

Ne vous glorifiez donc point d'une honorable simplicité, vous qui, appelés à inspirer aux hommes une ardente piété, une foi consolante, négligeriez volontairement l'une ou l'autre partie de l'art oratoire. Tout ce qu'il y a de plus sublime dans notre nature devient la simplicité, au moment où l'on se propose un grand but, au moment où l'on doit parler de l'Eternel, et le célébrer dans son temple.

Il existe une correspondance remarquable entre les règles de la composition et les règles de la déclamation. Il faut de la clarté, de l'ordre et des nuances dans la composition d'un discours : il faut, en le récitant, les mêmes qualités ; une prononciation nette et distincte, un ménagement méthodique de ses forces, un usage progressif de ses moyens ; et toujours des gradations faciles dans les tons, afin d'être en rapport sans aucune contrainte avec les variétés du sujet, avec les nuances des sentimens et des idées, afin d'éviter sur-tout ces impru-

dens contrastes entre le noble calme des réflexions instructives et les exclamations, les jets affectés de la voix ; ou entre les mouvemens sensibles de l'écrivain, et la monotonie languissante du prédicateur. Cependant, et plus que tout, le point de rapprochement entre les principes de la composition et les règles de la déclamation, c'est la vérité parfaite des sentimens auxquels l'orateur s'abandonne. Oui, que votre ame, s'élevant à l'Etre suprême, se pénètre d'un saint respect ; que votre cœur aimant se remplisse d'une ardente charité envers les hommes ; enfin, que votre piété soit constante, habituelle, qu'elle soit à-la-fois et douce et courageuse : et alors, entraînés par un même sentiment, vous obtiendrez les effets qui dépendent d'une parfaite concordance dans les diverses parties de l'art oratoire.

Il y aura pour vous d'autres moyens d'acquérir de l'ascendant sur l'esprit et le cœur des hommes ; et ces moyens vous conduiront à des jouissances plus pré-

cieuses encore que les succès de la prédication.

Il faut que vous soyez aimés, que vous soyez estimés, que vous soyez considérés, au milieu des fidèles dont vous deviendrez les guides, au sein du troupeau dont vous serez les tendres et vigilans pasteurs. Les pauvres et les affligés vous attendent, et leurs regards se dirigent vers vous : vous consolerez les uns; vous aiderez les autres à se faire entendre des heureux en fortune, et vous leur servirez de médiateurs. Vous vous enquerrez, non pas légèrement, mais avec une attention détaillée, de la situation d'une famille indigente, de ses moyens, de ses ressources; et vous irez, en personne, fléchir en sa faveur le cœur du riche. Vous irez de même à l'homme public, et vous lui parlerez; vous le ferez, s'il est appelé par sa place à secourir des deniers de l'Etat la misère particulière. Vous ne craindrez point de quêter au nom de la Religion et de la charité; vous remplirez ce devoir avec onction, avec

sagesse ; mais vous aurez la noble confiance qui convient au missionnaire du Seigneur et au médiateur d'une bonne œuvre. Vous assurerez le succès de vos généreuses sollicitations, si l'on voit, si l'on se persuade que vous ne cédez pas à un sentiment de complaisance ou de foiblesse, mais que vous avez pris une connoissance éclairée des besoins dont votre zèle charitable s'occupe et s'inquiète.

Le pauvre, cependant, ne sera pas le seul parmi les infortunés à qui vous aurez des services à rendre. Le malade vous appellera ; le mourant vous souhaitera ; et, au milieu même des beaux jours de la vie, une famille accablée par des revers inattendus sollicitera peut-être vos consolations. Allez, allez à tous, et faites-leur connoître les promesses de la Religion, les dédommagemens de la piété. Entrez dans cette obscure chaumière, où un vieillard attend de vous les dernières paroles de paix qui frapperont son oreille : hélas ! les dernières qu'il entendra sur la

terre ! Que vos sens ne se rebutent point à l'aspect de sa triste demeure ; car les regards de l'Eternel y pénètrent, et les rayons de sa gloire n'en sont point repoussés. Oui, vous pouvez y entrer ; car le lieu sera sanctifié par les larmes du juste et par votre charité : et si vous deviez trouver, non pas un juste achevant sa carrière et déjà prêt à louer avec vous la miséricorde divine, mais un pécheur en proie à ses regrets, un pécheur effrayé de la mort et de ses approches, entrez-y de même et avec plus de zèle encore ; car vous pourrez calmer les angoisses d'un infortuné, vous pourrez jeter quelques gouttes de rosée sur ses plaies ardentes ; vous pourrez lui parler du Dieu puissant et bon, dont ses égaremens l'ont éloigné ; vous le rappellerez à l'espérance ; vous réconcilierez dans son cœur le passé avec l'avenir ; et vous lui apprendrez *qu'il y a de la joie devant les anges du ciel pour un seul pécheur qui s'amende.*

Elles sont si graves les fonctions dont vous êtes chargés auprès d'un mourant,

auprès de son lit de douleur ; elles ont un caractère de sainteté si particulier, que nous croyons devoir nous attacher encore un moment à cette sérieuse pensée.

C'est un homme dans une situation jusqu'alors inconnue pour lui, que vous irez visiter : étudiez sa peine, et répondez à ses besoins et à son attente. Les images du monde lui sont encore présentes ; et ce monde dans peu n'existera plus pour lui. Les objets de son affection l'environnent, et la mort est là qui lui commande de leur dire un dernier adieu. Hélas ! l'avenir même le trouble, et ses regards vous demandent de calmer ses inquiétudes, d'animer sa foi et ses espérances. Prenez dans vos mains son ame tremblante, et que vos tendres ménagemens lui donnent de la paix. Ne lui reprochez point ses regrets, ne lui en faites pas un crime ; il est père, il est époux ; et les sentimens d'affection que Dieu nous a donnés, sont une de nos routes pour aller à lui. Suivez ces émotions, et qu'elles vous servent à rendre plus pénétrantes vos

consolations religieuses. Ah ! l'idée d'un Etre suprême ne fut jamais éloignée d'un cœur qui sut aimer. Recueillez les dernières dispositions, les dernières pensées dont vous aurez la confidence, et dirigez-les vers la seule perspective qui reste à l'homme mourant, vers cette céleste patrie qui demeure inaltérable au milieu des débris du monde terrestre.

Vous aurez une plus grande tâche, une tâche pénible, lorsque vous serez appelés auprès d'un être incertain dans sa foi, ou dont l'esprit ne put jamais s'éloigner des vanités auxquelles il adresse encore en mourant d'indignes regrets. Ces vanités ont composé durant sa vie son unique intérêt, et il n'a jamais su ce qu'il étoit pour l'éternité, ce qu'il étoit aux regards de la justice divine. Vous n'avez que peu de momens pour l'élever aux consolations de la piété : ne vous découragez point, et que les difficultés animent votre zèle. Vous ne pouvez lui adresser le même langage qu'à un homme ému par des sentimens doux et aimans ; c'est un mon-

dain que la mort arrête au milieu de ses convoitises. Désabusez-le de ces biens qui l'ont trop attiré ; dites-lui qu'ils sont périssables pour d'autres de même que pour lui ; et quand vous l'aurez aidé à se détacher de ses honteux liens, quand vous y serez parvenus, dites-lui, dites-lui que le Dieu de la terre et des cieux est encore son Dieu, et qu'il reçoit, aux portes même du trépas, les élans d'un cœur inquiet, d'un cœur affligé de ses longues erreurs, et dont la contrition est vraie, la repentance sincère. Vous devez être sévères quand les hommes marchent dans la vie ; mais au terme de leur carrière, et lorsque leurs sentimens deviennent leur dernière action, Dieu vous pardonnera l'excès même d'une indulgente charité.

Hélas ! je le pense du moins. Mais n'est-ce pas moi qui ai besoin de trouver grâce devant l'Eternel, pour avoir si rarement annoncé l'éclat de sa colère et la grandeur de ses vengeances ; pour avoir semé l'espérance encore plus que l'effroi au milieu du troupeau dont je suis le

pasteur ? Mais comment pouvois-je, ô mon Dieu ! entretenir votre peuple, et l'entretenir sans cesse, des rigueurs de votre justice, lorsque je ne pouvois jamais assez parler de vos compassions et de votre bonté ? Que d'autres dépeignent avec les couleurs de la vérité cette union terrible de la douleur à l'éternelle durée : j'ai choisi pour ma part, d'inspirer la crainte de déplaire à l'Auteur de nos jours, à notre souverain bienfaiteur ; j'ai choisi pour ma part, de montrer que tous les triomphes, toutes les richesses, toutes les joies du monde doivent s'évanouir à nos yeux, près du danger d'être ingrats envers notre Père céleste, près du plus léger risque d'être mis à l'écart dans ses gratuités.

Disciples de la foi, et bientôt, comme nous, ministres du Seigneur, nous sommes bien éloignés de nous offrir en rien pour modèles : mais dans ce jour de solennité, dans ce jour où nous vous initions à la prédication de l'évangile, à l'instruction de la loi charitable de Christ, nous

nous répandons devant vous nos sentimens et nos pensées, afin que vous y preniez ce qui vous paroîtra bon.

Ne nous lassons point d'étudier les obligations sacrées des ministres de la Religion. Remarquons en ce moment comment elles touchent, elles s'attachent aux deux extrémités de la vie des hommes. Nous venons de le dire ; le vieillard, le mourant, attendront de vous des consolations ; et, en même tems, vous enseignerez à la jeunesse les vérités destinées à diriger sa conduite et à fixer son bonheur. Oui, vous serez les premiers qui lui parlerez de l'importance de la vertu, et de l'antique alliance établie entre la morale et la Religion. Vous l'associerez, cette jeunesse, aux sublimes espérances de la piété ; vous lui apprendrez à aimer le Dieu de la terre et des cieux, à l'adorer, à le servir ; et c'est vous qui l'introduirez dans la communion des fidèles et dans les parvis du Seigneur.

Est-il assez beau le devoir que vous

avez à remplir dans l'ordre social ? Il vaut mieux que des droits ; et l'on en jugeroit ainsi, si nous le sentions nous-mêmes, et si nous remplissions nos fonctions d'une manière conforme à leur importance et à leur gravité. Ah ! sans doute, il y a des reproches à nous faire ; puisque avec tant de moyens propres à nous gagner le respect des hommes, nous n'y réussissons pas tous, nous n'y parvenons qu'imparfaitement.

Ne perdez jamais de vue que rien n'est indifférent dans votre conduite ; car elle doit être en accord absolu avec vos enseignemens ; et vos enseignemens, vous le savez, doivent respirer la plus pure morale. Devenez tous, par vos réflexions et par votre esprit religieux, autant de modèles des vertus sociales et des vertus domestiques. Jouissez des plaisirs qui appartiennent à ces vertus ; soyez bons maris, bons pères, et zélés amis. Jouissez encore des plaisirs qui appartiennent à la piété ; l'admiration des œuvres de l'Eternel, les douceurs inappréciables d'une conscience

paisible, les émotions d'un cœur pénétré d'espérances. Jouissez de ces plaisirs; mais écartez-vous des jeux de l'intrigue, des jeux de l'ambition et de la vanité. On pourroit s'y livrer avec moralité, que vous seriez dans la nécessité d'y renoncer, puisqu'ils exigent un homme tout entier; et votre vie sera pleine de devoirs, que vous seuls êtes appelés à acquitter. Il faut que vous soyez distincts des hommes du monde, si vous voulez conserver sur eux l'autorité spirituelle qui vous est attribuée; il faut que, rapprochés de la société par tous les usages indifférens, vous soyez à part, vous soyez remarquables par la décence et la gravité de votre ton et de vos manières; il faut que, jeunes encore, vous paroissiez déjà les hommes de l'avenir, les enseignes de l'espérance, et les guides fidèles dans leurs sentimens religieux. Oui, jeunes encore, voilà ce que vous pouvez être, si votre esprit se représente la majesté des devoirs d'un ministre de la Religion.

Mais c'est aux hommes avancés dans

leur carrière qu'il appartient essentiellement de faire ressortir l'autorité pastorale : et, pour vous rendre cette vérité plus sensible, qu'une supposition nous soit permise. Nous appelons, et nous montrons à vos regards, au milieu de ce temple et à cette chaire que nous occupons un moment, nous y appelons, nous y faisons paroître un vieillard vénérable et tel que l'église en a plusieurs dans son sein : vous connoissez l'emploi de son tems ; ses heures sont destinées à visiter les malades, à consoler les affligés, à intercéder pour l'indigence auprès de la richesse, à pacifier encore les inimitiés domestiques, à préparer le cœur des jeunes gens à l'amour de l'ordre et de la Religion. Voilà ce qu'il a fait, ce vieillard vénérable, pendant la semaine qui vient de s'écouler ; et, le jour du Seigneur, il a rassemblé ses forces afin d'exhorter les fidèles de tout âge et de tout état à aimer, à bénir l'Eternel ; afin de prier avec eux, afin de présider à leur culte, et d'animer leur reconnoissance. Sa piété est empreinte

dans tous ses traits : on reconnoît à son premier aspect la sérénité de son ame et sa confiance dans la bonté de l'Etre suprême. Ses regards s'élèvent vers le ciel, et retombent sur vous avec affection. Il ne vous trompa dans aucun âge ; et ses cheveux blancs, qui l'avertissent de la fin prochaine de sa vie, semblent une nouvelle garantie de sa vie, semblent une nouvelle garantie de la sincérité de sa foi, de la vérité de ses sentimens. Ah ! nul art ne lui sera nécessaire pour toucher des cœurs sur lesquels il agit déjà par sa seule présence. Toutes les émotions vont, pour ainsi dire, au-devant de ses paroles ; et l'on voit alors que la plus brillante éloquence n'égale pas en pouvoir, l'ascendant de la vertu.

Telle est la puissance dont vous serez mis en possession par le tems ; voilà les honneurs que recueilleront vos dernières années ; et voilà l'ambition qui doit vous occuper. Ah, quelle récompense vous attend ! Elle sera toute en amour, en

estime, en respect, en reconnoissance ; et l'homme n'a rien de plus grand en lui, rien de plus précieux à donner.

Cependant, et nous en gémissons, on voit diminuer chaque jour le nombre des aspirans aux plus honorables des fonctions. Et lorsque nous recherchons le motif de cette indifférence, lorsque nous en demandons la cause, on nous répond que l'ambition a pris un autre cours ; que l'on ne voit plus du même œil dans le monde le ministère de la Religion ; enfin, que l'opinion du moment n'y encourage point. L'opinion du moment ! et dites donc aussi, dites, si vous l'osez, dites *la mode du jour.* O sublime raison ! raison de tous les tems ! quelles autorités l'on oppose à vos lois ! Ainsi la mode, l'opinion, ne veulent plus qu'on se destine au culte de l'Eternel : voilà ce qu'on nous déclare. Quel langage ! Et pourroit-on se défendre d'un sentiment d'indignation envers des hommes qui, si petits, en imposent encore par leurs formes dédaigneuses ;

envers des hommes qui veulent renouveler tous nos objets d'estime, et qui, de leurs foibles mains, s'efforcent de déraciner les plus grandes idées sociales? Ils ne veulent pas, nous dit-on, qu'on se destine au culte de l'Eternel; ils ne veulent pas qu'on enseigne la morale religieuse. Quelle hardiesse et quelle démence! Que savent-ils donc de particulier sur notre nature et notre destinée? est-il venu des nouvelles des hauteurs des cieux que l'on n'ait pas eues depuis des milliers de siècles, et depuis le tems où l'homme mortel adore une Puissance infinie? ou bien, ces hauteurs se sont elles abaissées; et la créature, pour la première fois, s'est-elle mise au rang du Créateur? enfin, l'homme est-il devenu l'égal de l'Etre suprême? la crainte du Dieu fort n'est-elle plus de saison? O folles pensées! Laissons-les, laissons-les; car le mépris ne les éloigne pas encore assez de nous; le mépris ne garantit pas entièrement du pénible sentiment qu'elles inspirent.

Jeunes gens qui vous sentez du cou-

rage dans l'esprit, nous vous appelons au secours de la Religion. Venez vous offrir pour combattre les erreurs et les vices du siècle; venez vous offrir pour résister au torrent de l'impiété ; venez vous offrir pour faire du bien chaque jour, et pour entrer de plus près en communication avec l'Etre des êtres. Nous vous le promettons ; votre vie sera douce, vos espérances magnifiques, vos consolations certaines; venez, *la moisson est grande, et il y a peu d'ouvriers;* venez, et nous répéterons devant vous les paroles de notre texte : *Il lui dit encore une seconde fois : Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu? Oui, Seigneur; tu sais que je t'aime. Eh bien, pais mes brebis.*

Touchantes paroles qui ont servi à notre engagement, et qui serviront au vôtre. Il n'y a point là de haine, point de guerre, point d'embrasement, comme dans les affaires du monde; tout est en affection et en charité : *M'aimes-tu ? Oui, Seigneur; tu sais que je t'aime. Eh bien, pais mes brebis.*

Fidèles qui nous écoutez, vous êtes aussi les brebis dont le Seigneur s'inquiète. Réunissez-vous à nos vœux, afin que vous ayez toujours pour guides des hommes agréables à l'Eternel ; des hommes véritablement pasteurs du troupeau qui leur est confié ; des hommes qui répandent sur vous les consolations dont la Religion est l'abondante source ; des hommes qui préparent vos enfans, qui disposent leur tendre nature au respect de la morale et au culte du Maître du monde ; des hommes qui soient au milieu de vous des anges de paix, et qui vous attachent à la vertu par l'onction de leurs paroles, et par l'exemple imposant d'une vie sans tache.

C'est de l'Être des êtres, du Dieu parfait en justice, parfait en bonté, que les ministres du Seigneur attendent leur récompense ; mais vous ne leur refuserez pas les consolations qu'ils peuvent recueillir dans ce monde : vous les aimerez, vous les respecterez, et vous aurez pour eux, vous le devez du moins, vous aurez

pour eux de la reconnoissance, et un souvenir peut-être, un tendre souvenir, quand ils ne seront plus.

O Dieu, vous voyez devant vous de nouveaux serviteurs, de nouveaux apôtres de vos lois, et dont vous nous avez permis de guider et d'éclairer les vœux. Daignez animer leur zèle ; daignez soutenir leur courage. Ils entrent dans la carrière en des jours de tribulation : leur pays, leur patrie, appellent des consolateurs. Hélas ! est-elle encore en grâce auprès du Dieu de paix, cette Helvétie qui jouissoit depuis tant de siècles des douceurs du repos ? O tems si près de nous, où nos monts ne retentissoient que des chants heureux de nos pâtres tranquilles ! ô tems si près de nous, où les louanges adressées au Dieu des cieux, à des époques solennelles, formoient le seul bruit éclatant qui résonnoit par-tout dans nos contrées ! C'est la guerre et ses clameurs, la guerre et ses foudres terribles qui se font entendre aujourd'hui ; et nos échos sont étonnés d'avoir à répéter des paroles de mort et de destruction.

O tems si près de nous, qu'êtes-vous devenus ?

Ils étoient le modèle de nos antiques mœurs, ces hommes distingués parmi les nôtres, et dont nous déplorons les malheurs. Ils n'avoient encore haï personne, lorsque des ennemis ont paru dans leurs retraites ; et ils étoient prêts à faire un accueil hospitalier aux premiers qu'ils aperçurent. C'étoit un affranchissement systématique qu'on venoit leur apporter, et ils remercioient le ciel soir et matin de la liberté réelle dont ils étoient en possession : c'étoit à de la gloire qu'on les appeloit ; et leur obscurité faisoit leurs délices : c'étoient enfin de beaux jours à venir qu'on leur annonçoit ; et l'on a dévasté leurs campagnes, on a brûlé leurs chaumières, on a fait un sacrifice des enfans sur le sein de leurs mères ; et les vieillards, frappés également d'un fer homicide, ont été interrompus par la mort dans la bénédiction qu'ils donnoient à leur famille. Ni l'âge, ni le sexe, et aucune prière, aucune larme, n'ont pu désarmer, n'ont pu fléchir

une soldatesque emportée. Et plusieurs des victimes, ô comble de malheur ! plusieurs, étrangères au langage de leurs ennemis, et ne sachant ce qu'on vouloit d'elles, ont péri dans la croyance qu'elles étoient devenues l'objet de la vengeance du ciel irrité. Non, non; vous vous êtes trompées, victimes infortunées; et déjà vous êtes dans le lieu où toutes les vérités se découvrent, et où les compassions d'un Dieu de bonté viennent au secours de l'innocence.

Cantons malheureux, dont les tristes plaintes ont déchiré notre cœur, jouissez au moins, dans votre désastre, de l'intérêt des nations; de cet intérêt honorable qui s'adresse à vos vertus comme à votre infortune. Ah ! chez ce peuple même dont les violences guerrières vous ont fait tant de mal, vous auriez trouvé des secours en abondance, si votre noble fierté vous eût permis de les rechercher.

N'en doutez point aussi; entraînés une fois, et après cinq siècles d'un calme parfait, dans le cours de ces événemens inouis

dont la terre entière s'est épouvantée ; n'en doutez point, de pareils jours ne reviendront jamais. Restez donc fidèles à vos mœurs, à vos habitudes, à vos sentimens hospitaliers ; et ne changez point vos idées justes et simples, contre les raffinemens politiques des gens à vanité qui voudroient faire sur vous l'essai de leur esprit. Enfin, que votre caractère, cette grandeur morale, continue à vous distinguer des autres nations de l'Europe, comme la nature vous en a séparés par votre site et par vos montagnes.

Tels sont les vœux que nous adressons à l'Etre suprême ; et, près de tant de malheurs qui émeuvent notre compassion, il est précieux pour nous de consacrer en ce jour de nouveaux ministres de paix et de charité. C'est à l'ardeur de leur zèle que nous recommandons nos plus respectables devoirs. Leur âge leur permet de nous surpasser en force. Qu'ils fassent de leurs facultés un vertueux usage. O qu'ils seront heureux s'ils peuvent annoncer avec succès une Religion

consolatrice ! ô qu'ils seront heureux si, au milieu de la patrie et sous les regards du Dieu de bonté, ils paroissent les premiers là où il y aura des larmes à tarir, des espérances à annoncer, des paroles douces à faire entendre ! Entrez donc dans votre noble carrière ; entrez-y, jeunes Lévites, et devenez l'exemple d'Israël. Priez le Seigneur, et il bénira vos efforts ; priez le Seigneur, et il vous placera *sous son pavillon ;* priez le Seigneur, et à la fin de vos travaux il vous appellera dans le séjour céleste pour y recevoir le prix qu'il a réservé aux adorateurs de ses lois, aux hommes qui auront traversé la vie en faisant du bien. Puisse notre présage, et le souhait, le tendre souhait qui l'accompagne, être un jour accomplis !

DISCOURS VII.

Devoirs des Princes et des Magistrats suprêmes.

Puisque toutes ces choses doivent se dissoudre, quels ne devez-vous pas être par votre conduite et par vos œuvres? *S. Pierre II, chap.* 3, ℣. 11.

Le plan de nos instructions morales et religieuses nous a conduits à vous entretenir d'abord des devoirs nécessaires dans les circonstances générales de la vie. Nous avons ensuite attiré votre attention sur les obligations particulières aux différens âges de l'homme, ou à des positions marquantes dans l'ordre social; et nous suivions cette méthode lorsque nous avons consacré notre dernier discours à une méditation sur les engagemens des ministres de la Religion.

Un sujet principal, le devoir des princes ou des magistrats suprêmes, appartient

encore à la même partie de notre plan. Nous ne pourrions l'écarter sans mériter le reproche d'une aveugle timidité, et nous n'avons rien en nous qui nous dispose à une telle foiblesse.

Rendons hommage néanmoins à l'autorité de la Religion, à cette autorité majestueuse qui permet à ses interprètes, qui permet aux ministres du Seigneur de s'élever de cette chaire sacrée au-dessus des grandeurs humaines, et qui nous inspire à nous-mêmes, à nous, obscurs que nous sommes dans l'ordre social, qui nous inspire à nous-mêmes la confiance dont nous avons besoin pour donner des avertissemens aux princes de la terre, et pour abaisser leur orgueil devant le trône de l'Eternel. O Religion! Religion superbe dans tous vos caractères ! oui, nous bénissons en vous cette autorité qui égalise les hommes à leurs propres yeux, et qui le fait en les humiliant tous et sans distinction aux pieds du Roi des rois et du Seigneur des seigneurs.

Puisque

Puisque toutes ces choses doivent se dissoudre, quels ne devez-vous pas être par votre conduite et par vos œuvres ?

Puisque toutes ces choses doivent se dissoudre ! Oui, elles doivent se dissoudre ces magnificences dont vous êtes environnés ; elles doivent s'évanouir ces pompes éclatantes qui servent d'appareil à votre autorité, de signal à votre puissance ; et déjà le tems y porte sa main destructive. Ce n'est pas la mort seulement qui vous séparera de toutes ces images enchanteresses ; elles disparoîtront à vos yeux dès que l'habitude en aura terni, en aura presque effacé les vives couleurs. *Enfin, toutes ces choses doivent se dissoudre*, puisque des événemens extraordinaires viennent encore renverser les hautes fortunes ; puisque les passions et les crimes des hommes, semblables à des ouragans impétueux, enlèvent de leur place les plus anciens monumens de l'ordre social, les plus anciens et les plus respectés ; puisque les sceptres se plient et les trônes s'ébranlent devant ces

révolutions terribles, devant ces forces inconnues auxquelles les hommes, dans leur ignorance, ont donné le nom de *fatalité*. Aucune vérité n'a été consacrée par des leçons plus éclatantes ; et les récits de notre tems, ces lugubres annales, la transmettront aux races futures avec une autorité nouvelle.

Ah ! reprenons, reprenons les paroles de notre texte :

Puisque toutes ces choses doivent se dissoudre.

Magistrats suprêmes ! votre autorité passera ; la durée de votre puissance est incertaine.

Quels ne devez-vous pas être par votre conduite et par vos œuvres ?

Magistrats suprêmes ! votre autorité passera ; la durée de votre puissance est incertaine. Il vous presse donc de connoître vos obligations, il vous est instant de les remplir. *Rachetez le tems.*

Tant de biens peuvent dépendre de chacun des actes de la volonté souveraine, que *le tems* est pour les rois un dépôt

inappréciable ; et près du Juge suprême, ce tems deviendra leur accusateur s'ils l'ont reçu avec indifférence, s'ils n'en ont fait aucun usage.

Hélas ! vous vous réjouissez, monarques de la terre, lorsque vous comptez par millions le nombre des hommes obligés de vous obéir ; mais pourriez-vous croire que, dans l'ordre des destinées, une si grande prérogative ait été mise entre vos mains pour flatter doucement votre amour-propre ? Non, vous êtes un agent principal dans un vaste système ; et si vous connoissiez tous vos devoirs, vous n'éprouveriez qu'un sentiment d'épouvante.

Ne vous découragez pas cependant ; car votre Dieu, bien meilleur que les hommes, ne vous demandera pas compte de la mesure de vos talens si vous avez été appelés à régner par le hasard de votre naissance, et si vous n'êtes pas venus vous offrir librement pour gouverner, à vous seuls, les affaires d'une nation ; mais il jugera vos intentions, ce que vous auriez

pu faire et que vous n'avez pas fait, ce que vous auriez pu devenir, et que vous avez refusé d'être, ou par indolence ou par lâcheté.

Il est un premier guide qui vous conduira toujours bien, c'est la morale ; et si ce n'étoit pas là une vérité fondamentale en politique, quel prince, quel homme seul pourroit suffire au gouvernement du plus petit Etat ? Mais le Dieu du monde, ce Dieu le protecteur des hommes, a mis dans la morale une science infinie ; et il y a déjà lumière et sagesse parmi les rois quand ils sont vertueux.

Nous avons déjà retracé les principaux devoirs des princes, en développant, dans nos discours antécédens, les principes généraux de la morale. Rappelons néanmoins ces devoirs en peu de mots.

La justice est, à elle seule, la représentation de l'esprit social, comme elle en fut aussi le commencement ; car les hommes se réunirent, les hommes voulurent des chefs pour assurer leurs droits

respectifs, pour défendre contre la violence le fruit de leur travail ou l'héritage de leurs pères.

La bonne-foi, nécessaire comme la justice, est de même avec évidence un principe moral et politique. Un gouvernement menteur, un gouvernement infidèle, devient une faction dans l'Etat; car il sème la défiance par des moyens ténébreux; et ses paroles, ses promesses, toujours différentes de ses actions, semblent une trame perfide contre laquelle on est forcé de se tenir en éveil.

La charité publique, qui sert d'adoucissement aux lois de la justice, appartient également et à la politique et à la morale. Il y eut une condition sous-entendue dans l'institution des lois de propriété; c'est que la bienfaisance, au nom de la Religion, au nom de la sagesse sociale, assureroit le nécessaire aux hommes hors d'état de l'obtenir par le travail.

La miséricorde seroit une vertu aussi importante que la charité publique, si son application étoit fréquente. On a voulu

de nos jours discréditer politiquement le droit de grâce, en présentant son exercice comme un acte arbitraire ; mais ce droit ne fut pas inventé pour le plaisir des princes ; il faut en chercher l'esprit et le motif dans la foiblesse humaine, dans les conditions de notre nature, conditions plus anciennes que les institutions sociales. Le droit de grâce est un adoucissement à la rigueur et à la concision des lois criminelles ; de même que la charité publique est un adoucissement aux lois primitives de propriété, d'héritage, et à tous les titres exclusifs.

Le législateur, dans ses ordonnances, ne peut pas tout décrire, et il ne doit pas l'entreprendre ; car s'il vouloit appliquer ses commandemens à l'universalité des actions possibles et à la variété infinie des circonstances, il affoibliroit par des nuances les principes essentiels ; il tomberoit dans la confusion, et il ouvriroit un champ vaste aux difficultés et aux doutes. Mais l'autorité du prince vient suppléer à l'insuffisance de la loi, à ses limites,

à son imperfection inévitable ; vérité qui montre en même tems le caractère auguste du Magistrat suprême et l'importance de ses devoirs.

Nous aurons encore à traiter, dans son rang, de l'ordre en général ; et nous rapporterons alors aux souverains et aux gouvernemens une partie de nos réflexions.

C'est une vérité connue de tous les tems, que le prince est un simple économe des revenus publics ; et s'il détermine la mesure des impôts, comme dans plusieurs Etats politiques, ou simplement s'il les rend nécessaires par les dépenses dont il a l'administration, l'ordre devient alors une de ses obligations les plus essentielles. Que faites-vous donc, vous qui, abusant du pouvoir remis entre vos mains, destinez à des usages inutiles à la nation les tributs de la nation ? Vous êtes infidèles à l'esprit des conventions sociales. Est-ce à vous cependant de préférer des goûts personnels aux éclatantes vertus qui appartiennent à vos nobles fonctions ? Vous descendez ainsi du haut rang où

vous êtes placés ; et, par une dégradation honteuse, c'est devant les frivoles intérêts de l'homme privé que vous abaissez les grandes pensées de l'homme public. Ah! des vanités, des plaisirs, vous en aurez assez sans y sacrifier vos augustes devoirs, sans y sacrifier la véritable gloire.

Nous ne ressemblons point aux chefs dont vous parlez, nous ne leur ressemblons point, disent les princes guerriers. Nous ne passons pas comme eux nos jours dans la mollesse ; notre vie est une action continuelle ; et la gloire, la renommée, sont notre unique passion. Déjà nous avons fait trembler les nations voisines ; déjà nous méditons de nouvelles conquêtes : oui, la gloire et la renommée sont notre unique passion. . . . .

Nous vous croyons, et nous reconnoissons que vous ne consumez pas votre tems dans l'oisiveté ; que vous n'êtes pas sur le trône de simples particuliers ; et qu'au milieu de votre puissance, le luxe et les somptuosités du rang suprême ne

possèdent pas toutes vos pensées. Mais vous jugeriez-vous sans reproches ? Cette ambition de gloire et de renommée à laquelle vous vous applaudissez de céder, est-ce à votre personne ou au bonheur du peuple qu'elle est consacrée ? Répondez ? Vous n'osez pas, car vous voyez les larmes que cette ambition fait répandre.

Il ne vous suffit pas de commander à dix, à vingt millions d'hommes ; et avant d'étudier, avant que vous eussiez connu l'art et les difficultés du gouvernement, vous aviez formé le vœu d'avoir plus de sujets ; et, pour le remplir, vous avez sacrifié, vous sacrifiez encore le sang de vos concitoyens, et, disons plus encore, le sang de vos amis : car ne le sont-ils pas vos amis, ou dignes au moins de l'être, ces hommes qui dès leur naissance ont tourné leurs regards vers vous ; ces hommes qui, dès leur naissance, vous ont considérés comme les chefs de leur grande famille, comme les tuteurs et les gardiens de leur fortune et de leur repos ? Faites qu'on envie leur bonheur ! Quelle

jouissance plus douce, quelle gloire plus belle vous proposeriez-vous ?

Nous vous voyons revenir des combats. Les chants de victoire vous accompagnent, et de magnifiques trophées précèdent votre marche orgueilleuse : voilà qu'on sème des fleurs sur vos traces ; voilà qu'on prépare des fêtes, et l'on y célébrera le vainqueur, on y vantera ses exploits. Mais à cette solennité, à ces réjouissances, cent mille des vôtres n'assisteront pas : on les appelleroit en vain ; la mort les a moissonnés ; ils ne sont plus. Hélas ! faciles à tromper, ils croyoient en expirant s'être immolés à la patrie. Et vous, princes ; vous, magistrats suprêmes, vous saviez que votre ambition avoit allumé la guerre ; vous saviez, dans le secret de votre ame, que vous auriez été les maîtres de la prévenir en écoutant des propositions honorables et sages. Oui, vous le saviez ; et votre politique, encore toute récente, ne vous permet pas de l'oublier ; vous le saviez, lorsque vos soldats aveuglés croyoient combattre pour la

patrie. O patrie ! ô saint nom si digne de respect ! ils en font ce qu'ils veulent les hommes de nos jours, ces hommes habiles à se servir de tout pour atteindre à leur but ; de tout également, des vertus et des vices, des principes et des exceptions.

Nous ne craindrons point de le dire : les devoirs des chefs des nations, ont besoin, pour ainsi dire, d'être rappris, depuis l'époque où des hommes, sans étude et sans expérience, sont venus en tumulte se disputer les rênes du plus grand Etat de l'Europe. Ils ont introduit une succession rapide d'opinions et de principes ; et rien n'est resté des anciennes maximes, rien du moins sans brisement ou sans altération. La raison est devenue le jouet et la victime du raisonnement. Les intérêts présens et leur réalité ont été sacrifiés à des systèmes sur l'avenir, et à de vagues suppositions : l'absence de la morale a fait un vide au milieu du monde social ; et dans ce vide l'esprit s'est égaré, l'esprit n'a plus vu de route.

L'opinion, l'honneur, la confiance, toutes ces conditions, toutes ces vieilles appartenances des conventions politiques, n'ont plus servi de sauve-garde aux nations, ne leur ont plus offert de garantie : on a conçu des soupçons dont on n'avoit aucune idée ; on a vu des dangers auxquels l'imagination ne s'étoit jamais préparée.

On le reconnoîtra ; mais sera-ce assez tôt ? on reconnoîtra que nulle science humaine ne peut suffire aux chefs des Etats, quand la morale et la Religion ne servent plus de guide ; et il ne reste alors que le despotisme pour gouverner, et la servitude pour obéir.

O vous qui le pouvez encore ! élevez comme un étendard la loi sainte de l'ordre moral, et que toutes les mains pures vous aident à la tenir haute : on s'y ralliera, on s'y reprendra lorsque les hommes, désabusés de tant de fausses expériences, voudront essayer de nouveau d'être heureux par la vertu, et habiles par le bon sens.

Les magistrats républicains seroient appelés plus que d'autres à donner l'exemple d'un pareil esprit; et c'est à eux, à eux, investis d'une autorité passagère, que nous adressons sur-tout les paroles de notre texte : *Puisque toutes ces choses doivent se dissoudre, quels ne devez-vous pas être par votre conduite et par vos œuvres ?*

En effet, si pour eux *toutes ces choses*, ce pouvoir, cet éclat, ce cortége, s'évanouissoient en peu d'années, ne devroient-ils pas se ménager d'heureux souvenirs; ne devroient-ils pas songer à ce moment si prochain où ils vivront seuls avec leur conscience; à ce moment encore où, privés de toute espèce de rang dans l'Etat, un peu de réputation leur deviendra nécessaire? O folie des folies! vous auriez eu le tems, nonobstant la courte durée de votre autorité, vous auriez eu le tems de semer, de jeter en terre les germes féconds d'une administration libérale; et vous n'avez songé qu'à jouir de votre pouvoir, à en jouir par vanité, à en jouir par

ivresse : et c'est pour l'exercer à tout moment ce pouvoir, ou pour le sentir du moins s'agiter entre vos mains, que vous en avez fait un instrument de despotisme. Vous avez ainsi préparé la tyrannie sous laquelle, dans peu de momens, vous serez appelés à vivre : vous le serez vous et vos enfans ; vous et les enfans de vos enfans, vous et votre patrie. O quelle faute, en ne considérant même que votre intérêt social !

Et de morale, de vertu, ne vous en parlerons-nous pas ? Vous êtes magistrats temporaires, et vous ne vous hâtez pas de faire du bien ; vous êtes magistrats temporaires, et le jour dit à l'autre jour que votre règne se consume en mauvaises pensées ; vous êtes magistrats temporaires, et ce sont des actes d'oppression qui marquent vos momens et qui les signalent. Enfin, hier vous étiez des particuliers, et vous avez pu connoître le prix de la sécurité, le prix des lois libérales et conservatrices ; et le pouvoir vous a fait oublier les besoins de l'homme isolé, de

l'homme sans force et sans moyens de résistance ; le pouvoir vous a fait oublier les vœux que vous formiez vous-mêmes dans une situation différente. Quelle est votre ambition nouvelle ? c'est qu'on vous craigne, et que vous soyez vengés d'avoir une fois obéi. Passez donc avec votre autorité; passez vîte, passez comme un fléau dont le ciel afflige la terre ; et vous aurez pour première punition, de revenir au commun rang, et d'y entendre dire ce qu'on pense de vous.

Raconterez-vous que vous avez parlé sans cesse de liberté, d'égalité, des droits de l'homme et de la souveraineté du peuple ; et voudriez-vous recommencer ce langage ? Mais vos lèvres hypocrites trembleront à l'instant où vous n'aurez plus l'audace que donne la puissance. Il est probable alors que vous renoncerez de vous-mêmes à tromper les hommes ; il est probable que vous songerez à adoucir, à calmer la Justice divine : et nous, ministres de la Religion, nous implorerons pour vous sa miséricorde. Oui, nous le

ferons; et parmi vos victimes, telles que vous les avez choisies, il en est au fond des déserts, il en est dans le ciel qui se joindront à nous.

O Dieu ! que nous avons besoin de votre protection ! ne nous laissez pas entre les mains des hommes. Les meilleurs, selon le monde, ne sauroient encore remplir les fonctions du gouvernement, si vous n'êtes pas leur guide, si vous n'êtes pas leur soutien. Que feront-ils avec de l'orgueil, près de leur immense tâche? que feront-ils avec leurs forces, s'ils ne cherchent pas dans la morale et dans la Religion ces premières notions qui diminuent le travail de la pensée, et qui restreignent le cercle où l'esprit doit marcher de lui-même? quel plan formeront-ils encore avec confiance, et que pourront-ils résoudre avec fixité, s'ils se mettent du parti de ceux qui veulent renouveler tous les principes, qui veulent reprendre à son commencement le système entier de nos devoirs? quel but majestueux se proposeront-ils, s'ils disent

avec

avec les hommes du siècle, qu'il y a de la honte à louer l'Eternel, à craindre sa justice, à solliciter sa bonté ? et que feront-ils pour notre bonheur, si, pasteurs du troupeau, ils écoutent la voix, ils suivent les conseils des loups ravisseurs ?

Cependant les hommes dignes d'être les chefs d'une grande nation, ne doivent pas seulement être exempts de reproches dans leurs actions, il faut encore qu'un sentiment de moralité, une fermeté dans le bien, un caractère élevé au sein des revers comme aux jours de triomphe, paroissent appartenir à leur nature, afin que, s'il est possible, ils soient les guides de l'opinion, et non pas ses esclaves ; afin que l'amour et le respect rendent douce et honorable la soumission à leur volonté.

C'est à de telles conditions que le nom d'un prince passe avec honneur à la postérité ; et dès-à-présent on ne sait quel jugement porter de l'homme placé au plus haut rang dans l'état social, si son caractère n'a point de tenue, ou ses principes

aucun soutien; et sur-tout si nul sentiment de moralité n'est son guide fidèle. On ne sait alors comment le suivre : on pourroit dire, comment le trouver ? C'est un tel sentiment qui donne à l'homme de la fixité : il n'est *lui* qu'à ce prix; car toutes les passions, celle de la gloire même, toutes changent de but, toutes changent de route selon l'âge et selon les différentes situations de la vie.

Monarques de la terre ! vous serez toujours liés par vos devoirs au triomphe des idées de morale, au souverain empire de la vertu ; et les rapports continuels, les rapports immédiats d'un gouvernement avec les premières lois de l'ordre universel, avec les pensées du Créateur, vous honorent encore plus que toute la splendeur de votre autorité passagère.

Et vous, magistrats républicains, vous continuellement en butte aux agressions des rivaux qui vous environnent, ou des compétiteurs que vous avez écartés, il est un moyen peut-être de calmer leurs irritations. Apprenez aux envieux, par

votre conduite, toute l'étendue des devoirs d'un dépositaire de l'autorité suprême. Faites-leur connoître par vos soins vigilans, que l'exercice des vertus publiques est une tâche immense; et adoucissez encore les sentimens jaloux, en montrant par votre exemple qu'il y a peu de tems pour les plaisirs, peu de tems pour la vanité, du moment où l'on se dévoue au gouvernement des intérêts de l'Etat. Effrayez enfin les ambitieux en les rendant témoins de l'inquiétude dont un sage administrateur ne peut se défendre, lorsqu'il compare à la fin du jour ses devoirs avec ses travaux, et lorsqu'il a présentes à l'esprit ces paroles remarquables de la Religion : *Aux plus puissans est préparée une plus forte enquête.*

On ne croira pas sans doute que nous changions de sujet en arrêtant un moment nos regards sur les devoirs des peuples; car si les princes peuvent corrompre une nation par leurs vices et par la fausseté de leurs principes, leurs vertus aussi devien-

nent inutiles ou méconnoissables lorsque les hommes soumis à leur autorité se livrent à de funestes écarts. L'injustice et l'ingratitude suffisent quelquefois pour faire perdre route aux magistrats suprêmes ; ils se découragent, ils conçoivent des doutes et sur eux et sur les autres ; ils croient aux cabales et aux intrigues ; ils s'essaient à l'emploi des mêmes armes ; et leur marche se resserre, leurs pensées se rapetissent.

Vous travaillez donc à défaire les belles qualités d'un prince, à les altérer du moins, vous qui cherchez à lui enlever l'opinion publique ; vous qui le forcez par degrés à se mettre sur la défensive, au lieu de s'abandonner, comme il le faisoit, à la franchise et à la simplicité de son caractère. Sera-ce même à la justice et à la reconnoissance que les peuples devront se borner ? Non, sans doute. Un prince, au milieu de ses immenses devoirs, vous impose l'obligation d'être doux et indulgens dans votre censure. Eh quoi ! ne songeriez-vous à lui que pour observer,

pour épier ses fautes ? Il n'est qu'un homme : et fût-il entouré de ministres sages et éclairés, ses actions nécessaires, en le supposant chef d'un grand Etat, seroient si diverses, si multipliées, qu'on ne pourroit équitablement les juger une à une.

Où est d'ailleurs la proportion entre un prince qui agit seul et sans discontinuité, et toute une nation assise en quelque manière sur le banc des spectateurs, et dont les aperçus, modifiés, corrigés, perfectionnés sans cesse et avec un mouvement accéléré, deviennent enfin une lumière étincelante ? Et n'oublions pas encore que les gouvernemens, dans leurs résolutions journalières, se trouvent placés avant l'effet des lois ; tandis que les juges de ces résolutions, juges quelquefois si sévères, ont tous la parole après l'événement. Quelle différence !

C'est sur-tout aux princes nés sur le trône qu'une nation doit de l'indulgence. Ils ne se sont pas désignés eux-mêmes ; ils ne se sont pas offerts comme les

hommes les plus capables de gouverner : aucun d'eux ne garantit ses talens, aucun d'eux ne promet une science proportionnée à l'éminence des fonctions royales ; mais ils obéissent aux lois politiques de l'Etat en recevant la couronne.

Faisons encore quelques réflexions sur les rapports des peuples avec les princes ou avec les magistrats suprêmes.

Il est dans la nature des hommes de former sans cesse des vœux ; car leur état à tous est imparfait sur la terre ; et un grand nombre, hors d'état de saisir cette vérité générale, accusent de leurs privations les lois et le gouvernement. Il existe donc une classe dans la société, qui, pour jouer à une meilleure fortune, verroit avec plaisir les titres de propriété, les droits les plus anciens et les mieux affermis, tous les élémens de l'ordre, mis et remis sans cesse en convulsion. C'est à elle que s'adressent, en des tems favorables, les intrigans, les factieux, les hommes dévorés d'ambition ; et ils ont pour son

entendement des mensonges habilement façonnés, comme ils en ont aussi d'appropriés à la nature de ses passions. C'est ainsi qu'une ligue se forme entre l'ignorance et la perversité; et cette ligue se renforce par degrés de tous les hommes sans caractère, et qui croient s'en faire un en exagérant leurs sentimens, en marchant sous la bannière des chefs d'opinion ou de parti, et en dépassant plus fort que d'autres la raison et le bon sens.

C'est aux amis de l'ordre à se placer dans les rangs opposés, et à combattre de tout leur pouvoir l'effet des calomnies dirigées contre l'autorité suprême. C'est à eux encore d'apprendre aux autres, que les monarques sont plus éminemment nécessaires à la société par leur essence politique que par le degré de perfection de leurs qualités personnelles. C'est à eux encore d'apprendre aux autres, qu'un gouvernement, l'œuvre du tems, est le résultat d'une agrégation successive d'idées relatives; que les premières souvent sont

voilées par les secondes, les secondes par les troisièmes, et ainsi de suite ; et qu'on ne peut attaquer un gouvernement dans son organisation même, sans d'immenses périls, et quelquefois sans donner naissance à une longue succession de troubles et de malheurs.

Nous avons parlé du devoir des princes ; nous avons parlé du devoir des peuples ; nous avons montré que ces devoirs avoient ensemble une relation constante et des rapports intimes : maintenant une dernière vérité, étroitement unie à notre sujet, va fixer un moment notre attention ; c'est que ces mêmes devoirs des princes et des peuples, par leur accord, par leur accomplissement, donnent naissance au plus beau sentiment social, à l'amour de la patrie.

On ne le fait pas descendre ordinairement d'un si haut principe ; on ne lui assigne pas une cause si relevée lorsqu'on en demande une définition : et l'on répond vulgairement que l'amour de la patrie

est un attachement d'instinct aux lieux qui nous ont vus naître, aux lieux où nous avons reçu notre première éducation. Mais nous pourrions aimer de même, quoique dans un autre sens, les lieux où nos cendres reposeront, les lieux où l'on accorde à notre vieillesse un accueil hospitalier.

Tous ces sentimens sont trop individuels; et nous devons chercher à l'amour de la patrie une plus noble origine.

Nous ne donnerons pas non plus le nom d'amour de la patrie au goût plus ou moins animé que l'on conserve pour son pays, s'il est favorisé du ciel d'une manière particulière; s'il l'est par ses fruits, sa position, son climat; s'il l'est par tous les biens de la nature. Un tel goût, entièrement sensuel, ne pourroit servir à distinguer les étrangers de regnicoles; et s'il étoit l'origine ou la condition de l'amour de la patrie, ce saint amour n'appartiendroit qu'à peu de nations sur la terre. Cependant, nous le savons, les citoyens des plus âpres contrées ont aimé leur

patrie ; et, de nos jours, plusieurs peuples, au milieu de leurs différentes privations, éprouvent ce sentiment avec plus de force que les habitans de la riante Italie ou des autres parties du monde également favorisées.

Et se glorifieroit-il aussi de son amour pour la patrie, cet homme luxurieux qui célébreroit sa ville natale, et qui ne pourroit jamais la quitter, si, capitale d'un grand empire, elle offroit tous les plaisirs, tous les moyens de satisfaire les penchans les plus dissolus ?

L'amour de son pays, et l'amour de la patrie, sont deux idées distinctes ; deux idées, du moins, qu'il ne faut pas confondre.

C'est une origine morale, qui rend si beau l'amour de la patrie ; et cet amour n'eût pas été relevé dans l'opinion, célébré comme une vertu, s'il n'avoit été entretenu que par l'image ou le spectacle des abondantes richesses répandues sur la terre où l'on a pris naissance. Mais l'amour de la patrie, dans sa pureté, dans sa

véritable essence, est un souvenir tendre et reconnoissant de la protection dont nous avons joui sous la constitution sociale à laquelle nous sommes affiliés; un souvenir tendre et reconnoissant des bienfaits politiques dont nous avons ressenti l'influence à mesure que notre raison s'est développée. Nos sentimens d'amour pour la patrie se sont élevés, se sont fortifiés à l'aspect d'un système régulier d'alliance entre les citoyens, d'alliance intérieure et paisiblement maintenue; à l'aspect d'un système régulier d'obligations mutuellement respectées, et de la même manière à-peu-près que l'esprit de famille se crée et se perpétue.

Il y a donc une affection douce pour la patrie dans les pays où le gouvernement est véritablement notre père; dans les pays où l'autorité, sagement organisée, ne peut se faire connoître que par ses actes de tutelle, jamais par son despotisme.

Il y a une affection douce pour la patrie dans un pays où chacun voit distinctement les avantages dont il est redevable

au pacte social ; dans un pays où il y a sûreté pour sa fortune, et liberté pour sa personne ; dans un pays où le plus obscur des citoyens a son défenseur, et où ce défenseur est la loi ; dans un pays où les magistrats suprêmes ont le degré de force nécessaire pour maintenir l'ordre, et où chacun se plaît à honorer en eux les chefs de l'Etat et les premiers agens de l'intérêt national.

Il y a encore une affection constante pour la patrie, dans un pays où nulle carrière n'est fermée au mérite et aux talens, et où cependant on ne sacrifie pas la garantie de la tranquillité sociale aux vœux indiscrets de la vanité; dans un pays où nulle situation n'autorise les manières hautaines, et où chacun repousse en même tems la familiarité grossière et l'abandon systématique des égards et des convenances.

L'union des droits politiques à la propriété, est encore un encouragement à l'amour de la patrie. On accroît ainsi l'influence des hommes qui tiennent à la

société par des rapports fixes ; au lieu que l'homme sans patrimoine, errant dans ses intérêts, devient mobile dans ses opinions, et ne peut jamais donner que par fiction l'exemple et le signal du véritable amour de la patrie.

Enfin, ce saint amour est entretenu plus qu'ailleurs dans les pays où la Religion réunit les hommes par un fort lien, où elle leur présente un sort commun dans les grands traits de leur origine et de leur destination ; dans les pays où, toujours honorée, elle rassemble les hommes autour des vertus bienfaisantes et des pensées de charité ; dans les pays où elle donne une idée réelle de la fraternité et de tous les sentimens dont l'hypocrisie de nos jours n'a conservé que les noms.

La pureté des mœurs en général augmente l'affection pour la patrie ; car la patrie est une pensée d'ordre ; et les hommes licencieux ne peuvent ni l'aimer, ni même la bien connoître. Ils n'entendent, ils ne suivent que leur passion dominante ; ils ne sont citoyens que d'eux-

mêmes. Enfin, tandis que l'amour de la patrie doit son origine à des causes morales, à un esprit d'ordre, à un sentiment social, une personnalité vulgaire et souvent méprisable suffit pour déterminer la préférence qu'on donne à son pays et l'attachement qu'on lui voue.

Cependant plusieurs vérités importantes sont une conséquence naturelle de la distinction que nous venons d'établir entre l'amour de la patrie et l'amour de son pays.

Vous, en effet, simples amis, simples partisans de votre pays, vous le verrez avec plaisir s'accroître chaque jour par des conquêtes; car vous resterez toujours au milieu des jouissances qui captivent votre intérêt; et les dépouilles des vaincus, les trophées de la victoire, ranimeront votre curiosité, vous donneront un spectacle de plus.

Mais vous qui aimez la patrie, vous ne verrez pas du même œil cet agrandissement; vous craindrez qu'il n'affoiblisse

insensiblement l'esprit public, le sentiment social, et jusqu'à la sympathie de nation; vous craindrez qu'une autorité paternelle ne puisse plus suffire au gouvernement, et que les citoyens ne disparoissent pour faire place aux sujets; vous craindrez que les mœurs, ce lien de toutes les vertus, ne soient négligées, au milieu des inquiétudes politiques dont les gardiens d'un vaste empire ne peuvent être affranchis. Enfin, vous verrez peut-être avec peine, que, par une agrégation d'étrangers à votre pacte national, par une agrégation successive, votre héritage en renommée et jusqu'à votre nom, votre nom historique, ce nom fameux peut-être et dont vous êtes glorieux, soient mis chaque jour en nouveau partage. Vous distribueriez alors, vous distribueriez à d'autres le plus précieux de vos biens, ce bien que vous devez vous-mêmes à la substitution des siècles.

Vous encore, simples amis, simples partisans de votre pays, vous resterez peut-être indifférens à sa constitution politique;

et bientôt, faits à de nouveaux maîtres, le règne du despotisme ne vous effraiera point ; car les seuls biens dont vous vous souciez fortement, survivent à la plupart des révolutions sociales. Les arbres donnent les mêmes fruits, les plantes conservent la même saveur ; et ne savons-nous pas que le luxe et ses formes, le luxe et ses magnificences s'accommodent de l'esclavage.

Mais vous, les amis de la patrie ; vous, entraînés par de plus nobles goûts, c'est un sentiment raisonné qui vous unit exclusivement à une constitution protectrice de la morale, de la Religion, de la félicité publique et de la dignité de l'homme ; et à la seule pensée de son altération, de son renversement, vous vous croyez isolés, vous vous croyez sans appui. Hélas ! cette patrie que vous aimez, elle fuit pour vous au moment où l'ordre n'est plus, au moment où la liberté, la sécurité, disparoissent.

Ces réflexions, et la distinction que nous avons faite entre l'amour de son pays et

et l'amour de la patrie, nous conduisent à une observation particulière, et délicate à exprimer au milieu de nos passions ; mais que les plus forts préjugés, les opinions les plus exaltées, doivent permettre ou pardonner à un ministre de paix.

On a proscrit parmi nous indistinctement les hommes qui, durant nos troubles, se sont éloignés de leur pays natal ; et en les déclarant infidèles envers leur patrie, on a exercé contre eux la plus terrible vengeance. Mais si, comme nous l'avons développé, l'amour de son pays et l'amour de la patrie présentent des idées distinctes ; si la patrie a pour signe, non pas une démarcation de terrain, non pas un certain sol, un climat désigné, non pas un rapport fixe avec tel degré de l'équateur, mais une grande ordonnance morale ; si elle a pour signe une réunion fraternelle sous des lois protectrices des biens et des personnes ; si elle a pour signe une fédération d'intérêts, une réciprocité de services ; alors c'est l'autorité publique qui auroit rompu le pacte social ;

c'est elle qui auroit été infidelle envers un grand nombre de citoyens, si, par volonté, ou par défaut de pouvoir, elle les avoit laissés sans défense au milieu des spoliateurs de leurs propriétés, et les avoit contraints de fuir devant des bandes farouches d'assassins et d'incendiaires. Or, en admettant la différence que nous avons établie, et en nous souvenant d'un tems gravé dans nos annales en lettres de sang, nous croyons qu'un grand nombre d'enfans de la patrie ont pu lui faire un reproche, ont pu dire avec fondement qu'eux ne l'ont point quittée, mais qu'ils furent abandonnés par elle et qu'ils éprouvèrent son infidélité, avant l'époque où, sans adopter une patrie nouvelle, ils se réfugièrent pour un tems dans une autre contrée.

Oui, si la distinction générale que nous avons faite entre le pays et la patrie étoit une distinction juste, on devroit admettre de même les réflexions particulières qui en sont une conséquence.

Les devoirs des princes envers les

peuples, les devoirs des peuples envers les princes, les devoirs de tous envers la patrie; ces différens devoirs, d'origine commune, se rapportent à des principes simples et aux lois de la politique naturelle : mais de nos jours, ou par un abus de l'esprit, ou par de fausses théories, ou par les stratagèmes de la parole, on a tellement obscurci les élémens de l'ordre social, que la morale, ce guide si lumineux, a peine à éclairer tant de ténèbres. O Dieu que nous avons besoin de penser à vous! Jamais votre secours ne fut si nécessaire aux hommes. Vous les aviez enrichis des plus beaux dons, et voilà qu'ils s'en servent pour ramener vers le chaos ce que vous en aviez fait sortir. Toutes les grandes idées destinées à les unir et à les conduire, étoient émanées de votre sagesse avec les nuances et les gradations dont l'univers entier nous offre le spectacle; et eux en ont fait des abstractions, plus adaptées à l'art de la controverse qu'au génie du gouvernement. Ces grandes idées encore avoient été conçues dans votre affection,

et eux en ont fait des moyens de querelle; nul sentiment d'onction ne s'y remarque plus. Ils ont tout desséché. Faites, ô Dieu ! que les législateurs, les princes et les magistrats suprêmes connoissent ces vérités et s'en souviennent. Faites qu'ils rejettent les suggestions de leur vanité, et que, préférant vos enseignemens à leur science, la morale soit leur premier guide. Faites qu'ils soient heureux du bonheur des peuples, de ce bonheur dont la surveillance leur est confiée; et que, mettant aux honneurs et aux pompes du monde une juste valeur, on ne les offense jamais en leur rappelant dans cette chaire les paroles instructives de notre texte; en leur disant avec l'autorité de la Religion : *Puisque toutes ces choses doivent se dissoudre, quels ne devez-vous pas être et par votre conduite et par vos œuvres ?*

SECTION QUATRIÈME.

Des sentimens intérieurs, et des habitudes qui nous rendent coupables ou malheureux.

DISCOURS PREMIER.

Sur l'Envie.

Ne crains point quand tu verras quelqu'un enrichi, et quand la gloire de sa maison sera multipliée; car quand il mourra, il n'emportera rien; sa gloire ne descendra point après lui. *Pseaume* 49, ℣. 17 et 18.

C'est à une classe nombreuse d'infortunés, aux hommes envieux et jaloux, que les paroles de notre texte s'adressent; et ces paroles sont remarquables par l'esprit de bonté dont elles sont empreintes. L'écrivain sacré jette un regard de com-

misération sur les hommes qui éprouvent un sentiment pénible à l'aspect des avantages dont les autres jouissent ; et, guidé par une douce morale, il cherche à les consoler, en rappelant à leur souvenir l'instabilité de ces biens et leur courte durée : *Ne crains point quand tu verras quelqu'un enrichi, et quand la gloire de sa maison sera multipliée ; car quand il mourra, il n'emportera rien, et sa gloire ne descendra point après lui.*

L'ENVIE et la jalousie sont des vices honteux, des passions condamnables quand elles influent sur nos actions ou sur nos discours ; mais lorsqu'elles sont uniquement fatales à notre repos, lorsqu'elles tourmentent l'homme en secret, la bonté de Dieu nous permet de les considérer comme une maladie de l'esprit, et nous devons assistance à la victime.

C'est donc sous deux points de vue différens que le sujet de ce discours va fixer notre méditation.

Ecoutez-nous d'abord, vous que la jalousie, vous que la sombre envie rendent si malheureux ; nous voulons prendre connoissance de vos peines, nous voulons essayer de pénétrer dans vos sentimens les plus obscurs, non pour y répandre une lumière qui vous importune, non pour vous humilier à vos propres yeux, mais pour vous aider à distinguer les réalités des illusions; et pour dissiper, à la faveur d'une clarté nouvelle, les fantômes qui viennent se placer entre vous et le bonheur.

L'Etre suprême nous a soumis à des lois d'uniformité dans tous les grands traits de sa pensée ; mais en même tems il a voulu nous distinguer par divers degrés d'esprit, de force et de beauté; et chacun de ces degrés est un composé de nuances infinies, sur-tout dans l'admirable dessein de nos facultés morales. Ce mélange d'uniformité et de différences, caractérise et constitue le système de notre nature ; système magnifique, dont

nous ne voyons que le relief, mais qui recèle un mystère digne sans doute de notre souverain Maître et du vaste appareil de l'univers.

Les hommes rassemblés en société semblent avoir imité l'esprit de la création ; et, guidés par un instinct ou par leur réflexion, ils ont uni de bonne heure à des lois d'uniformité, à des lois égales pour tous, des institutions d'un ordre différent ; et ces institutions sont devenues le commencement et le principe de toutes les gradations de rang et de fortune dont nous sommes les témoins.

Il a fallu garantir à l'homme laborieux les fruits de son travail ; et les lois de propriété sont venues.

Il a fallu préserver la société du tumulte perpétuel des nouveaux partages ; et les lois d'héritage ont été consacrées.

Ces deux sortes de lois, qui donnèrent naissance à la disparité des fortunes, introduisirent bientôt la disparité des éducations ; et cette dernière disparité, au milieu d'êtres perfectibles tels que nous

sommes, a dû produire en peu de tems l'inégalité des talens et des connoissances.

Enfin, le maintien de l'ordre public, dans toutes ses parties, a rendu nécessaires et l'établissement des autorités et la constitution d'un premier pouvoir ; nouvelles sources inévitables de supériorités et de classes.

C'est au milieu de tant de gradations d'une origine différente, les unes dérivant de notre nature, les autres appartenant à l'état social, que l'homme, parcourant négligemment ses propres avantages, devient envieux et jaloux. Il est la triste victime d'une erreur de son jugement ; il croit que les distinctions sans nombre dont le monde lui présente le spectacle, forment l'échelle du bonheur.

Mais le bonheur est l'idée première du souverain Ordonnateur de l'univers. Il ne l'a soumis à aucun autre ; moins encore aux modifications sociales qui règlent les rangs et les fortunes : et lorsque l'ambition, l'avarice et nos autres passions

croient trouver des jouissances parfaites au terme de leurs vœux, elles sont continuellement trompées.

Réfléchissons encore quelques momens sur notre organisation morale.

Les souhaits composent en quelque manière la trame de notre vie ; et c'est par eux que l'Auteur de la nature nous a mis en relation continuelle avec l'avenir. Ainsi, tandis que vous demandez pour unique satisfaction un degré de plus de fortune, de gloire ou de pouvoir, l'homme qui jouit de cet avantage, en méconnoît le prix ou n'y pense jamais : il veut aussi ce qu'il n'a pas ; et son attention est toute entière aux triomphes d'un supérieur, aux succès d'un rival heureux.

Vous êtes donc jaloux de celui qui est jaloux, et vous enviez celui qui envie ? Grande vérité qui devroit apaiser vos sentimens inquiets !

Les supériorités sont inévitables dans un système où tout est gradué ; mais l'élément du bonheur, cet élément su-

blime que l'Eternel a répandu dans toutes ses créatures, est réglé par d'autres lois. Vous n'avez pas été oubliés dans le partage, vous qui vous transportez sans cesse en ennemis jaloux dans la situation des autres. Les sens, ce phénomène incompréhensible, cette invention merveilleuse de la puissance unie à la bonté, les sens et leurs jouissances sont notre apanage commun; et lorsque les magnificences de la nature ont été mises en harmonie avec nos facultés physiques, aucune exception n'a été faite.

De même nous voyons que si l'esprit dont nous avons été doués a été appelé à des progrès et à des progrès inégaux, il n'entraine pas le bonheur dans sa marche; tandis que l'espérance, cette félicité de l'ame, ce printems spirituel, est le lot universel de l'espèce humaine.

Enfin, les sentimens qui doublent notre existence; l'amour conjugal, l'amour paternel, l'amour de la Divinité; ces sentimens, la source de tant de consolations, ont-ils été distribués entre nous

avec partialité ? ont-ils été ravis aux uns pour embellir la destinée des autres ? Non, il n'est point de première classe, il n'est point de race privilégiée pour les dons constitutifs du bonheur ; et leur altération même n'est soumise que par intervalles, et dans une certaine mesure, à l'empire de nos passions et aux erreurs de l'autorité sociale.

Ces vérités sont de tous les tems, et pourtant elles échappent constamment à notre attention. Le plus grand nombre des hommes, au lieu de se souvenir que la vie est un mélange de peines et de plaisirs, regardent tous les possesseurs des biens qui leur manquent, comme des hommes privilégiés par la nature. Idée fausse, comme nous l'avons montré ; mais chacun existe si fortement dans l'objet de ses vœux, qu'il y ramène, sans y penser, toute la métaphysique du bonheur. Quel petit foyer pour un si grand faisceau de rayons !

Je vous entends néanmoins, et vous

dites : Comment ne serions-nous pas envieux et jaloux de cet homme qui par un luxe immodéré, nous annonce avec appareil l'immensité de ses trésors ? comment ne serions-nous pas envieux et jaloux de celui qui, riche aussi, mais des dons du génie, perpétue son nom par d'illustres écrits ; ou qui, du haut de la tribune aux harangues, recueille les applaudissemens décernés à son éloquence ? et comment, sur-tout, ne serions-nous pas jaloux de cet heureux guerrier qui, devancé par sa renommée, voit la foule du peuple accourir sur ses pas, ou suivre à grands flots son char de triomphe en faisant retentir les airs des acclamations les plus enivrantes ? enfin, comment ne serions-nous pas envieux et jaloux de ces hommes à qui toute la terre obéit ; de ces hommes, princes ou magistrats suprêmes, dont la volonté règle la destinée des nations ? Un seul de leurs regards intimide les uns, encourage les autres ; on adopte, on encense leurs opinions ; on étudie, on prévient leurs goûts ; chacun s'em-

presse à leur plaire. Un si beau sort n'est-il pas complet ?

Oui, tel est à-peu-près le langage que vous tenez en secret. Vous dites, et avec une apparence de raison : N'est-il pas permis au moins d'être envieux de ces êtres privilégiés, de ces premiers favoris de la fortune ? Les voilà parvenus au dernier terme des jouissances universellement recherchées. Que peut-il leur manquer ?

Hélas ! faut-il vous l'apprendre ? il leur manque une étincelle du feu qui vous anime ; il leur manque des vœux, des désirs, des souhaits. Ils ont atteint, comme vous le dites, le dernier terme des jouissances ; et là, sans perspective, ils ne connoissent plus le charme de l'espérance. Le riche au milieu de son luxe, le riche avec surabondance, bien différent de l'homme qui accroît par degrés et lentement sa fortune, n'a plus une idée vague et indéfinie des plaisirs que donne l'argent ; il a tout essayé, tout usé ; et une partie des couleurs de l'avenir sont

effacées pour lui. Il a des valets, des chevaux, des lits de plume et des meubles commodes; mais tous ces biens ne le séduisent plus; leur prix est altéré, détruit, par l'habitude. Déjà les langueurs de l'ennui accompagnent son oisiveté; et bientôt même ses sens épuisés s'efforceront vainement de varier, de réveiller sa vie. Est-ce là le bonheur? est-ce là le lot suprême entre les chances diverses offertes à notre imagination?

La gloire et ses triomphes, plus dignes que l'argent de l'ambition des hommes, sont de même une source imparfaite de satisfactions et de jouissances. Vous remarquez avec envie les hommages rendus à un orateur, à un écrivain, à un général d'armée; et chacun d'eux, peut-être, est uniquement occupé de la part qu'on lui refuse, de la part qu'on accorde à ses compétiteurs ou à ses émules. Et comment pourriez-vous jamais contenter sans réserve l'homme avide de célébrité? comment pourriez-vous lui donner au-delà de quelques momens de plaisir? Ce n'est

plus dans un espace limité que son ambition se concentre. Il se voit au rang des hommes dont le nom résonne à grande distance ; et c'est dans le monde entier, dans les âges passés, que son esprit inquiet va chercher des rivaux ; et il s'attriste en secret de leur renommée.

Ne croyez donc point que là où s'arrêtent vos regards jaloux, là se trouvent les douces jouissances et les sentimens paisibles. Non, les peines de l'envie appartiennent à toutes les situations, à commencer des classes les plus obscures de la société, jusqu'aux plus éclatantes et aux plus relevées. Et si vous supposiez un monarque au faîte des grandeurs connues, et persuadé sans aucun doute que sa réputation égale son pouvoir, apprenez par l'histoire, qu'on ne sait plus comment amuser, comment rendre heureux ces êtres rassasiés et d'honneur et de gloire. Le tems pour eux marche trop vîte ; il ne leur reste plus aucune perspective, et un voile sombre est jeté entre eux et l'avenir, entre eux et l'espérance. Le sort

du

du paysan est souvent préférable ; car le cultivateur reste impatient chaque année de connoître le nombre de gerbes que lui rendra la moisson prochaine, de calculer exactement ce que lui vaut chaque grain de blé échappé de ses mains : et il se voit en relation, en intérêt continuel, pour sa fortune, avec les saisons, les pluies fécondes et les rayons du soleil.

Que la raison vienne donc à votre secours : et, avant de vous faire envieux, avant de l'être, regardez, évaluez les biens que vous tenez de la nature et de la bonne providence. Vous êtes affligés des supériorités de rang, de fortune et de réputation dont le théâtre du monde vous présente le spectacle ; mais si d'autres avantages, au lieu d'être secrets, étoient placés de même en évidence, étoient rangés de même en gradins, vous seriez peut-être étonnés de votre fortune. C'est obscurément en effet qu'on jouit de la santé, de la force, de la vivacité des sens ; c'est obscurément que le repos

donne du plaisir après le travail ; c'est obscurément qu'on est affranchi des sombres inquiétudes par une imagination riante ou colorée ; c'est obscurément qu'on se compose une opinion de soi, dont on est plus content que de la gloire ; enfin, et avant tout, et par-dessus tout, c'est obscurément qu'on jouit du premier des bonheurs, de l'amour conjugal, de l'amour paternel, de la paix domestique. Et vous seulement qui auriez un ami affecté de vos peines, un ami sensible et consolateur, connoissez-vous le prix de cette touchante relation ; et dans vos parallèles jaloux, le mettez-vous en compte ?

Ne le voyons-nous pas : il n'est aucune des merveilles de la nature où tant de mystères aient été rassemblés, que dans l'idée sublime et l'organisation céleste du bonheur. Craignons donc d'être ingrats envers la Divinité ; ingrats, et profondément ingrats, lorsqu'au lieu de louer le Seigneur des biens dont il nous a donné la jouissance, nous envions

sans cesse la part qu'il a faite aux autres hommes ; lorsque nous osons accuser la Justice suprême, et serions prêts à demander de tenir à sa place la balance des destinées. Insensés que nous sommes ! saurions-nous seulement être les législateurs de notre propre félicité ? Une grande puissance ne suffiroit pas aux désirs inconstans de notre imagination : nous arriverions bientôt à souhaiter une nature nouvelle ; et cette nature nous la voudrions particulière pour nous, et subalterne pour nos compagnons de vie : nous ferions un monde où tout se rapporteroit à nous ; et Dieu a voulu que le sien fût en harmonie avec ses vues générales, et avec le sentiment d'amour universel, l'origine et le titre de notre existence.

O Dieu ! pardonnez aux hommes leurs égaremens ; pardonnez-leur, si trop souvent ils substituent l'ingratitude et l'envie à la reconnoissance qu'ils doivent à leur souverain Bienfaiteur. Hélas ! c'est à leur éducation peut-être qu'il faut attribuer en partie les vices que nous leur reprochons

aujourd'hui : on les forme aux idées de rivalité, on les dresse aux combats dès leurs premières années. Les parens, occupés des succès et des triomphes de leurs enfans et impatiens d'en jouir, les entretiennent sans cesse des distinctions auxquelles ils peuvent prétendre, et jamais ils ne les disposent à se familiariser de bonne heure avec les avantages d'autrui ; moins encore à les découvrir et à les faire valoir. Une concurrence jalouse est excitée, sous le nom d'*émulation*, entre les jeunes amis, et jusque dans la maison domestique, entre les frères d'un âge pareil ; ils arrivent ainsi dans le monde avec la haine et le dépit des supériorités, avec un cœur préparé pour l'envie. Oui, tel est l'effet de leurs premières impressions ; et cette habitude s'affoibliroit peut-être, si les instituteurs n'accordoient pas exclusivement la louange ou les rangs honorables aux enfans qui passent leurs petits émules, en esprit, en talens, en manières ; et s'ils remarquoient aussi, s'ils encourageoient l'heureux instinct

qui permet aux ames encore pures de jouir du succès des autres, et de relever leur mérite sans contrainte et sans déplaisir.

On seroit aidé dans un pareil système d'éducation, et l'on attaqueroit efficacement le sentiment de l'envie, si les personnes dévouées à l'instruction de la jeunesse lui rappeloient sans cesse, que les progrès dans la science et le culte de la morale doivent former notre première ambition ; car cette ambition seroit par sa nature exempte de jalousie : la vertu ayant pour caractère distinctif, pour avantage unique sur la terre, le don d'unir ensemble tous ceux qui la recherchent. Il n'y a, parmi ses adorateurs, aucune rivalité, aucune concurrence ennemie ; elle est au milieu de la vie sociale un astre lumineux ; et de toutes les places on peut ressentir son heureuse influence.

Je ne vous quitte point encore, victimes de l'envie : c'est au nom d'un Dieu

d'amour et de paix que j'élève ma voix dans ce temple; et je dois employer envers vous toutes les paroles de douceur et de consolation.

Vous faites, dites-vous, de vains efforts sur votre caractère; et c'est inutilement encore que vous raisonnez avec votre esprit. Vous parvenez bien à vous rendre maîtres de vos actions et à les soumettre aux lois de la morale; mais un sentiment pénible reste au fond de votre cœur, et vous êtes malheureux à l'aspect des hauts rangs dont la société vous offre le spectacle; à l'aspect de ces grandes supériorités en pouvoir, en crédit, en talens, en fortune, et qui ramènent douloureusement vos regards sur l'obscurité de votre situation.

Nous vous plaignons sans doute, si vous n'avez rien négligé pour vous affranchir du sentiment qui vous opprime, et si vous combattez de toutes vos forces son autorité tyrannique. Nous ferons plus; et, comme votre ami, nous vous inviterons à user aussi d'adresse pour

votre soulagement ; de celle qui est permise, l'adresse envers soi-même. Ecoutez-nous.

La jalousie ne s'étend point, vous le savez, d'une manière indéfinie ; et vous entendriez sans aucune peine le récit et la description de tous les dons dont les habitans d'un autre hémisphère seroient enrichis ; vous vous réjouiriez, au contraire, en acquérant une nouvelle preuve de la puissance et de la bonté du souverain Auteur de la nature. Ainsi, votre dépit ne commence qu'au moment où des êtres privilégiés en apparence s'approchent de votre vue ; au moment où ils sont dans le cercle social que vos regards parcourent habituellement ; et ce cercle est très-étroit pour chaque homme en particulier. Vivez donc avec vos égaux, si toutes les supériorités vous blessent, si vous êtes trop foibles pour en soutenir le spectacle. Vous avez une fortune médiocre, vous êtes sans autorité, sans crédit : ne cherchez point la société des hommes qui réunissent tous

ces avantages. Vous pourriez, avec une ame élevée, regarder de haut les diverses grandeurs que les hommes encensent ; mais la nature vous a modifiés différemment : allez avec elle ; et pour conserver votre morale, placez-vous dans le monde d'une manière analogue aux dispositions de votre esprit et aux formes dominantes de votre caractère. Les conditions principales de l'ordre social ne changeront pas pour vous ; et les lois éternelles de la création sont encore moins flexibles. Entrez donc en composition avec la nécessité ; et, loin de vouloir soumettre à votre inconstance les choses immobiles, dirigez plutôt votre imagination dans le sens de votre bonheur, et servez-vous d'un peu d'art pour y réussir.

Enfin, si, loin même des voies de l'ambition, les applaudissemens décernés aux hommes en pouvoir, aux héros victorieux, aux divers favoris de la gloire et de la fortune, retentissoient autour de vous, et réveilloient votre jalousie ;

songez que ce bruit passe avec rapidité ; songez qu'au moment même de son plus grand éclat, il est le produit d'une réunion de sentimens superficiels ; et, au milieu du commerce d'éloges et de flatteries dont le monde nous offre le spectacle, le dispensateur des louanges est l'homme le plus étonné du plaisir qu'elles font, du bonheur qu'elles répandent ; car il a la conscience de l'intérêt foible et distrait dont ses louanges sont l'expression.

C'est ainsi que, pour vous délivrer de l'envie, pour vous affranchir de ses peines, nous ne craignons point de retracer la vanité des triomphes dont vous êtes jaloux. Et nous ne pourrons mieux terminer cette partie de nos réflexions qu'en rappelant à votre mémoire l'entretien du Législateur d'Athènes avec le Roi de Lydie. Ce Roi, le fameux Crésus, après avoir commandé à ses officiers de montrer à Solon les richesses de son palais, l'immensité de ses trésors ; après

avoir étalé lui-même avec affectation l'appareil de sa grandeur, les signes de sa puissance, adressa cette question à l'illustre voyageur dont il recherchoit l'admiration : Connoissez-vous aucun homme sur la terre dont la fortune soit au-dessus de la mienne, dont le sort soit plus digne d'envie ? Oui, répondit le sage. Et qui donc ? Un bourgeois d'Athènes, nommé Tellus, qui, après avoir vécu en homme de bien, a laissé sur la terre des enfans universellement estimés. Qui encore, répliqua Crésus, étonné déjà du langage de Solon ? Cléobis et Biton, deux citoyens d'Argos, deux frères, le modèle d'une amitié parfaite ; et tellement pénétrés en même tems de respect pour leur mère, qu'un jour de fête solennelle ils traînèrent eux-mêmes son char pour la conduire au temple des sacrifices.

Solon, sage Solon, vous ne songiez qu'à dissiper l'éblouissement d'un monarque orgueilleux ; et vous avez donné une leçon parfaite aux hommes envieux

et jaloux, de tous les pays et de tous les âges. Oui, les jouissances des ames sensibles, les consolations de la vertu, les premières sources du bonheur; voilà les biens véritables. Et vous qui les possédez ces biens, rendez-en grâces au ciel; et n'altérez jamais par un sentiment d'envie la reconnoissance que vous devez au souverain Maître de nos destinées. Ne laissez pas errer vos souhaits dans ce vague indéfini que parcourt votre imagination; et jugeant de tout avec sagesse, préférez aux prestiges de l'ambition cette paix de l'ame, qui permet aux sensations les plus simples de s'y empreindre, et de composer pour l'homme un bonheur sans hasard et sans convulsion. C'est alors que contens de votre sort, et spectateurs tranquilles de tant de rivalités et de jalousies excitées par des passions factices, vous direz avec le Psalmiste : *Certainement l'homme se promène parmi ce qui n'a que de l'apparence. Certainement il tempête pour néant.*

Jusqu'a présent nous vous avons parlé de l'envie et de la jalousie en amis compatissans plutôt qu'en censeurs sévères ; nous nous sommes appliqués à ménager vos foiblesses, et à composer, pour ainsi dire, avec elles : nous vous avons traités comme des malades chéris ; nous avons examiné vos blessures ; nous les avons sondées d'une main délicate, et nous sommes allés à l'enquête pour vous apporter un baume salutaire. C'étoit le devoir d'un ministre de la Religion, d'un ministre de paix et de charité, et qui se plaît par-dessus tout à rechercher dans la loi sainte et dans les intentions généreuses d'un Dieu de bonté, vos motifs de consolation et vos sujets d'espérance.

Nous changerons de langage ; et nous ne craindrons point de recourir aux censures et de vous inspirer une juste inquiétude, en considérant l'envie et la jalousie dans leurs développemens hostiles, c'est-à-dire, au moment où, cessant de tourmenter l'homme en secret,

elles influent d'une manière condamnable sur le système entier de nos actions et de notre conduite. Vous étiez dignes de compassion, lorsque vous aviez besoin, pour votre repos, de détourner vos regards de la gloire d'autrui ; vous teniez même en vos mains l'occasion précieuse d'exercer une vertu, car vous pouviez applaudir au mérite, aux qualités de l'homme dont la supériorité vous blessoit, et vous montrer aussi juste envers lui que si vous n'en étiez point jaloux; vous auriez combattu contre vous-mêmes, et vous auriez fait hommage de votre triomphe à l'Etre souverain qui lit au fond des cœurs. Heureux, trop heureux sacrifice ! Et quel autre genre d'efforts vous eût valu davantage ? quel autre vous eût promis une meilleure récompense ?

Mais que vois-je, au contraire ! et personne entre vous ne pourra-t-il se reconnoître au signalement que je dois donner ? Il est des hommes envieux, des hommes jaloux, qui poursuivent, à titre d'offense envers eux, toutes les

distinctions, toutes les supériorités. Ils haïssent, comme des ennemis, tous ceux qui fixent les regards, ou par leur rang, ou par leur fortune, ou par leurs talens, ou par leur renommée. Ils ne s'unissent jamais, par aucun suffrage, par aucune louange, aux triomphes décernés, d'une ou d'autre manière, à ce petit nombre d'êtres privilégiés qui paroissent avec éclat sur la scène du monde. Ils se déplaisent même dans les petits succès de la société ; et les plus obscurs ont encore trop d'apparence à leurs yeux irritables. L'admiration les tue ; et aucune des paroles destinées à exprimer ce sentiment ne peut sortir de leur bouche. Hélas ! ils ne sont réjouis que par l'humiliation et les revers des autres : et quand ils ne peuvent contester la beauté d'une action publique, le mérite d'une action particulière, ils élèvent des doutes sur le motif, et ils le dégradent par leur interprétation. Malheureux ! comparés dès long-tems au reptile, au serpent qui s'alimente de son propre venin, et dont la marche

cachée semble annoncer la honte qu'il a de lui-même !

O dévorante envie, passion funeste et quelquefois si terrible dans vos excès, quand nous aurez-vous appris tous les maux dont vous avez été, dont vous êtes encore l'origine ? quand nous aurez-vous désigné la dernière part que vous voulez prendre aux fureurs de la haine et aux crimes du monde ? Sera-ce assez pour vous d'avoir bouleversé les rangs et les propriétés, d'avoir détruit le repos qu'on devoit à la justice et à ses règles antiques ? sera-ce assez pour vous d'avoir animé d'une aveugle convoitise tant d'hommes autrefois étrangers à vos ardentes inspirations ? sera-ce assez pour vous de les avoir armés d'une hache et d'un flambeau, afin d'exécuter avec le fer et le feu les nivellemens qui vous plaisent ? Oui, c'est vous, et vous seule, qui leur avez commandé tant de forfaits ; c'est vous, et vous seule, qui leur avez dénoncé comme des usurpateurs les possesseurs éphémères de quelques préroga-

tives dues au jeu de la fortune ou au hasard de la naissance. Hélas ! combien de victimes infortunées auroient pu dire à leurs envieux oppresseurs : Vous dévastez nos champs, vous pillez nos demeures, vous nous assassinez nous ou les nôtres, pour des supériorités qui ne nous ont jamais faits plus heureux que vous : et quand vous aurez pris nos biens, quand vous aurez occupé nos places ; élevés sur nos débris, vous serez bientôt accoutumés à votre nouvelle situation ; et, changés à l'extérieur, vous ne le serez en vous que par le remords.

N'en doutons point ; les artifices ou les violences de l'homme envieux ne lui profitent pas en jouissances intérieures : le bonheur, ce premier phénomène de la nature, est trop mystérieux, trop délicat, trop sublime dans son essence, pour être conquis à main armée, ou surpris par des stratagèmes.

Ce bonheur subsistera, conformément à d'immuables lois ; et tous les tourmens de l'homme jaloux ne dérangeront point

les

les bornes que l'Eternel a posées. Que l'envieux travaille donc sur lui-même, et que l'étude de la sagesse l'habitue de bonne heure à réprimer ces vœux inquiets, les précurseurs des passions hostiles. Les enseignemens de la Religion l'aideront dans ses efforts, et ils lui apprendront à rechercher les récompenses indépendantes de l'opinion des hommes. Les grandes pensées, et il n'en est point sans l'idée d'un Etre suprême, sans le besoin de lui plaire; les grandes pensées sont notre premier affranchissement sur la terre; et c'est ainsi que les méditations religieuses servent efficacement à tempérer, à calmer les irritations de l'amour-propre. Elles nous présentent un objet d'ambition qui range tous les autres à leur place; et, en nous montrant la vertu dans sa beauté, elles nous distraient des recherches frivoles où l'on trouve un si grand nombre de concurrens.

Qu'une généreuse émulation nous anime; qu'un noble but fixe nos regards; et alors nos vanités de tous les jours,

nos prétentions, nos dépits, nos rancunes, tout ce train de l'envie nous paroîtra misérable, et nous le considérerons avec mépris. Heureux entre nous les hommes qui savent ainsi juger la vie! heureux sur-tout les fidèles qui, au milieu des contradictions sociales, s'unissent avec tout le zèle de la foi aux consolations et aux espérances de la Religion! Alors vous ne craindrez point, leur sera-t-il dit, vous ne craindrez point *quand vous verrez quelqu'un enrichi;* alors vous ne craindrez point *quand la gloire de sa maison sera multipliée;* et vous penserez, vous saurez qu'à la mort *on n'emporte rien avec soi, et que la gloire du monde ne descend point au tombeau.*

Puissent nos réflexions, sur ces remarquables paroles des livres sacrés, fructifier dans vos ames, et concourir ainsi à vous faire arriver à la perfection. Ce seroit notre récompense, notre grande récompense, puisque nous sommes appelés à nous honorer de vos vertus et à les présenter en offrande à l'Etre suprême.

O Dieu ! daignez seconder les efforts du foible pasteur que vous avez donné pour guide à ce troupeau : il a peu de biens ; peu de talens, peu de science ; il est sans pouvoir, sans crédit, sans renommée ; et, loin de connoître l'envie, il vous rend grâces, chacun de ses jours, du sort que vous lui avez fait sur la terre. Il a le contentement d'esprit que donne la piété ; et lorsqu'un culte religieux fait entrer la bénédiction dans sa maison, il éprouve avec émotion la vérité de ces paroles de l'évangile : *La foi a les promesses de la vie présente et de celle qui est à venir.* Fidèles rassemblés dans cet temple, les mêmes jouissances vous sont offertes, les mêmes satisfactions vous attendent. Aimez Dieu plus que le monde, *et tout le reste vous sera donné par-dessus ;* aimez Dieu plus que le monde, et vous serez affranchis des tourmens de l'envie et des irritations de la jalousie ; aimez Dieu plus que le monde, et vous contemplerez en espérance le spectacle magnifique des récompenses célestes et de la félicité des

élus. O que cette grâce vous soit accordée; et que, dès aujourd'hui, s'il se peut, la voix de votre conscience vous l'annonce et vous la promette! O que cette grâce vous soit accordée; *et que les regards de l'Eternel se tournent vers vous et vous soient propices!*

DISCOURS II.

Sur la Vanité.

Qu'il ne s'assure point sur la vanité qui le séduit, car la vanité sera sa récompense. *Job, chap.* 15, ℣. 31.

C'EST après avoir fixé votre attention sur les malheurs de l'envie et sur les actions criminelles dont ce funeste sentiment est souvent le mobile, que nous venons aujourd'hui vous entretenir de la vanité, vous montrer son danger, vous avertir de ses piéges. Les deux sujets s'unissent par quelques rapports, mais ils sont distincts à plusieurs égards.

La vanité se trouve quelquefois soumise aux chagrins de l'envie, et quelquefois aussi elle devient hostile dans son action rivale et dans ses développemens ; mais elle est plus confiante, plus expansive que l'envie : et comme elle se fait elle-même sa part en gloire ou en triomphes, elle

jouit des dons de son imagination, et n'est point morne et solitaire comme l'envie. Souvent même, libérale envers les autres, parce qu'elle croit à sa richesse, elle n'est pas non plus, comme l'envie, avare d'éloges et de témoignages d'admiration. Il est même un degré de mesure où la vanité peut mériter le nom de *qualité sociale;* c'est lorsqu'elle anime doucement le désir de plaire, et qu'elle inspire un intérêt général au suffrage des autres. Mais la vanité devient un défaut quand elle vit de petits succès, quand elle s'en occupe uniquement, et qu'elle est ainsi distraite de tous les objets véritablement dignes de recherche. Vous la voyez même prendre un caractère plus répréhensible et se changer en vice criminel, lorsque, pénétrant les hommes d'un amour excessif de la louange, elle les porte à sacrifier leur devoir à la passion de paroître et de faire effet. Enfin, devant l'Etre suprême, aux yeux de celui qui sonde les cœurs et qui lit dans nos pensées, nous perdons le mérite d'une bonne

action, d'une action louable en elle-même, si nous nous y déterminons uniquement dans la vue d'obtenir un éloge de la part des hommes ; et c'est à nous alors que se rapportent ces paroles de Jésus-Christ sur la charité fastueuse des Pharisiens : *Et moi, je vous dis qu'ils ont déjà reçu leur récompense.*

Nous destinerons notre discours à étendre, à développer ces différentes réflexions.

Quels sont les traits distinctifs de la vanité ? Elle nous met à la poursuite des plus foibles honneurs, des plus légers triomphes ; elle nous rend crédules sur nos succès ; elle nous porte à faire étalage des plus petites distinctions et des avantages les plus frivoles.

Et d'abord, ne voyons-nous pas un caractère d'abaissement dans le besoin continuel de la louange ? On la reçoit comme un tribut, mais on la recherche en suppliant ; et le plus souvent, ceux qui la distribuent croient ne rien donner,

tant leur pensée est distraite, tant leur sentiment est de peu dans cette concession. Aussi se moquent-ils intérieurement du contentement facile de l'homme vain ; et ils s'amusent à le punir, en ébranlant sa confiance, en détruisant par momens sa sécurité. Celui qui vit de louanges n'est plus à lui ; il appartient aux autres. Que dis-je ? il se remet en enfance, et il ressemble aux oiseaux nouveaux nés qui crient ou battent des ailes selon qu'on leur apporte la pâture avec plus ou moins d'abondance, avec plus ou moins de célérité.

Cependant, s'il est des hommes vains dont l'amour-propre explique tout favorablement ; d'autres, moins sûrs d'eux-mêmes, ont plus le désir de paroître avec avantage que la certitude de réussir : ils n'y négligent rien ; c'est leur seul intérêt. Ils racontent, ils rappellent tout ce qui peut leur faire le plus petit honneur ; ils cherchent à fixer les regards sur eux : et dans tous les sujets de conversation, ils

ont des transitions prêtes pour se nommer ; on s'étonne même des occasions qui leur suffisent pour ramener sur eux l'attention. Leur travail est grand et mêlé de traverses ; car personne ne veut accorder à l'homme vain l'espace qu'il demande pour s'étaler dans tous les sens ; et ses prétentions ne tardent pas à devenir importunes. On lui rend guerre pour guerre : et peut-on croire que les hommes ne s'entendent pas aux ruses de l'amour-propre ? c'est leur premier essai dans l'arène sociale.

La vanité seroit encore un défaut répréhensible, quand on la supposeroit fondée sur des avantages incontestables ; sur la fortune, la naissance, la beauté, sur l'esprit même et sur les talens. Voici les paroles que l'homme ainsi doué, mais vain en proportion, adresse aux autres dans l'intérieur de sa pensée : J'ai ce que vous n'avez pas ; mais je ne saurois me glorifier seul, comme l'orgueilleux, des prérogatives dont je jouis ; je veux les

mettre en dehors et vous les rappeler à toute heure, afin que vous preniez part aux joies de mon amour-propre ; afin que vous les entreteniez par vos applaudissemens et par vos hommages : réveillez-vous donc pour m'entendre, pour me voir et pour m'admirer. Oui, tel est le langage secret de l'homme vain. Est-il rien de plus insensé ?

Vous voulez que les regards des autres se fixent sur vous ; vous désireriez même que ce fût-là leur premier, leur unique intérêt ; et pour dédommagement de leurs privations, pour les consoler de leur rang subalterne, vous les invitez tous au spectacle de vos triomphes. Etrange combinaison ! Que diriez-vous d'un riche, et comment le jugeriez-vous, s'il proposoit aux indigens d'assister à la revue journalière de ses trésors ? Telle est pourtant la conduite habituelle de l'homme aveuglé par sa vanité : il ne cherche qu'à briller ; et plus il se voit environné d'inférieurs, plus il fait montre des prérogatives dont il jouit.

Ne vous y méprenez point ; la vanité, dans son exaltation, est souvent plus dangereuse ou plus incommode que l'orgueil. Les sentimens dont elle est animée sont moins âcres ou moins profonds, mais elle est en revanche inquiète et pétulante. L'orgueil vit en lui-même, et presque de lui-même : son isolement l'empêche d'être en guerre habituelle avec l'ordre social ; on est d'ailleurs averti par ses dédains et par sa suffisance, qu'aucune alliance à conditions égales ne peut être faite avec lui. Mais la vanité paroît sans cesse en agitation ; elle va, elle vient, elle est en quête çà et là : et nonobstant ses prétentions, elle accepte tout ce qu'on lui donne. Ses rapports avec les hommes et avec les choses, sont aussi continuels que multipliés.

Faut-il s'étonner qu'introduite sur un grand théâtre, elle y ait produit des effets inattendus ? Unie tout-à-coup aux intérêts et aux sentimens politiques, les plus importantes révolutions sont devenues le résultat du simple désir de paroître. C'est

à l'histoire à recueillir les mémorables preuves d'une vérité que nous ne devons pas développer ; c'est à elle à mettre en contraste les grands événemens avec leurs petites causes ; et à rapprocher ainsi, par degrés, le bouleversement du monde social, de tout ce qu'il y a de plus fin dans les modifications de l'amour-propre. O quel tems et quel siècle pour rendre cette peinture vivante et ce tableau terrible ! Ce n'est pas notre affaire. Mais il nous est permis, comme ministres de la Religion, fût-ce même comme simples moralistes, de jeter un regard de tristesse et de douleur sur les dangers incalculables de la vanité, quand elle est mise en action au milieu des affaires d'Etat et des discussions nationales.

Le besoin des applaudissemens, et des applaudissemens instantanés, asservit les hommes publics à toutes les opinions éphémères ; et appelés à être les guides de la multitude, ils se font ses serviteurs, ils se font ses esclaves. Et à quelle condition ? Pour le prix, le vil prix de quelques

battemens de mains. Le culte de la raison ne leur promettroit que des succès éloignés, et ils l'abandonnent : la morale religieuse ne leur donneroit en commençant que des récompenses secrètes ; mais, pardessus tout, ils veulent être en scène et jouir d'eux-mêmes avec bruit : enfin, ils se rendent infidèles aux principes même qu'ils respectent, pour caresser les opinions dominantes, et pour devenir une des nombreuses idoles que le peuple élève et détruit au gré de ses caprices. O vanité, que vous nous avez fait de mal ! Nous vous avons vu tenir captifs dans vos liens les hommes que leur caractère et leur génie appeloient les premiers à l'indépendance de la pensée. O vanité ! vous êtes la plus misérable, la plus chétive de nos ambitions, et l'on vous satisfait avec des triomphes d'un moment : mais ces sortes de triomphes sont malheureusement les plus près de nous ; et dans notre impatience, nous quittons pour les obtenir la carrière de la gloire, où l'on ne reçoit des récompenses qu'après une longue route.

Cependant, quelle entreprise grande peut appartenir à l'homme qui veut jouir de ses succès avec promptitude et qui refuse de donner à la louange aucun sursis ? Il n'est aucune œuvre utile aux nations qui n'exige du tems pour sa maturité. Aussi l'homme vain, entre les moyens propres à se faire remarquer, préférera toujours les paroles aux actions, les formes brillantes aux pensées profondes, les paradoxes nouveaux aux vieilles vérités, et les idées générales au travail qui les applique et qui les féconde.

Quel ennemi dangereux que cet esprit de vanité ! Il l'est pour nous, il l'est pour les autres. Il ramène tout à l'individu, tout aux jouissances de l'amour-propre. Chacun alors s'agite pour soi, et pour le soi du jour, pour le soi du moment, et qui n'aura peut-être aucun rapport avec les vœux, avec les prétentions du lendemain. Ah ! c'est bien de tels hommes qu'on pourroit dire avec David : *Si on les mettoit tous ensemble*

en une balance, ils seroient plus légers que la vanité même.

Que seroit-ce, si, par un système de nivellement universel, au lieu d'apaiser la vanité, on lui avoit ouvert de toutes parts les barrières ? que seroit-ce si l'on avoit enflammé du désir de paroître et de jouer un rôle, la masse entière de la nation ? que seroit-ce si par déférence à une idée éclatante, et sous le prétexte spécieux de laisser accessible pour tous le dernier terme de l'ambition, on avoit parsemé les routes d'une multitude innombrable de prétendans et de rivaux ; si l'on avoit ainsi stimulé, dans tous les états, le développement et l'essor des sentimens de vanité ? Et ne voyons-nous pas la véhémence progressive de ces sentimens, depuis qu'ils ont pu s'amalgamer avec les passions politiques ? La vanité, maintenant qu'elle est mêlée à l'ambition, devient la partie sérieuse de nous-mêmes ; et les blessures de l'amour-propre ne se guérissent plus.

Ah ! dans cette lutte universelle, et

qui commence de si bonne heure, quel tems restera-t-il pour les pensées solitaires ? quel tems restera-t-il pour faire la revue de ses actions et de ses principes de morale ? quel tems sur-tout restera-t-il pour élever son ame à l'Auteur de la nature ?

Le monde vous remplit, vous le dites vous-mêmes, et ne vous laisse plus aucun moment. Il ne suffit pas aujourd'hui que vous donniez vos soins à la conservation et à l'accroissement de votre fortune; il faut encore que vous vous livriez au mouvement politique absolument nécessaire pour avoir votre part dans les distributions de l'autorité, et pour être en crédit, tantôt auprès du peuple, tantôt auprès du gouvernement, tantôt auprès des factions tour-à-tour dominantes. Eh bien ! allez; et après avoir sacrifié, pour réussir, peut-être vos opinions, peut-être vos principes, vous nous apprendrez ce qui vous reste en bonheur; vous nous direz si vos désirs, si vos vœux ont jamais été satisfaits, et si les ombres que vous

avez

avez poursuivies vous ont laissé quelque repos. Petits appréciateurs des choses humaines et des véritables biens, c'est à eux, et avec raison, que nous appliquerons les paroles de notre texte : *Qu'ils ne s'assurent point sur la vanité qui les séduit, car la vanité sera leur récompense.*

Et s'il étoit parmi vous des hommes à qui des reproches plus graves dussent être adressés, qu'ils rentrent dans leur conscience, et qu'ils prononcent eux-mêmes leur condamnation. Non, nous ne rechercherons point ces actions criminelles dont une vanité désordonnée fut peut-être la première cause ; voilons les jours passés, ils en ont tant besoin. Ah ! quels devoirs ont été sacrifiés au désir de la domination ou à l'ambition de paroître ! C'est la morale, ancienne comme le monde, qu'ils n'ont pas craint d'immoler aux jouissances éphémères de l'amour-propre ; et c'est pour obtenir les hommages de leurs compagnons de poussière qu'ils ont joué leur destinée en

présence de l'Eternel. Que dis-je ! c'est en présence du Dieu notre Maître et notre Créateur, que plusieurs ont fait servir les idées religieuses à la politique de leur vanité. Et quels moyens ont-ils choisis ? Trop habiles juges du tems présent, ils n'ont eu garde d'imiter l'hypocrite dévotion des Pharisiens; mais adoptant une marche opposée, s'associant au libertinage des esprits, se portant pour champions d'une doctrine nouvelle, ils ont essayé de jeter du ridicule sur les vérités les plus respectées, et ils ont réussi quelquefois à singer la supériorité d'esprit par leurs moqueries. Triste éclat et malheureux triomphe ! Hélas ! le bruit qu'ils vouloient faire, la réputation qu'ils souhaitoient d'acquérir, devoient enlever aux hommes leur plus précieuse fortune : aux uns leur soutien dans l'exercice de la vertu ; aux autres leur confiance dans la Providence divine ; à tous également leurs consolations et leurs espérances. O vanité de la science nouvelle, bien plus dangereuse encore que son orgueil, pouvons-

nous calculer, pouvons-nous connoître le mal que vous nous avez fait !

Venez nous présenter un autre spectacle, vous hommes modestes dans vos vœux et simples dans votre conduite : vous ne cherchez nos suffrages ni par adresse, ni par artifice ; et vous ne consumez pas à leur poursuite le tems nécessaire pour les mériter : vous ne dédaignez pas la louange des hommes ; mais vous l'attendez paisiblement et dans la noble retraite de votre conscience. Vous voulez sur-tout que cette louange arrive librement à vous ; et vous ne l'estimez qu'au moment où vous en êtes dignes, au moment peut-être où elle s'agrége à votre jugement secret, à votre sentiment intime. L'homme vain est plein de confiance, et pourtant il n'a aucune idée sérieuse de lui-même ; car s'il l'avoit, il croiroit à l'effet de la vérité, et il ne seroit pas en mouvement continuel pour rapporter quelques légers tributs à son amour-propre. L'homme modeste, au contraire,

long-tems en doute sur sa propre valeur, est suffisamment heureux quand on le rassure ; et loin de courir sans cesse après des triomphes nouveaux, il semble avoir besoin à chaque succès d'y accommoder son esprit et ses idées habituelles. Lui seul aussi ne voit dans ses rivaux aucun ennemi ; et commençant par se faire aimer, on s'empresse à lui rendre les hommages qu'il ne sollicite point. On croit même, en découvrant, en révélant son mérite, s'associer aux honneurs qui lui appartiennent ; et l'on jouit, comme d'un bienfait, de la liberté d'éloges et d'admiration que son caractère nous laisse.

On ne sait, au contraire, comment s'unir à l'homme vain, comment s'unir à lui d'une manière intime, tant ses prétentions sont toujours en avant, et font barrière entre les autres et lui. Ah ! comme il est puni, sévèrement puni, de son indiscrète ostentation.

Un instituteur sévère ne pardonne à aucun des deux sexes le vice de la vanité,

mais il doit à l'un plus d'indulgence ; et il vous juge avec compassion, vous à qui toutes les grandes carrières sont fermées, vous à qui les hommes, dans leur orgueil, ont ordonné de plaire et d'en faire votre première étude : écoutez cependant, au nom de votre propre intérêt, les conseils de la sagesse ; il n'en est point de meilleurs. Les femmes, sans doute, doivent chercher à plaire ; et tandis que les lois sociales leur en ont imposé la nécessité, la nature plus juste, la nature, libérale envers son plus bel ouvrage, leur en a donné tous les moyens. Mais elles n'oublieront point qu'il leur sied, qu'il leur importe de relever, par un caractère de sagesse et de simplicité, la place qui leur est assignée, le but qui leur est indiqué sur la terre : c'est à s'unir au sort d'un seul ami, qu'un sentiment de dignité les appelle ; c'est à rendre honorable et glorieux, s'il se peut, le nom de cet ami, qu'elles doivent s'appliquer ; puisque ce nom sera le leur, et qu'il deviendra le sceau de l'alliance qu'elles auront contractée. Que feront-elles donc,

pour leur bonheur et pour leur considération, d'une vanité personnelle ? que feront-elles sur-tout de cette vanité qui, sous un nom peu digne de la majesté de la chaire, les rend ambitieuses de la multiplicité des hommages, et semble engager leur reconnoissance ? Tous les rapports sont dérangés, lorsque, sous les lois de l'hymen, elles veulent se ménager un sort particulier, se composer une réputation à elles seules, et briller d'un éclat qui ne rejaillit point sur leur époux et leur défenseur. Les femmes ont une autre destinée, et dans l'ordre social, et dans l'intention du souverain Ordonnateur du monde. Leurs prétentions, leurs vanités, troublent la paix domestique ; et l'esprit de la plus admirable des associations se trouve insensiblement altéré. Vous donc qui, dès votre première jeunesse et dans le printems encore de la vie, aspirez néanmoins à cette association, le commencement de votre rang dans le monde, apprenez de bonne heure que les lois de votre sexe, les lois de la décence, vous

commandent une sévère retenue : vous devez, comme les brillantes fleurs dont vous êtes l'image ou le modèle, vous devez toujours être recherchées, toujours être choisies. La fierté de l'innocence est votre plus bel ornement, comme elle est le gage du respect que vous avez droit d'attendre. Ne donnez donc aucun avantage sur vous, en vous abandonnant aux conseils indiscrets de la vanité ; et défendez-vous des séductions de la flatterie, afin de pouvoir offrir un cœur pur, un cœur sans aucune tache, à l'ami qui vous donnera son inviolable foi, et que vous jugerez digne de régner, de vivre seul en vous.

Il n'est donc utile à personne cet esprit de vanité contre lequel nous cherchons à vous prévenir ; et cependant il consume, il disperse une partie de la vie : l'on n'a pour butin que des fictions, des louanges accordées avec indifférence ; et l'on n'obtient aucune récompense réelle, aucun honneur dont on puisse se souvenir. Enfin, au dernier terme de sa carrière,

l'homme, encore sous le joug de la vanité par habitude, devient quelquefois un objet de dérision, puisque chacune de ses prétentions est le signal d'une défaite.

Ne soyons pas surpris, non plus, si l'on est souvent injuste envers tous ceux qui cherchent avec affectation la louange. La vanité, par son agitation continuelle, annonce une incertitude sur la validité des titres dont elle fait parade : elle a tous les dehors de la confiance, et pourtant elle est quêteuse, caractère incompatible avec une véritable fortune.

O vanité ! cernée par tant de liens, l'homme indépendant vous rejette ; il aime mieux sa fierté solitaire que votre esclavage social : vous recueillez quelques suffrages, mais ils vous coûtent trop ; et l'art nécessaire pour les obtenir est plus laborieux, que l'effort pour s'en passer n'est pénible.

Chose remarquable encore à la suite des réflexions que nous venons de faire ! Les hommes vains, ces hommes si amou-

reux de louanges, se soucient peu de l'estime; c'est un sentiment trop scrupuleux, trop exigeant, et avec lequel ils ne se croient pas en droit de traiter. L'estime d'ailleurs veut être recherchée sérieusement, et cultivée de même; et rien d'affermi ne convient à la vanité. Elle est volage dans ses prétentions, et songe bien plus à séduire qu'à captiver.

Ainsi, n'en doutons point, les hommes uniquement occupés de briller et de produire un effet autour d'eux, seroient à demi corrigés, si l'estime des autres devenoit un des premiers objets de leur ambition; car ils apercevroient bientôt, que, pour l'obtenir cette estime, il faut de la tempérance, un esprit de suite, et une harmonie constante entre toutes les parties qui constituent l'essence morale de l'homme, ses actions, ses discours et ses principes.

Vous donc qui, dans l'éducation de vos enfans, vous appliquez à les détourner d'un esprit de vanité, enseignez-leur de bonne heure la valeur de l'estime et son

usage universel. Dites-leur qu'elle est de tous les sentimens accordés par les autres le seul en relation continuelle avec notre conscience, et le seul dont elle puisse certifier la légitimité. Dites-leur que ce précieux sentiment, une fois obtenu, ne s'enfuit point avec la jeunesse, et sert de consolation à tous les âges. Enfin, n'oubliez jamais qu'entre toutes les jouissances mondaines, c'est la possession de l'estime qui les rapprochera le plus des idées morales et religieuses, l'appui de nos vertus, la source de nos espérances.

La dernière partie de cette méditation, celle que nous allons traiter, et qui vous est à l'avance indiquée par notre texte, semblera peut-être en contradiction avec nos réflexions précédentes.

Nous venons en effet de vous entretenir de l'estime des hommes, et du prix que vous devez mettre à ce témoignage de leurs sentimens. Cependant, la Religion nous avertit qu'il est un plus noble terme à notre ambition; et que, dans la carrière

de la vertu, le désir de cette estime, l'espoir de l'obtenir, ne sont pas des motifs encore assez purs, des motifs du moins que nous puissions offrir avec confiance aux regards de l'Etre suprême; et les livres saints nous annoncent que si nous faisons le bien pour l'amour de la louange, cette louange sera notre seule récompense.

Fixons d'abord les limites de cette vérité. La Religion ne nous commande pas d'être indifférens à l'estime des hommes; mais elle veut que notre morale soit étroitement unie à nos sentimens de respect pour l'Etre suprême, et qu'elle conserve les caractères d'une si belle alliance et d'une si grande origine. Elle veut que notre premier encouragement soit le désir de plaire au souverain Arbitre des destinées, au Juge de nos motifs les plus secrets, au Dieu puissant, seul Rémunérateur dans les tems éternels. Mais quel droit aurions-nous aux dons magnifiques de la bienveillance céleste, si les hommages de la terre avoient seuls excité nos vœux? et pourquoi nos actions seroient-elles

inscrites sur le livre de vie, si nous les avions toutes consacrées à la conquête de l'opinion, à la recherche inquiète du suffrage des hommes ? *Et moi je vous dis qu'ils ont déjà reçu leur récompense :* voilà les mémorables paroles qui nous seroient applicables.

Jouissons donc de l'estime que nous avons méritée, et mettons une juste valeur à cette précieuse rétribution ; mais que jamais le désir de l'obtenir ne soit notre seul guide. Il est naturel de se plaire dans une bonne renommée ; mais vous deviendriez coupables si vous faisiez aucun sacrifice réel à la publicité de vos actions les plus recommandables. Disons plus, il est difficile de concilier la pureté de ses actions avec les conditions que leur éclat exige ; car il y a toujours une exagération nécessaire, une limite à passer pour faire un grand effet ; et ce pas de trop, cette marche politique est déjà peut-être un commencement d'artifice. La simplicité parfaite est le plus bel ornement de la morale ; et nos vertus ont

besoin d'être revêtues de ce caractère pour être offertes en tribut au Dieu de lumière et de sainteté.

Il est d'ailleurs une vérité dont on est instruit par des observations dignes de foi. C'est qu'une belle action, inconnue des autres hommes, un vrai sacrifice de ses intérêts, dont on est seul instruit, répandent dans l'ame des personnes religieuses et sensibles un bonheur sans ressemblance avec aucun autre. On croit avoir un secret avec la Divinité, on croit s'être mis en confidence avec elle; et cette pensée, unique autant que sublime, devient la source des plus douces consolations, des plus pures délices. Aussi, l'on ne peut mettre en parité les satisfactions qui nous viennent de la louange des hommes, et les jouissances intimes de la conscience; les unes présentent ou rappellent ce qu'il y a de mieux dans les biens d'opinion; les autres créent en nous ce calme céleste, un des premiers mystères de notre nature.

Cependant, je vais le supposer, vous voilà livrés sans partage à la recherche de l'estime et des hommages des hommes ; tel est votre but, votre unique but, et vous voulez y atteindre. Mais, nous vous le demanderons, où est le flambeau qui doit éclairer vos pas ? où est la carte de route dont l'étude vous préservera de méprise, vous empêchera de vous égarer ? Les hommes ne sont constans ni dans leurs idées de gloire, ni dans la définition même des qualités propres à captiver leur admiration ; et les grandes révolutions peuvent déraciner jusqu'aux principes antiques et majestueux autour desquels, en affermissant ses sentimens, on assuroit sa science. Alors on erre à l'aventure, ou l'on marche sans confiance ; alors, de nouvelles routes, à demi tracées, croisent les vestiges des anciennes ; et tandis que des hérauts inconnus crient, *voilà le chemin ;* de vieilles pierres encore debout nous donnent d'autres indices. Ainsi tout devient obscur aux regards du voyageur qui cherche l'opinion régnante,

qui demande où est son palais, où est son trône, et qui s'offre pour la servir. Que dis-je ? cette opinion elle-même est en exil ; elle a subi les rigueurs de l'ostracisme : elle fuit sans demeure et sans asile ; et les signes de son pouvoir sont détruits : on espère la trouver en s'approchant des idées d'ordre et de morale, elle n'y est plus ; des préjugés d'honneur et de délicatesse, elle n'y est plus ; des beaux modèles enfin, préparés par la nature et perfectionnés par l'éducation, elle n'y est plus : elle n'y est plus ; et les sentimens d'estime restent sans guide et sans régulateur.

Ce n'est pas l'opinion publique, non, ce n'est pas elle, que ces croyances éphémères élevées et entretenues par l'esprit de parti ; ces croyances utiles aux chefs d'intrigue et favorables aux jeux de leur ambition, mais qui ne sont d'aucun usage pour la conduite morale de l'homme privé. Ainsi, lorsque tout s'agite et se renouvelle dans le monde social où l'on se trouve placé ; lorsque les plus ardentes

passions y sont en combat, et que les sentimens d'estime, distraits ou refroidis par la crainte, n'ont plus aucun relief, aucune puissance, il faut rentrer avec force au-dedans de soi, et y chercher ces lois primitives, ces lois ineffaçables, mais qu'aujourd'hui peut-être aucune opinion suprême, aucune institution publique ne rappellent plus; et l'amour de la vertu doit renoncer pour un tems aux encouragemens qui viennent des hommes.

O Dieu dont nous adorons la sagesse! vous saviez que les récompenses mondaines étoient fragiles, et vous avez ménagé des consolations durables à la piété. Vous saviez que la lumière de l'instruction pouvoit s'éteindre ou s'affoiblir, et vous avez placé dans notre conscience un avertissement qui se fait entendre au milieu du tumulte des passions et du fracas de la terre. Vous saviez que l'aveuglement des uns, l'insolente hardiesse des autres, pouvoient disputer à la Religion son culte et son autorité, et vous nous avez dit de vous adorer *en esprit et en vérité.*

vérité. Vous saviez aussi que l'orgueil des victorieux pouvoit nous accabler, et vous nous avez permis de rester fiers et indépendans au fond de notre cœur. Enfin, lorsque tout seroit en bouleversement autour de nous, lorsque nous marcherions sur des débris, votre ciel immobile et toujours éclatant des mêmes beautés nous rappelleroit à l'espérance. O Dieu ! nous laisserons là nos vanités, nous laisserons là ces vœux qui nous trompent; et nous vous demanderons de fixer nos pensées, en nous laissant apercevoir qu'il est tems encore pour nous de vous plaire et de vous servir, et en nous inspirant la seule ambition où tout est vérité et qu'aucune expérience n'a trahie. Oui, nous l'avons reconnu, *les hommes s'agitent pour ce qui n'a que de l'apparence, et ils tempêtent pour néant.*

On voudroit faire une inépuisable moisson entre deux momens qui se touchent; la plénitude de nos forces et le commencement de leur décadence. O quelle erreur, quel aveuglement ! Non, ce n'est

pas à nous, fragiles et passagers que nous sommes, ce n'est pas à nous, les maîtres d'un instant qui va se perdre dans l'abîme des siècles, ce n'est pas à nous que la gloire appartient; ce n'est pas à nous, mais à notre Seigneur; à lui dans sa demeure éternelle et au milieu de la splendeur de ses œuvres. Honneur donc au Dieu puissant, honneur à lui seul! honneur et louange, dès maintenant et à jamais!

DISCOURS III.

Sur l'Ambition.

On ne peut servir deux Maîtres. *St. Mathieu, chap.* 6, ℣. 24.

On ne peut servir deux maîtres. Ces paroles de l'évangile sont destinées à nous avertir qu'on ne peut vivre avec passion pour le monde et ses biens, et rendre à Dieu le culte qu'il demande ; le culte d'amour et de préférence dont ses bienfaits nous font une loi ; le culte de respect et d'adoration que nous devons à sa grandeur suprême. L'homme trouve un maître dans l'emportement de ses convoitises ; et la modération seule le rend libre, la modération seule le soustrait au plus avilissant de tous les jougs. Il rentre alors sous l'autorité bienfaisante de la morale et de la Religion, sous cette autorité seule digne d'être notre guide dans l'étude et la recherche du véritable bonheur.

On ne peut servir deux maîtres. C'est à l'ambition que nous rapporterons particulièrement ces paroles. Aucun sentiment n'est plus exclusif ; et presque toujours inaccessible aux émotions de la piété, il paroît encore en désunion constante avec les jouissances douces de la vie domestique et de l'amitié.

Une ambition modérée, une ambition contenue en de justes bornes, n'est point répréhensible. L'homme n'est appelé, ni par la nature, ni par son intérêt social, à vivre dans l'oisiveté ; et dès qu'il a besoin d'action, il lui faut un but, et le vœu, le désir d'y atteindre : c'est là l'ambition ; et elle ne commence à être un défaut ou une erreur dangereuse, qu'au moment où elle aspire à une fortune hors de proportion avec ses moyens, et au moment aussi où elle nous domine avec une telle violence, que toute autre pensée s'éloigne de nous, tout autre sentiment s'évanouit : c'est l'excès qui est contre elle, c'est l'excès qui la range parmi les vices.

Et avant de donner un plus grand développement à ces vérités, remarquons avec admiration comment une juste mesure est sagesse, est beauté, dans le monde moral de même que dans le monde physique. Et ces traits nuancés, nécessaires à la perfection des deux systèmes, annoncent, plus qu'aucun autre caractère, l'intelligence suprême du souverain Ordonnateur.

Nous devons considérer l'ambition sous les deux rapports qui la rendent condamnable. Et d'abord elle le devient, nous l'avons dit, lorsqu'elle aspire à une fortune hors de proportion avec ses moyens ; et, par le mot de *fortune*, nous entendons ici les divers biens que les hommes envient ; la richesse, les rangs et les honneurs.

Ce n'est point le degré de hauteur où nous élevons nos vœux qui fixe ou représente le degré de notre bonheur : l'imagination, qui jouit seule en nous des objets éloignés, est soumise, comme la

vue physique, à des lois de perspective, et dont l'observation importe au système entier de nos plaisirs.

Est-il un but à une grande distance de nous, et que nous ne puissions atteindre sans un hasard peu vraisemblable : nous devons le placer dans le vague de nos pensées; il sert alors à terminer d'une manière fugitive le tableau de nos réveuses espérances : et si ce tableau est sagement coloré, il embellit notre route sans nous induire à des erreurs dangereuses. Mais tout est changé, si, par de fausses teintes, un but fort loin de nous nous semble à notre portée : et ces fausses teintes, considérées sous un aspect moral, sont le plus souvent l'ouvrage de notre aveugle amour-propre.

Prenez-y garde, votre ambition une fois mal instruite, tous vos plans s'en ressentent. Bientôt un succès de société vous semble le gage d'un succès dans le monde; et un succès dans le monde vous paroît une garantie du jugement de la postérité.

Vous avez de la conception, de la facilité dans l'esprit, de l'ardeur dans le caractère ; et vous croyez que tous les chemins vous sont ouverts. Défendez-vous à tems de ces premiers sentimens de confiance, et ne regardez pas quelques dons comme une preuve de vos moyens généraux de prééminence. Examinez-vous attentivement; ne comptez point vos qualités une à une, et vos défauts tous ensemble, si vous voulez diriger votre ambition d'une manière qui ne vous expose pas à des chagrins continuels et à des revers éclatans. Avancez par degrés ; et non-seulement votre marche sera plus sûre, mais vous multiplierez encore vos perspectives ; et, toute votre vie, vous mettrez pour vous l'espérance.

C'est sous un autre rapport, et non moins essentiel, que l'ambition, séparée d'un esprit de sagesse, devient pour l'homme une source de peines. Elle est par sa nature la plus dominante de nos passions, et peut nous envahir entière-

ment, car elle a un usage à faire de tout, et chacune de nos pensées lui est bonne à quelque chose.

Elle ne connoît aucun intervalle de repos : il faut projeter, il faut agir ; il faut déjouer ses rivaux, il faut déconcerter leurs mesures ; il faut être sur leur chemin autant que sur le sien propre. L'ambitieux intempérant ne vit que dans son objet, et rien ne peut l'en distraire. Le tableau du monde se rétrécit à ses yeux ; et lui-même alors ne présente aux autres qu'un être incomplet, un être à moitié, et susceptible uniquement d'émotion ou d'intérêt pour un petit nombre d'idées.

Quelle altération l'on aperçoit aussi dans ses affections et dans son caractère ! Il n'est en sympathie avec aucun sentiment doux, et dès long-tems il ne goûte plus le spectacle paisible de la nature. Les fleurs, l'émail des prairies, lui semblent en discorde avec le mouvement tumultueux de son ame ; et, s'il le pouvoit, il anéantiroit toutes les beautés champêtres, et ne laisseroit subsister que les

murs des villes et les grands chemins. Est-il forcé d'aller passer quelques heures dans une maison rustique, et la plus riante de toutes : le maître et sa famille, pour lui faire fête, le promènent dans les jardins, l'arrêtent dans les bosquets odoriférans, le conduisent ensuite sur les hauteurs où l'on découvre toute la campagne. L'ambitieux marche avec la société ; mais il n'est ému de rien, il ne prend garde à rien ; il répète sans y penser quelques mots d'admiration, et toujours les mêmes ; et, dès qu'il le peut, il prend les devans, il relit une lettre, un papier de nouvelles, et il ne lève la tête, ne revient sur ses pas qu'au moment où il entend résonner un nom propre. Voilà l'ambitieux ; tout ce qui ne peut s'unir aux idées de rang et de fortune lui est indifférent.

Considérons-le maintenant dans sa vie domestique : c'est là que dominé par un seul intérêt, il reçoit avec distraction les caresses de ses enfans ; c'est là que

dominé par un seul intérêt, et s'il ne trouve pas dans sa compagne un caractère pareil au sien, il reste rêveur et silencieux près d'elle ; il n'a rien à lui dire, et il ne s'anime qu'à l'arrivée d'un intrigant ou d'un homme d'affaires.

Quelquefois, et par hasard, son humeur change ; c'est un beau jour : il rentre dans sa maison d'un air épanoui ; sa tendre épouse, qui se voit accueillie, reprend l'espérance : mais elle ne tarde pas à revenir de son illusion ; c'est une disgrace d'un rival, c'est une parole bienveillante de la part d'un ministre, qui a réveillé l'espérance de l'ambitieux. Une nouvelle perspective s'offre à lui ; et c'est au spectacle de son contentement, c'est à une représentation de sa joie qu'il appelle les autres, qu'il invite les siens ; et dès le lendemain peut-être, ils apprendront tous qu'aucune émotion douce n'est entrée dans son cœur, dans ce cœur en entier à la même passion, et qu'ils voudroient en vain posséder.

Femmes sensibles, unies par le sort,

par les lois de l'hymen, à la destinée d'un ambitieux; que vous êtes à plaindre ! Votre plan de bonheur, votre unique souhait, étoit d'être aimées; et toutes vos espérances sont déçues. Le monde et sa fortune l'ont emporté sur vous. Vos pensées et celles de votre époux ne se rencontrent plus; et vous ne serez pas consolées en apprenant qu'aucun lien secret n'est la cause de votre disgrace. Vous auriez eu de quoi vous défendre contre une rivale; comment regagnerez-vous l'homme infidèle qui vous quitte, qui vous oublie pour courir après les distinctions mondaines ? Ce sont des biens, il est vrai, dont on ne s'enchante que par une illusion de l'esprit; mais dans leur active poursuite on désapprend à aimer.

Et comment l'ambitieux se formeroit-il encore aux idées sensibles ? Tous ses regards, toutes ses pensées sont en avant de lui; il ne songe qu'à s'y prolonger : et nous le savons tous, c'est le passé, son souvenir, son image fugitive, qui créent en nous les impressions douces,

qui nous présentent ces teintes mélancoliques auxquelles les ames tendres prennent tant de plaisir.

Enfin, l'homme dévoré d'ambition ne connoît ni ne veut connoître les émotions qu'inspire un sentiment religieux. Il a vu de bonne heure, que, pour marcher sans gêne et sans lien dans la carrière où il s'efforce de devancer les autres, il ne faut s'astreindre à aucune règle, se laisser retarder par aucun scrupule. La morale lui paroît incompatible avec les moyens nécessaires pour faire route; il la trouve roide, chicaneuse, et se rit de tous ceux qui la prennent pour guide. Le voilà donc séparé des idées religieuses par son mépris pour tous les devoirs; et comme il est en entier à ses calculs et à ses projets, à l'intérêt qui le domine, il se croiroit en réverie s'il songeoit à l'éternité.

Et laquelle de ses pensées pourroit-il adresser à l'Etre suprême? Demanderoit-il au Dieu parfait de le suivre dans sa carrière, de l'aider à écarter des concurrens, à humilier des rivaux? lui demanderoit-il

de favoriser le succès d'une intrigue, d'associer la Toute-puissance aux petits efforts d'une obscure cabale, et de couvrir d'un voile une astucieuse adresse ? Où est l'homme assez aveuglé par sa passion pour former un vœu si téméraire ? Il n'est peut-être aucun ambitieux qui de lui-même et sans réflexion, ne se retire des regards de la Divinité : il voudroit cacher à la suprême Sagesse son amour inquiet de domination; il voudroit cacher au Souverain paisible de l'éternité les débats tumultueux d'un cœur enivré des vanités d'un instant.

C'est ainsi que l'ambitieux se voit jeté par degrés dans une sorte d'isolement, et que jamais il ne connoît aucun des épanchemens de la piété. Hélas ! il n'a pas même de confident parmi les hommes ; car il ne s'ouvre, il ne se communique aux autres que dans une proportion calculée par sa politique. Il craindroit d'avouer un sentiment entièrement personnel ; il craindroit encore d'être réputé mal-habile, si, après avoir manifesté le

point d'élévation où il désire d'atteindre, ses projets, ses efforts étoient déconcertés.

Il vit de lui et avec lui; car uniquement attaché à l'intérêt de son ambition, où trouvera-t-il un fédéré qui soit de sa force dans un tel amour? qui verra comme lui ce qu'il regarde sans cesse ? et qui pourra se placer à ses côtés dans ce chemin étroit qu'il a frayé pour lui seul ? Non : des amis, il n'en aura jamais; et il n'en voudroit pas s'ils lui demandoient la plus petite portion de son tems. Il leur donne rendez-vous à son but; il le leur donne du moins dans sa pensée, et c'est là qu'il se destine à être affectueux et sensible.

Jusqu'a présent nous avons considéré les ambitieux dans leur préoccupation, leurs doutes inquiets, leur marche laborieuse. Voyez-les maintenant au moment de leurs succès, aux jours de leurs triomphes. L'un d'eux, et des premiers, atteint au terme qu'il s'étoit proposé; il obtient

la place qu'il a recherchée, le rang auquel il aspiroit, la décoration dont il étoit jaloux; ses vœux semblent complets. Va-t-il être heureux, parfaitement heureux? va-t-il être dédommagé de sa longue contrainte et de tant de travaux, de tant de sacrifices? Hâtons-nous de montrer ses premiers momens de jouissance; ils ne dureront guère.

Il aperçoit, de la hauteur où il est arrivé, la route escarpée qu'il a parcourue, et il y distingue encore ses concurrens, ses rivaux, abattus ou découragés. Voilà quelques plaisirs, quelques plaisirs à la manière du monde.

Il voit ses parens, ses amis, ses connoissances, qui, tous contens d'avoir un patron en crédit, en puissance, le félicitent de sa promotion, et lui montrent un air radieux. Voilà quelques plaisirs.

Il remarque en même tems la mine sombre des envieux, et il se persuade d'autant plus qu'il est en possession d'un lot excellent. Voilà quelques plaisirs.

La foule se range, s'écarte devant lui,

si sa place est éminente, si elle annonce la faveur du prince ; et ces respects ont dans leur nouveauté un attrait vague, inconnu, mystérieux, auquel il se rend comme tant d'autres. Voilà quelques plaisirs.

Enfin, au milieu des hommages extérieurs dont il est l'objet, il se compose un regard tempéré, une contenance paisible ; et il espère que sur la foi de ce dehors soigneusement dessiné, on le croira supérieur à sa fortune. Voilà quelques plaisirs encore.

Mais la figure de ce monde passe, et de même les jouissances du glorieux disparoissent : elles disparoissent, et l'homme qui a vécu d'ambition s'en étonne ; mais s'il s'est accoutumé aux dons magnifiques de la nature, comment ne se feroit-il pas aux images fantastiques qui environnent les distinctions sociales ? Est-ce là, se demande-t-il, ces honneurs qui me paroissoient dans l'éloignement un gage certain de félicité ; et valent-ils la liberté que j'ai perdue, la liberté que je leur ai sacrifiée ?

Et

Et que seroit-ce si l'ambitieux, après avoir écarté ses rivaux, après l'avoir emporté sur ses concurrens, commençoit à se défier de ses forces ? que seroit-ce, si, élevé à la place éminente qu'il a tant souhaitée, il éprouvoit alors l'insuffisance de ses talens ; s'il avoit à dissimuler sa médiocrité ; s'il craignoit jusqu'aux regards attentifs de ses subalternes ; s'il apercevoit enfin, mais trop tard, la différence immense qui existe entre l'art de parvenir et le mérite réel ?

Il croyoit de loin qu'une grande place étoit une simple représentation : il voit de près que c'est une tâche, et il est embarrassé de la remplir. On lui demande des décisions, et il hésite ; des volontés, et il en cherche ; de vastes plans, et il se perd dans les plus étroites combinaisons. Enfin, il lui vient quelqu'un dont l'autorité lui en impose ; il se jette dans ses bras, et il se réduit à adopter les idées d'autrui et à jouer d'adresse pour les confondre avec sa propriété. Ah ! quel compte il fait de son bonheur à la fin de chaque journée ;

et de quel pénible secret il est chargé par la conscience de lui-même !

Il est une vérité cependant que nous ne devons pas dissimuler. Cet esprit d'ambition, qui acquiert chaque jour un nouveau degré de force, est encouragé par les hommages dont on est prodigue envers le crédit et la puissance. Vous méritez donc des reproches, vous qui décernez tous les genres d'éloges aux hommes en faveur ou en autorité ; vous qui faites partie de ce train d'esclaves dont ils sont environnés de si bonne heure. Vous vantez leurs talens, leur esprit, leur génie ; et, un moment étonnés, ils acceptent pourtant les douces illusions qu'ils doivent à vos lâches flatteries. Souvent même vous êtes si sérieux dans votre bassesse, qu'il vous arrive de tenir vous-mêmes pour réelles les qualités supérieures dont vous aviez d'abord revêtu par fiction un maître ou un protecteur ; contens que vous êtes alors de laisser en doute si votre adoration a pour motif l'estime ou la politique.

Certes, quand on traite si bien les heureux dans la carrière du pouvoir et de la fortune, faut-il s'étonner que le nombre des ambitieux s'accroisse et se multiplie? Ah qu'elle est dangereuse la tromperie de la louange! condamnable par elle-même, elle est encore de part dans tous les défauts que la morale religieuse s'efforce de prévenir ou de corriger.

N'AURIONS-NOUS rien à vous dire aussi, à vous qui êtes les compagnons de l'ambitieux dans sa route, et qui levez tous ses scrupules? A-t-il fait sans vous un premier pas, vous lui dites que le second sur lequel il hésite est une conséquence nécessaire du précédent; que la différence en morale est imperceptible; et à chaque occasion nouvelle où il faut se dégager un peu plus des lois du devoir ou des règles de la délicatesse, vous tenez le même langage. Et il y a cela de particulier dans l'ambition, qu'elle altère nos principes par des degrés insensibles et avant qu'aucun éveil éclatant nous ait averti de son danger.

En continuant notre méditation, nous devons maintenant arrêter nos regards sur les hommes qui occupent le premier rang dans l'ordre social. Vous le savez comme nous : l'ambition la plus éclatante est l'ambition des princes ; car les souverains, n'ayant pour émules que des souverains, c'est d'accroissement de puissance qu'ils disputent ensemble. Ils confient leur fortune au sort des armes ; et pour s'enlever quelque portion de territoire, ils ont recours à la guerre et à ses calamités. Et ils se disent heureux lorsqu'après une suite de combats et de batailles, ils obtiennent par un traité de paix une domination plus étendue : ils obtiennent le droit de régner à l'avenir sur trente-un mille lieues carrées de pays, au lieu de trente milles ; sur vingt-sept millions d'hommes, au lieu de vingt-six. Ils se disent heureux, et ils ne savent pourquoi ; car rien de perceptible n'est ajouté à leur situation personnelle. Ils avoient en respect tout ce qu'on peut recevoir, tout ce qu'on peut inventer dans

ce genre ; ils avoient en magnificences tout ce qu'on peut désirer, ou avec raison ou par caprice. C'est donc leur imagination seule qui doit changer en plaisir cette extension de sujets ou de territoire ajoutée à leur souveraineté ; et, si elle y réussit, ce ne sera que pour un moment.

Cependant, quel a été le prix d'un sentiment si subtil et si passager ? la vie de deux ou trois cent mille hommes qui ont péri dans les combats, et dont le sang rougit encore les champs de bataille. Quel rapprochement !

Et si, au lieu de gagner une seule province, une seule colonie, le prince ambitieux, secondé par son génie ou favorisé par le hasard, conquéroit la terre entière, le raisonnement que nous venons de faire ne seroit point changé. Aucun avantage, aucun, nouveau du moins et personnel, ne seroit le fruit d'une domination sans bornes ; et son imagination seroit encore chargée seule de faire tout pour lui : mais cette imagination n'a qu'un degré de puissance ; ou plutôt le sens moral qu'elle doit

satisfaire n'a qu'une force d'intus-susception limitée, et tout ce qu'on lui fournit de plus est perdu.

Voilà les mystères de notre système spirituel ; et, sans jamais nous attendre à bien connoître sa sublime essence, nous devons en examiner, en étudier les effets extérieurs, afin de nous former une idée plus juste et plus affermie de nos véritables intérêts ; afin d'apprendre à distinguer les faux calculs d'une ambition déréglée.

C'est l'histoire qui donne de la consistance à nos observations sur la nature de l'homme ; et nous savons d'elle que, dans aucune carrière, le succès et le bonheur ne marchent d'un pas égal. Alexandre arrivant aux rives de l'Indus, ou le fameux Gengis, usurpateur momentané de la moitié de notre vieux continent, n'ont pu obtenir en jouissances d'imagination une part équivalente à leur fortune ; et ce n'est pas au milieu de leurs triomphes, mais aux jours de leurs premières espérances, qu'ils furent le plus heureux.

C'est déjà une pensée effrayante par son immoralité, que de vouloir soumettre le sort des hommes au désir d'accroître son pouvoir, d'étendre son autorité ; et quand ce désir, au moment même où il est satisfait, ne donne qu'une vaine jouissance, on se voit coupable à-la-fois de la plus grande erreur et de la plus grande faute.

Ah ! si vous voulez être heureux par votre autorité, aimez un peu les hommes à qui vous commanderez, et jouissez du plaisir de leur faire du bien. C'est presque une idée abstraite pour un prince que le despotisme, tant elle est sèche et aride de sa nature, tant elle est étrangère à toute espèce de sentiment; elle n'a d'éclat, elle ne prend vie, que par son intime union aux pensées généreuses et bienveillantes. Que votre pouvoir serve chaque jour à l'infortune, et nous célébrerons son accroissement ; qu'il soit le protecteur des foibles, le frein des méchans, le garant de la sécurité générale, et nous célébrerons son accroissement. Qu'il soit

encore, ce pouvoir, qu'il soit le conservateur fidèle d'une liberté noble et sage, le vœu constant des ames élevées; et nous célébrerons son accroissement, et nous le célébrerons comme une bénédiction du ciel.

Nous demanderez-vous si c'est là de la gloire ? Oui, c'est là de la gloire, ou la gloire n'est rien. Les récompenses de l'opinion peuvent être enlevées par surprise; mais elles s'évanouissent quand elles n'ont pas été le prix de services rendus aux hommes. Le génie n'est grand que par ses rapports; et les exploits inutiles ne frappent d'admiration que le vulgaire. La multitude, dans son ignorance ou dans son asservissement, prodigue ses acclamations à toutes les actions extraordinaires; mais le bruit des esclaves ne fait pas la renommée; et c'est à d'autres signes qu'on reconnoît la véritable gloire, la gloire que les tems à venir consacrent, et que les âges transmettent à d'autres âges.

Et cette gloire elle-même, cette gloire

dans toute sa pompe, sera-t-elle une source de bonheur pour vous, si votre amour-propre seul en jouit; si vous ne pouvez pas l'unir à votre conscience, si vous ne pouvez pas la considérer comme une relation nouvelle avec la Puissance créatrice de tout ce qui est beau?

La gloire est pour l'homme un accroissement de son existence morale : c'est elle qui le fait vivre dans un plus grand espace; c'est elle qui le fait vivre dans une plus longue succession de tems. Ainsi, pour en bien connoître le prix, il faut s'être associé de bonne heure à l'immense avenir par des idées religieuses, et par les espérances de la vertu.

Non, les seuls applaudissemens des hommes et les honneurs qu'ils décernent, ne sauroient contenter une ame sensible; et comme la voûte céleste ne nous paroît jamais si belle qu'au moment où nous élevons plus haut nos pensées, de même la gloire mondaine, cette perspective éclatante, ne nous satisfait

en entier qu'au moment où nous cherchons, où nous voyons, une récompense au-delà.

Monarques de la terre, à qui nous nous adressons encore, vous êtes des hommes ; ainsi vous ne pouvez vous affranchir des lois de la nature, dans la formation, dans la conception de votre bonheur. Ne dédaignez donc point d'étudier ces lois ; et, de même que nous, vous trouverez, dans une si grande méditation, la plus utile et la plus féconde des vérités ; vous trouverez ce beau résultat des vues philosophiques et des réflexions religieuses : c'est que les idées de morale sont le centre où l'homme doit se placer, s'il veut juger de tout avec sagesse, et s'il veut bien conduire sa propre fortune. C'est là que l'ambition, acquérant un caractère de tempérance, apprend à respecter les droits des autres et à reconnoître leurs titres ; c'est là qu'elle devient un élément nécessaire au développement de nos forces, sans se

transformer jamais en feu dévorant, en feu destructif de tout repos et de toute vertu.

Nous aurons encore appris, au sein des idées de morale, au sein de ces idées épurées par la Religion, nous y aurons appris à considérer avec calme les choses humaines ; et notre ame supportera les revers sans abaissement et sans foiblesse. L'ambition ne nous aura pas emportés comme ses jouets ; et nous resterons près de notre consolateur, près d'un Dieu qu'en tout tems nous aurons reconnu *pour seul Maître*. Nous sommes avertis *qu'on ne peut en servir deux* avec un entier dévouement ; et nous irons en avant dans la carrière du monde sans jamais donner notre cœur aux biens qu'on y poursuit, et que tant de rivaux se disputent.

Ambition des richesses, ambition des honneurs, ambition de la gloire ou de la célébrité, nous ne vous condamnons pas, nous n'élevons point contre vous une voix de réprobation ; mais vous fûtes

toutes instituées par la politique sociale, et pour des intérêts passagers. Nous en connoissons une de plus noble origine, une qui appartient à notre ame immortelle ; c'est le désir de plaire à l'Etre des êtres : voilà l'ambition qui doit nous posséder constamment ; et aucune autre ne peut l'accompagner, aucune ne peut s'y réunir, si elle n'est purifiée par la sagesse et par la morale.

Telle est la condition imposée par la Religion aux convoitises mondaines. Seriez-vous sûrs de la remplir en vous abandonnant aveuglément aux conseils de l'ambition ? Hélas ! vous auriez été peut-être de bons citoyens, d'excellens pères de famille ; vous auriez joui sans orage des doux sentimens de l'estime ; vous auriez obtenu davantage encore, vous auriez été contens de vous-mêmes, vous auriez réuni tous ces biens, si, retenus dans un état privé, et n'ayant à surmonter que des obstacles communs, vos forces y avoient suffi : mais, trompés par une confiance indiscrète en votre

esprit, séduits même par quelques talens véritables, vous avez voulu faire une haute fortune, vous avez voulu parvenir aux premiers rangs dans l'ordre social; et, après avoir assoupli votre caractère, après avoir rendu flexibles vos principes de morale, afin d'échapper aux difficultés de la route, vous arrivez au terme, déjà fatigués; vous y arrivez dénués de la vigueur nécessaire pour livrer de nouveaux combats. La vertu qui vous restera, sera facilement vaincue; et loin de chercher à la reprendre, loin de l'essayer par des efforts devenus pénibles, vous choisirez l'usage le plus commode des richesses et de l'autorité; et les vices du siècle vous l'enseigneront.

Cependant, sans être un moment plus heureux, vous aurez semé votre vie de sujets de regrets; et pour votre punition, pour votre malheur, ils seront présens à votre esprit lors même que vous aurez quitté la carrière de l'ambition; une mémoire fidelle vous en retracera l'image, et vous considérerez avec envie le sort

des hommes dont les vœux modestes ont été proportionnés à leurs moyens, et dont les pas *ont été rendus fermes par la sapience.* Leur vie fut obscure, selon le jugement des mondains; mais les anges du ciel l'ont remarquée. Leur vie fut obscure en apparence; mais une grande lumière la rendoit visible, de la terre jusqu'au ciel : c'étoit *la splendeur des justes.* Leur vie fut obscure; mais leur vieillesse ressemble à la soirée d'un beau jour.

O Dieu qui avez enrichi l'homme de si beaux dons, faites que cette glorieuse investiture le rappelle sans cesse à sa destinée, et qu'il apprenne enfin à connoître les seuls biens véritablement dignes d'une ardente recherche! Qu'il l'apprenne en voyant l'espace immense ouvert à ses pensées et à ses espérances. Ah! non pas seulement le petit circuit où l'ambitieux s'enferme, mais la terre elle-même est trop resserrée pour les vœux que nous avons le pouvoir et la liberté de former. Soyons donc ambi-

tieux, et devenons-le tous ; mais du bonheur sans fin que Dieu promet à ses élus, et de la gloire dont on se couronne en servant fidellement le Maître de l'univers.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DU TOME DEUXIÈME.

SECTION TROISIÈME.

Devoirs relatifs aux divers âges de la vie ou à des situations particulières dans l'ordre social.

DISCOURS PREMIER. *De l'Union conjugale.* Page 1
DISC. II. *Devoirs envers l'enfance.* 44
DISC. III. *Obligations des enfans envers leurs pères.* 72
DISC. IV. *Des Sentimens de respect dus à la vieillesse.* 94
DISC. V. *Conseils à la jeunesse.* 120
DISC. VI. *Sur les devoirs des ministres de la Religion.* 150
DISC. VII. *Devoirs des princes et des magistrats suprêmes.* 191

SECTION QUATRIÈME.

Des sentimens intérieurs et des habitudes qui nous rendent coupables ou malheureux.

Discours premier. *Sur l'Envie.* Page 229
Disc. II. *Sur la Vanité.* 261
Disc. III. *Sur l'Ambition.* 291

Fin de la Table du deuxième volume.

ERRATA

DU DEUXIÈME VOLUME.

Page 6, ligne 18, *deux etre* ; lisez *deux êtres.*

15, ligne 21, *sécurité ;* lisez *tranquillité.*

17, lignes 23 et 24, *Ils redoublent de soins et d'attention ; mais il y a ;* lisez *ils animent peut-être l'expression de leur intérêt ; mais bientôt il y a.*

39, ligne 6, *il accourra ;* lisez *il y accourra.*

85, ligne 17, *quels triomphes pourroient ;* lisez *quel triomphe pourroit.*

105, ligne 3, *adhérente ;* lisez *inhérente.*

149, ligne 12, *dont les préceptes ;* lisez *dont tous les préceptes.*

155, *soin ;* lisez *sein.*

158, ligne pénultième, *régulières ;* lisez *régulière.*

179, ligne 6 de la fin, *et les guides fidels ;* lisez *et les guides des fidèles.*

188, ligne 3, en remontant, *n'en doutez point aussi, entraînés une fois, et après cinq siècles ;* mettez *et après trois siècles.*

225, ligne 9 de la fin, *soient mis ;* lisez *ne soient mis.*

269, ligne 15, *dans cet tems ;* lisez *dans ces tems.*

309, ligne 4 de la fin, *et son imagination ;* lisez *et l'imagination de l'ambitieux au dernier terme de son succès.*

RT
N

582800

Necker, Jacques
Cours de morale religieuse.
éd., rev. et corr.
v.2

DATE

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED